

L'ÉGLISE VAUDOISE DES VALLÉES DU PIÉMONT

Louisa Wylliams

Note des éditeurs

Le désir de populariser l'histoire des Vaudois, de ce peuple petit par le nombre, mais si grand par la foi et par le malheur, nous a décidés à publier ce volume. Il ne fait pas double emploi avec le bel ouvrage de Monastier, que la Société a édité en 1847, et dont il ne nous reste plus d'ailleurs qu'un très petit nombre d'exemplaires. Il a sa place marquée parmi les ouvrages qui s'occupent des annales trop souvent sanglantes, mais toujours glorieuses, de l'Église de Jésus-Christ. Les événements qui se sont accomplis dans les vallées vaudoises du Piémont y sont racontés d'une manière simple et touchante. L'auteur anglais et, après lui, le collaborateur de notre Société qui s'est assimilé son oeuvre en la complétant, se sont constamment appuyés sur les témoignages les plus sûrs, et n'ont jamais perdu de vue cette impartialité vraie qui doit être dans l'histoire, plus encore que dans tout autre domaine, la compagne inséparable de la vérité.

Illustrée de plusieurs gravures, cette nouvelle histoire de l'Israël des Alpes, comme on a si justement appelé les Vaudois du Piémont, est bien propre à donner une idée exacte de ce pays si cher à tout coeur chrétien.

Puisse cette publication faire quelque bien à nos Églises, en contribuant à remettre en honneur au milieu d'elles cet attachement à la doctrine évangélique pour laquelle les Vaudois ont su mourir et par laquelle ils ont mérité de vivre comme des témoins fidèles de la vérité telle qu'elle est en Jésus-Christ!

Toulouse, 22 novembre 1881.

Introduction

Lire l'histoire d'un pays sans avoir acquis auparavant une connaissance exacte de sa situation géographique, de ses coutumes et de ses mœurs, c'est, pour ainsi dire, le traverser en chemin de fer : les villes, les rivières, les champs de bataille défilent devant les yeux avec une rapidité vertigineuse, et la mémoire conserve à peine quelques noms jetés précipitamment à chacune des stations échelonnées le long de la route.

Notre ambition étant de former des voyageurs intelligents, nous ferons précéder cette histoire d'une description sommaire du pays habité par les Vaudois. L'utilité d'une semblable introduction ressort de ce fait souvent signalé, que nulle part peut-être la configuration du sol ne projette une plus vive lumière sur les événements qui s'y sont déroulés.

En effet, bien peu ont exploré cette partie des Alpes, ou franchi les gorges resserrées de ses torrents impétueux, sans être frappés de l'adaptation merveilleuse de ces lieux fameux aux scènes d'héroïsme et de souffrances dont ils furent les témoins. Tous ceux qui visitent les Vallées vaudoises du Piémont sont obligés de reconnaître, avec leur historien national[1], « que l'Éternel notre Dieu, qui les destinait à être le théâtre de ses exploits, les a fortifiées d'une manière admirable, » si bien qu'il serait difficile d'en trouver d'autres qui offrissent tant de facilités pour l'attaque ou la défense, ou bien, hélas ! pour la violence et la cruauté, triste lot qui, pendant des siècles, fut celui de ce peuple opprimé.

Que ce ne soit point pour nos lecteurs un sujet d'étonnement d'apprendre que cette contrée, féconde en témoins fidèles, et marquée du sceau des plus hautes destinées, n'occupe aucun rang

politique au milieu des nations de l'Europe, qu'elle n'a ni rivières navigables, ni mines aurifères, ni commerce, ni richesses d'aucune sorte. C'est le bon plaisir du Tout-Puissant de choisir ainsi « les choses faibles du monde pour confondre les fortes. » Parmi les milliers de planètes jetées dans l'immensité de l'espace, l'une des plus petites est sans contredit celle sur laquelle l'homme a planté sa tente. Et cependant, pour la racheter, le Fils de Dieu mourut sur la croix. De même, au sein de son isolement et de ses souffrances, il a toujours soutenu et fortifié sa petite église des Vallées du Piémont, et pourvu qu'elle conserve dans son intégrité la foi de ses ancêtres, il lui continuera certainement sa protection, jusqu'au jour où elle échangera les palmes sanglantes du martyr contre la couronne immortelle de gloire.

Déployons maintenant une carte de l'Europe et cherchons avec soin, au pied des Alpes Cottiennes, les rochers qui abritaient « les hommes des Vallées. » Nous les trouvons sur le versant oriental de la muraille gigantesque qui sépare l'Italie de la France. Leur territoire, jadis beaucoup plus étendu, embrassait les vallées de Cluson et de Pragela et une partie de la plaine. Il ne comprend plus actuellement que trois vallées resserrées : la vallée de Luserne ou de Pellice avec ses deux annexes d'Angrogne et de Rora, la vallée de Saint-Martin et celle de Pérouse. Ces trois vallées réunies ont une superficie de vingt à vingt-quatre lieues carrées et abritent une population d'environ vingt-deux mille âmes.

Elles sont bornées, au nord et au sud, par le mont Viso et le mont Genève; à l'ouest, par les cols Julien et de la Croix; à l'est, par les fertiles plaines du Piémont, au centre desquelles s'élève le mont Cavour.

L'aspect des vallées vaudoises rappelle à la fois les plus beaux

sites de la Suisse et ceux de l'Italie. A la Suisse, les sommets neigeux des montagnes lointaines, les rochers surplombants, les clairs ruisseaux, les riants pâturages. À l'Italie, le mûrier dont les feuilles servent à la nourriture des vers à soie qui tissent ces myriades de cocons, source principale de la richesse du paysan vaudois; la vigne grimpante qui enroule ses sarments autour des arbres plantés à distance, dans l'intervalle desquels elle déploie ses gracieux festons chargés de grappes vermeilles au-dessus d'un sol couvert de riches moissons ondulant au souffle de la brise. A l'Italie encore, les teintes azurées du ciel, les brillantes lucioles, le climat doux et énervant qui fait regretter au voyageur l'air vivifiant de la montagne et le rend incapable de l'effort nécessaire pour gravir les sentiers, la plupart du temps trop rapides et trop accidentés, même pour la mule au pied si sûr.

L'historien Léger, natif de ces contrées, parle avec un enthousiasme bien naturel des productions variées de son pays, de ses aigles majestueux, de ses chèvres sauvages, de ses chamois auxquels on fait encore actuellement une chasse active et dont la chair est toujours très appréciée. Il nous est plus facile de comprendre son enthousiasme pour la richesse de la flore et d'admirer avec lui, *con amore*, la beauté des fleurs vaudoises, bien qu'à vrai dire nous n'ayons pas éprouvé les merveilleuses propriétés médicinales et météorologiques qu'il leur prête. C'est ainsi, par exemple, que nous n'avons pas eu la bonne fortune de découvrir un certain chardon qu'il préconise comme « une nourriture délicieuse, un mets succulent, un baromètre infailible et un excellent antidote contre la peste. »

Les Vaudois s'attachent passionnément à leur sol natal, même aux endroits les plus stériles et les plus désolés. Perdu sur des sommets d'un aspect sauvage et repoussant, gagnant péniblement

une vie précaire, le montagnard est satisfait si son arpent de terre et son travail lui procurent une frugale subsistance. Dans les régions plus élevées, les habitants, privés de combustible, se voient obligés de vivre sous le même toit que leurs bestiaux pour supporter les froids excessifs des hivers alpins.

Un bon marcheur ferait aisément, en vingt-quatre heures, le tour des trois vallées où, jusqu'en 1848, les Vaudois furent, pour ainsi dire parqués, de par la loi. La vallée de Luserne est ouverte et chaude; celle de Saint-Martin froide et nue. La vallée de Pérouse tient tout ensemble de l'une et de l'autre.

La culture des champs, qui comprend le riz, l'orge, l'avoine, les pommes de terre, les choux, les navets, les haricots, le chanvre, constitue, avec le soin des bestiaux, l'occupation presque exclusive des Vaudois de la montagne. Dans les régions moins élevées, et partant plus tempérées, la vigne et les cocons absorbent la plus grande partie de leur temps. Toutefois, ce n'est là que le travail de l'été. Pendant l'hiver, qui dure cinq, six et même huit mois, selon l'altitude, les femmes se réunissent pour filer, au coin du feu. Les manufactures sont inconnues. Quant aux filatures, elles emploient les étrangers de préférence aux Vaudois. La présence de ces étrangers est un danger permanent pour la moralité publique.

Un grand nombre de jeunes gens, ne trouvant pas d'occupation dans leurs étroites vallées, émigrent sur le continent et jusque dans la Grande-Bretagne, où généralement leurs services sont très appréciés.

Bien que depuis ces trente dernières années de grandes améliorations se soient produites dans la condition matérielle des Vaudois, leurs habitations ne laissent pas d'être encore assez

misérables. Les maladies résultant d'une alimentation insuffisante sont toujours fréquentes, et souvent le voyageur est péniblement impressionné à la vue des goîtres dont sont affligées de jeunes femmes qui, sans cette infirmité, auraient une physionomie des plus agréables.

L'état des Vaudois ne ressemble plus autant à leur musique « en ton mineur et pitoyable; » mais il reste encore beaucoup à faire pour ajouter à leur confort et à leur prospérité.

La construction d'un orphelinat a eu sur la population une excellente influence au double point de vue moral et spirituel, car la plupart des orphelins, qui sont en grand nombre, se trouvent ainsi placés dans un milieu chrétien. Il existe, en outre, à la Tour, un hôpital dû aux efforts persévérants de M. Geymet, qui, en dépit de tous les obstacles, a constamment poursuivi la réalisation de son projet en répétant : « Un gland n'est pas un chêne; je planterai le gland, et Dieu, qui donne l'accroissement au chêne, bénira mon entreprise. » Aujourd'hui, grâce à la bénédiction de Dieu, le gland planté par ce chrétien généreux est devenu un grand arbre abritant les malades « qui trouvent encore la guérison dans ses feuilles. »

Pendant de longues années, cet hôpital fut l'objet de la sollicitude et des sacrifices du général Beckwith. Un établissement analogue a été fondé à Pomaret; mais il est moins vaste que celui de la Tour[2].

Chaque paroisse possède un fonds de réserve pour les pauvres qu'alimentent des contributions volontaires, recueillies plus particulièrement en Hollande.

On serait peut-être tenté de croire qu'une vie si dure, une

nourriture si précaire, des habitations si misérables ont ravalé l'homme au niveau de la bête qu'il paît. Il n'en est rien. Que ce soit un effet de la beauté de la nature environnante, de leur isolement ou de la pureté de leurs croyances, toujours est-il que partout on trouve, chez les Vaudois, des manières affables qui témoignent d'une excellente éducation. Sur les sommets les plus élevés, comme dans les gorges les plus retirées, le voyageur est en sûreté et le bienvenu. Pour peu qu'il désire faire plus ample connaissance avec ses hôtes, il les verra aussitôt prêts à l'accueillir sous leur toit. Les habitants de ces solitudes ne lui paraîtront nullement inférieurs en intelligence au reste du monde civilisé. Il est vrai que leur situation particulière, et le long régime d'oppression auquel ils ont été soumis, donnent en général un tour mélancolique à leur conversation, en tant qu'il s'agit des événements du temps présent. Mais faites allusion aux exploits de leurs ancêtres, évoquez le souvenir de leurs souffrances, aussitôt l'oeil du paysan vaudois brillera, et, avec toute la fougue et toute l'éloquence de sa langue méridionale, il redira leur constance héroïque et la sainteté de la cause pour laquelle ils combattaient.

Le présent et l'avenir sont loin de leur inspirer un égal intérêt; mais cette indifférence apparente ne doit point leur aliéner nos sympathies. Rappelons-nous que, pendant des siècles, ce peuple fut enchaîné, persécuté, qu'il vit, pour ainsi dire, dans le cimetière de sa race, sur une terre « où il n'est pas un rocher qui ne soit un monument de mort, pas une prairie qui n'ait vu quelque supplice, pas un village qui n'ait eu des martyrs[3]. »

« Je n'ose lire l'histoire de nos souffrances et de nos persécutions, » disait à l'auteur une dame de la Tour, « cela me ferait haïr nos ennemis, et notre religion nous enseigne à les aimer et à prier pour eux. »

Les hommes des Vallées apprécient l'instruction à sa juste valeur, et nous pourrions entretenir longuement nos jeunes écoliers français, qui poursuivent leurs études avec toutes les facilités que la tendresse de parents dévoués leur assurent, des privations endurées par les enfants vaudois pour acquérir ce privilège inestimable. Nous en savons plus d'un, actuellement l'honneur du ministère, des sciences ou des lettres, dont les études ont été poursuivies en dépit de travaux manuels et de souffrances physiques qui eussent rebuté des esprits ordinaires et éteint l'enthousiasme dans des âmes moins fortement trempées. Au nombre de nos amis, nous comptons des hommes qui, tout en suivant les cours de l'université, étaient obligés, chaque matin, de descendre de la montagne, portant sur leurs épaules une charge de fagots qu'ils vendaient dans la plaine pour subvenir à leurs besoins.

Les sacrifices que s'imposent les parents ne sont ni moins grands ni moins admirables. Pour assurer à leurs enfants les avantages d'une bonne éducation, ils consentent à vendre leur petite ferme des vallées, -- patrimoine sacré des ancêtres, -- et s'établissent dans le voisinage de La Tour, à proximité du collège fondé dans cette ville, en 1828, par le docteur Gilly et le général Beckwith.

Les chaires de théologie qui primitivement y étaient annexées ont été transférées à Florence en 1860; mais, pour avoir perdu de son importance, cet établissement n'en continue pas moins à rendre de précieux services; c'est une pépinière où se recrutent les jeunes gens les mieux qualifiés que l'on envoie ensuite à Florence ou à l'étranger poursuivre leurs études en vue du ministère ou des missions évangéliques.

Notes:

1. Léger.
2. En italien : Torre Pellice, c'est-à-dire la Tour du Val Pellice, nom que porte actuellement la vallée de Luserne.
3. Muston, L'Israël des Alpes, Histoire des Vaudois du Piémont, t. I, p. 201.

Chapitre 1

L'Église vaudoise primitive

Trois opinions vivement débattues sont actuellement en présence touchant l'origine de l'Église vaudoise des vallées du Piémont.

Les uns affirment qu'elle descend en ligne directe des apôtres, dont elle a constamment et fidèlement conservé, à travers les siècles, les doctrines fondamentales, pures de tout mélange et exemptes des erreurs qui ont affaibli ou corrompu la foi des autres Églises chrétiennes.

À l'appui de cette thèse, nous citerons l'opinion de plusieurs hommes éminents qui voient dans l'Église vaudoise « le témoin de l'Ouest. » Nous avons, en outre, le témoignage de plusieurs auteurs catholiques qui nous apprennent, d'après la tradition, que « l'hérésie a existé dans ces vallées de toute antiquité [1]. »

Les Vaudois eux-mêmes, dans les diverses requêtes adressées à leurs souverains, affirment que la religion qu'ils suivent leur a été transmise « de père en fils et de génération en génération [2]. » La plupart de leurs historiens soutiennent la même thèse. « Les Vaudois des Alpes, » écrit l'un des plus récents, « sont, selon nous, des chrétiens primitifs ou des héritiers de l'Église primitive, conservés dans ces vallées, à l'abri des altérations successivement introduites par l'Église romaine dans le culte évangélique [3]. »

Théodore de Bèze reconnaît qu'ils sont « la semence de la pure Église chrétienne, -- ceux que la merveilleuse providence de Dieu a choisis, et qu'aucun des orages qui ont ébranlé le monde, aucune

persécution, n'ont pu soumettre à la tyrannie ni à l'idolâtrie de Rome.
»

« À l'aube de l'histoire, » observe un historien anglais, « nous découvrons dans les vallées des Alpes, où ils se retrouvent encore sous leur ancien nom de Vaudois, d'humbles chrétiens qui, à la lumière de l'Évangile, ont aperçu un contraste étrange entre la pureté des temps primitifs et la corruption du clergé opulent dont ils sont entourés [4]. »

Dans la préface de la première édition de cet ouvrage, le Rév. Dr Gilly, dont personne ne récusera la compétence dans la question qui nous occupe, s'exprime en ces termes : « Qu'il soit démontré ou non, par des documents d'une évidence incontestable, que les protestants établis sur les deux versants des Alpes, entre le mont Cenis et le mont Viso, aient puisé leur christianisme aux sources apostoliques, une chose n'en est pas moins certaine : c'est que dès les âges les plus reculés, il s'est trouvé dans ces régions un christianisme différent de celui de la Rome du moyen âge et des temps modernes. Cette chaîne ininterrompue s'est continuée jusqu'à nos jours par une succession de martyrs, de confesseurs et de fidèles. La foi et la discipline de ces chrétiens des Alpes ont été parfois plus ou moins conformes à la règle évangélique; mais leur confession de foi et leur discipline ont toujours contenu des articles opposés aux prétentions de Rome, autant du moins que nous en pouvons juger d'après les plus anciens documents remontant au quatrième siècle. Si donc nous constatons qu'au quatrième siècle, par exemple, puis au neuvième, au onzième, au douzième, au treizième et au seizième, les vérités évangéliques sont conservées intactes au sein du peuple vaudois, alors que partout, évêques et prêtres enseignent l'erreur, si, dis-je, en prenant ces époques au hasard, nous trouvons invariablement des vestiges du pur Évangile au pied des Alpes Cottiennes, longtemps

avant la Réforme, nous en pouvons conclure que l'Évangile leur fut transmis dès les temps primitifs. Il est certainement plus conforme à l'évidence d'admettre que les « hommes des Vallées » ont conservé la vérité telle qu'ils l'avaient reçue à l'origine, que de supposer qu'ils aient été capables de la découvrir eux-mêmes au sein des ténèbres épaisses du douzième siècle, alors que toute la chrétienté s'éloignait de plus en plus de la lumière, sous l'influence de l'enseignement de docteurs subtils et de prêtres ambitieux et corrompus. » Il serait superflu de multiplier les citations; nous ne pouvons cependant résister au désir de rappeler ici l'opinion d'un homme que personne assurément n'accusera de partialité envers une forme quelconque du christianisme. « C'est une chose extraordinaire, » remarque Voltaire, qui rattache l'origine de l'Église vaudoise aux chrétiens primitifs de la Gaule, « que ces hommes, presque inconnus du monde, aient constamment persévéré, de temps immémorial, dans des coutumes qui ont changé partout ailleurs [5]. »

Disons maintenant quelques mots de l'opinion contraire soutenue par ceux qui, tout en rendant un témoignage également favorable à la pureté et à la fidélité de l'Église vaudoise, lui assignent une origine plus récente, et prétendent qu'elle reçut tout ensemble ses croyances et son nom du célèbre marchand de Lyon, Pierre Valdo, dont nous parlerons plus loin. Eux aussi produisent, à l'appui de leur thèse, les assertions formelles de différents auteurs catholiques du douzième ou du treizième siècle.

Alain de l'Ile ou de Lille, qui vivait à la fin du douzième siècle, s'exprime comme suit : « Il y a certains hérétiques qui feignent d'être justes, tandis qu'ils sont des loups couverts d'une peau de brebis. ... Ils sont appelés Valdenses, du nom de leur chef Valdus [6]. »

Pierre de Vaux-Cernay ou Sernay, auteur connu du

commencement du treizième siècle, les dépeint comme « des hérétiques appelés Valdenses, du nom d'un certain Valdius de Lyon [7]. »

Quelques-uns des historiens modernes les plus récents partagent cette opinion, estimant « que l'Église vaudoise n'a pas besoin, pour se rendre glorieuse, de faire précéder sa période historique d'une espèce de période fabuleuse, remontant jusqu'aux apôtres; qu'elle paraît assez digne de respect, lors même qu'elle ne descend que d'un simple laïque de Lyon, dont la piété, la modération et le courage peuvent à jamais nous servir d'exemple; enfin, qu'avoir remis en lumière la doctrine de l'Évangile, trois siècles avant la Réformation, et l'avoir conservée depuis lors avec une fidélité héroïque, au milieu des persécutions et des supplices, est assez beau pour qu'on s'abstienne de vouloir embellir ce fait certain en y ajoutant une longue période qui n'est pas certaine du tout [8]. »

Ainsi défini, le rôle de l'Église vaudoise serait déjà glorieux, assurément. Mais nous ne devons pas omettre les objections dirigées contre cette manière d'envisager la question par des hommes qui professent également une grande admiration pour le hardi Réformateur de Lyon.

La bulle du pape Urbain II montre que les Vaudois étaient « infectés par l'hérésie depuis l'an 1096, » longtemps avant la naissance de Pierre Valdo. Dans son histoire de Simon de Montfort, Pierre de Vaux-Cernay nous apprend que « ce grand défenseur de la foi se signala tout particulièrement par l'extirpation de cette hérésie pernicieuse, qui déjà, en l'an 1017, avait levé la tête à Orléans. » Il nous serait facile de multiplier les citations; nous nous contenterons de relever deux arguments décisifs contre ceux qui font dériver le nom de Vaudois de celui de Valdo, comme s'il était le chef de la

secte vaudoise et l'auteur de cette prétendue hérésie. Les disciples de Pierre Valdo ne reçoivent jamais, dans les canons des conciles et autres documents officiels, la qualification de Vaudois, mais ils sont toujours désignés par le nom de « pauvres de Lyon; » ce mot Vallense, ou Valdesi en italien, Vaudois en français, et Waldenses en anglais, signifie uniquement « homme des vallées [9]; » enfin, les noms de famille n'existaient pas à cette époque; on désignait les individus par une épithète empruntée à leur profession, à leur caractère ou à leur genre de vie, et il est plus que probable que le célèbre marchand de Lyon, qui s'appelait Pierre, mérita le surnom de Valdo à la suite des relations qu'il eut avec les Vaudois des Alpes et de la propagation qu'il fit de leurs doctrines.

Une troisième opinion, quelque peu différente de la première, paraît gagner du terrain dans l'esprit des hommes les plus compétents dans ces questions. Nous en donnerons un résumé sommaire, extrait d'une feuille périodique où cette thèse est développée avec talent.

L'auteur prétend que les Vaudois, qui, comme nous l'avons vu, possédaient jadis un territoire beaucoup plus étendu, se rattachaient à l'Église chrétienne primitive établie en Italie et qu'ils sont restés unis à cette Église aussi longtemps qu'elle demeura fidèle à ses origines [10].

D'anciens manuscrits nous ont en effet conservé des preuves nombreuses de la fidélité des évêques de Milan et de Turin, de leur attachement inviolable à la Bible et des protestations courageuses qu'ils ne cessèrent de diriger contre le flot montant de l'erreur, dès le commencement du quatrième siècle et jusque vers le milieu du neuvième.

Saint Ambroise, l'illustre évêque de Milan, mort en 397, portait, entre autres titres [11], celui de « Rocher de l'Église, » nom qu'il méritait par l'étendue de ses connaissances théologiques, son respect profond pour les saintes Écritures et son opposition constante aux innovations idolâtres de son temps.

Bien d'autres noms de fidèles prélats, tels que ceux de Philastrius, évêque de Brescia, et de son successeur, Gaudentius, ont été pieusement consignés dans les écrits des savants, où ils forment comme une chaîne ininterrompue de témoins et de protestants.

Le cadre restreint de ce travail ne nous permet de donner qu'une courte biographie du plus éminent d'entre eux, du célèbre Claude, archevêque de Turin. L'opinion générale des historiens vaudois est que le lien qui rattachait leur église à l'église épiscopale italienne se brisa peu après la mort de ce vénérable prélat. « Ce ne sont pas les Vaudois qui se sont séparés du catholicisme, » dit l'un d'eux ; « mais c'est le catholicisme qui s'est séparé d'eux, en modifiant le culte primitif [12]. »

Angilbert, évêque de Milan, écrivant à l'empereur Louis Ier, au sujet de la corruption croissante de l'Église, remarque avec joie que « dans son diocèse la bonté de Dieu a suscité un véritable champion du christianisme. »

Il désignait par là Claude lui-même.

Ce pasteur, vraiment apostolique du troupeau de Christ, était né en Espagne vers la fin du huitième siècle. Grâce aux instructions et aux sages directions de Félix, évêque d'Urgel, dont il était l'élève, il sut se conserver pur au sein d'une cour corrompue et gagna la

confiance de son royal maître, Louis le Débonnaire, dont il devint le chapelain. Dans cette situation, relativement modeste, le jeune prêtre fit preuve de grands talents oratoires et mit au service de la vérité le courage indomptable et l'intrépidité qui devaient être les caractères distinctifs de tout son ministère.

Ses ennemis prirent ombrage de ce beau zèle et qualifièrent d'hérésie ce retour aux enseignements de la Bible.

« Je n'enseigne point une nouvelle secte, » répondit-il avec fermeté, « moi qui reste dans l'unité et qui proclame la vérité. Mais j'ai étouffé les sectes, les schismes, les superstitions et les hérésies; je les ai combattues, écrasées, renversées, et, Dieu aidant, je ne cesse de les renverser autant qu'il dépend de moi. »

Nommé archevêque de Turin, il fit aussitôt détruire les images récemment introduites dans les basiliques et supprima toutes les cérémonies qu'il jugeait incompatibles avec la simplicité primitive du culte apostolique. Inaccessible aux tentations de l'ambition, comme il l'avait été aux séductions du plaisir, il continua sans relâche à combattre l'erreur, à s'opposer aux innovations et à préserver l'Église, confiée à ses soins, des rites idolâtres et des dogmes antichrétiens qui déjà minaient les fondements de la foi apostolique.

Avec quel empressement joyeux le petit troupeau, dispersé dans les montagnes, ne dut-il pas se ranger sous la houlette de ce fidèle berger! Car le peuple vaudois est un peuple essentiellement docile, loyal, soumis aux autorités constituées, et ne subordonnant son obéissance aux rois et aux gouverneurs qu'à l'obéissance qu'il doit aux commandements de Dieu, suivant cette parole de nos saints livres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

En 815, Claude composa trois ouvrages sur la Genèse et un commentaire sur l'évangile de Matthieu. L'année suivante, un autre commentaire sur l'épître de Paul aux Galates, et plus tard, différents traités sur d'autres portions des Écritures, à la demande expresse de l'empereur, qui désirait avoir un commentaire du même auteur sur toutes les épîtres dont se compose le Nouveau Testament. Plusieurs des ouvrages de l'infatigable écrivain nous sont parvenus manuscrits. Son commentaire sur l'épître aux Galates est le seul qui ait été imprimé; mais tel a été le zèle déployé par l'Inquisition pour le détruire, qu'il nous en reste à peine un exemplaire entier.

Dans l'excès de son angoisse, Job s'écrie : « Oh! si mon ennemi avait écrit un livre! » Notre pieux évêque aurait pu former le même vœu, car, chose digne de remarque, les fragments de l'ouvrage si soigneusement détruit nous ont été conservés dans les écrits de Jonas d'Orléans, l'un de ses adversaires. Nous en citerons quelques passages, pour montrer que l'Église romaine commençait précisément alors à tolérer les erreurs qui depuis ont si complètement envahi ses sanctuaires et ses symboles.

Sur la question vitale de la transsubstantiation qu'il combat à chaque page, notre évêque apostolique s'exprime en termes explicites : « Le pain, » dit-il, « est la représentation du corps mystique de Christ; le vin, le symbole de son sang. »

À propos du culte des images récemment introduit, il s'écrie : « Pourquoi t'humilies-tu et t'inclines-tu devant de vaines images ?... C'est en mémoire de notre Sauveur que nous servons, honorons et adorons la croix peinte ou érigée en son honneur, disent les misérables sectateurs de la fausse religion et de la superstition. Rien ne leur agréé donc en notre Sauveur que ce qui a plu même aux

impies : l'opprobre de sa passion et l'ignominie de sa mort. Ils croient de lui ce qu'en croient les méchants, tant juifs que païens, qui rejettent sa résurrection et ne savent le considérer que comme torturé, et qui dans leur coeur le considèrent toujours dans l'agonie de la passion, sans penser à ce que dit l'Apôtre : « Si nous avons connu Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus de cette manière. »

« S'il ne faut ni adorer ni servir les oeuvres de la main de Dieu, » poursuit-il, « à bien plus forte raison ne doit-on ni adorer ni servir les oeuvres de la main des hommes... »

Enfin, à ceux qui prétendent adorer tout bois taillé en forme de croix, parce que Christ a été suspendu à la croix, il réplique avec ironie : « Adorons les crèches, puisque après sa naissance il fut couché dans une crèche. Adorons de vieux haillons, puisqu'il fut emmaillotté dans des haillons... Adorons les ânes, puisqu'il entra à Jérusalem monté sur un âne. Adorons les agneaux, puisqu'il est écrit de lui : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. » Adorons les pierres, puisque, descendu de la croix, il fut placé dans un sépulcre de pierre... Adorons les épines des buissons, puisque c'est de là que vint la couronne d'épines placée sur sa tête. Adorons les roseaux, puisqu'ils fournirent aux soldats un instrument pour le frapper. Enfin, adorons les lances, puisque l'un des soldats le frappa d'une lance au côté et qu'il en sortit du sang et de l'eau. »

« Tout cela est ridicule, et il vaudrait mieux le déplorer que l'écrire. Mais contre des sots, nous sommes contraints d'avancer des sottises et de lancer contre des coeurs de pierre, non pas les traits ou les maximes de la Parole, mais des projectiles de pierre... Dieu commande une chose, et ces gens en font une autre. Dieu commande de porter la croix, et non pas de l'adorer. Ceux-ci veulent l'adorer et

ne la portent ni corporellement ni spirituellement. Servir Dieu de cette manière, c'est s'éloigner de lui [13]. »

Jusqu'en 823 et pendant tout le reste de sa vie, le pieux évêque s'opposa de toutes ses forces aux erreurs qui allaient se multipliant dans l'Église, sans que jamais son courage et sa fidélité faiblissent un seul instant. Les attaques violentes dirigées contre ses écrits et sa prédication ne parvinrent pas à diminuer l'autorité dont il jouissait. Au reste, l'oeuvre de Claude n'était pas isolée. Déjà, au commencement du septième siècle, Serenus avait accompli une réforme analogue dans le diocèse de Marseille. Agobard, archevêque de Lyon et contemporain de Claude, partageait ses vues, et de nombreux prélats français professaient comme lui une doctrine opposée au culte des images et des saints, aux cérémonies sur les tombeaux, aux pèlerinages, aux jeûnes, au célibat des prêtres, à la vie monastique.

Enfin nous savons qu'au concile de Francfort (794), auquel assistait Charlemagne, ainsi qu'au concile de Paris (826), la majorité des évêques avait résisté aux sollicitations, aux prières, voire même aux ordres des légats du pape, répudiant ainsi tout ensemble la suprématie de Rome et le culte des images que Claude proscrivait de son diocèse.

Après sa mort, c'est-à-dire vers l'an 839, nous sommes encore témoins de quelques protestations isolées dirigées par les évêques italiens contre les prétentions et les désordres de la papauté. Mais l'écho de ces plaintes va toujours en s'affaiblissant et s'éteint bientôt dans l'indifférence générale. L'ambition, la luxure ont séduit les grands de la terre, et dans sa solitude, l'Église des Vallées demeure le seul témoin véritable de l'Ouest, -- l'Église du Christ persécutée, mais fidèle à son divin Chef.

Aux autorités déjà citées, nous joindrons le témoignage d'un auteur moderne piémontais, établissant que la séparation des deux Églises eut lieu peu après la mort de Claude.

« Cet évêque de Turin, » écrit le marquis Costa de Beauregard, homme éloquent et de mœurs austères, « eut un grand nombre de partisans. Ceux-ci, anathématisés par le pape, poursuivis par les princes laïques, furent chassés de la plaine et forcés de se réfugier dans les montagnes, où ils se maintinrent dès lors, toujours comprimés et toujours cherchant à s'étendre [14]. »

C'est là qu'ils sont restés, et c'est de ces montagnes qu'est sortie cette nuée de témoins dont la lignée glorieuse illustre si bien la devise célèbre : *Lux lucet in tenebris*; une lampe projetant sa lumière dans les ténèbres épaisses du moyen âge. À l'apostasie de l'Église catholique correspond la fondation de l'Église vaudoise; à l'infidélité de ses évêques, l'apostolat de ses barbes [15]. »

Ainsi donc, des trois hypothèses que nous signalions au début de ce chapitre, si nous écartons comme insoutenable celle qui, par un anachronisme étrange, rattache l'origine de l'Église vaudoise au marchand de Lyon, Pierre Valdo, nous restons en présence des deux autres également plausibles. Sans vouloir nous prononcer, et tout en laissant au lecteur une indépendance de choix pleine et entière, nous observerons seulement que si l'on admet comme probantes les preuves de la descendance apostolique de cette Église, il faut également reconnaître que de bonne heure elle fut placée sous la direction des évêques italiens, qu'elle y demeura longtemps, et que la séparation ne s'accomplit qu'après la mort de Claude, archevêque de Turin, dans le diocèse duquel étaient enclavées les vallées vaudoises, et dont les écrits évangéliques sont en conformité parfaite

avec ceux de leur Église.

Quoi qu'il en soit de cette question encore ouverte, reconnaissons qu'en tous temps et en toutes circonstances la petite Église des Vallées suivit fidèlement la voie que lui traçaient les desseins de la Providence, et que jamais elle ne perdit les caractères distinctifs de toute Église chrétienne, si admirablement définis par son historien et son pasteur, Léger :

Une conformité parfaite aux saintes Écritures;
Une prédication et une vie saintes;
La persécution et la croix.

Notes:

1. Claude Seyssel. *Adversus Valdenses disputationes*, 1547.
2. *Da ogni tempore e da tempo immemoriale*.
3. Muston, *L'Israël des Alpes*, t. I, p. i. Voir encore, pages 27 à 34, Note sur la descendance apostolique des Vaudois.
4. Sir J. Mackintosh.
5. *Additions à l'Histoire générale*, 12mo, pp. 57-71.
6. Monastier, *Histoire de l'Église vaudoise*, t. 1, p. 75.
7. *Ibid.*, p. 76.
8. Schmidt, auteur de *l'Histoire des Cathares*. Lettre reproduite par Muston, *L'Israël des Alpes*, t. I, p. XXII-XXIII.
9. Dr Gilly's, *Waldensian Researches*. -- Muston, t. 1, p. 2. -- Monastier, t. 1, 78. -- Arnaud, *La Glorieuse Rentrée*, p. 9. Neuchâtel, 1845.
10. *Buona Novella*. Turin.
11. « *Virtutum episcopum, arcem fidei, oratorem catholicum...* » (Allix.)
12. Muston, *L'Israël des Alpes*, t. 1, p. i.

13. Monastier, Histoire de l'Église vaudoise, t. 1, p. 22 et suiv.
14. Costa de Beauregard, Mémoires historiques, t. II, p. 50.
15. Nom donné aux pasteurs vaudois et qui signifie oncle dans la langue du pays.

Chapitre 2

Doctrines et moeurs de l'Église vaudoise

La persécution et la croix !

Nous abordons maintenant cette lutte séculaire contre l'injustice et la tyrannie, cette héroïque défense de la vérité à laquelle rien ne se peut comparer dans l'histoire d'aucun peuple ni d'aucune église. Nous avons dit plus haut que tandis que l'Église catholique italienne s'éloignait de sa foi première, l'Église vaudoise maintenait avec une fermeté toujours plus grande l'intégrité des doctrines évangéliques. Un simple rapprochement entre les cérémonies fastueuses du culte catholique et les assemblées vaudoises du Pra-du-Tour [1] nous offre un exemple saisissant des deux tendances que nous signalons.

C'est à l'heure des vêpres. Le soleil couchant, filtrant à travers les vitraux de la cathédrale de Milan, projette ses rayons multicolores jusque sur les dalles du sanctuaire. La fumée de l'encens s'élève en spirales, tandis qu'une longue procession de prêtres et d'enfants de chœur, vêtus de blanc, s'avancent lentement le long de la nef immense en chantant leurs Ave Maria, et disparaissent sous le portique du superbe monument.

Quittons maintenant la ville et gravissons les hauteurs. Un épais brouillard couvre la plaine; mais à mesure que nous nous élevons, les vapeurs blanchâtres qui nous environnent se dissipent; quelques sommets émergent de cet océan, et bientôt on aperçoit une gorge profonde dominée par des rochers qu'on dirait placés -- en sentinelles pour en défendre les abords.

Le soleil, qui se lève au même instant, découvre l'entrée d'une

caverne dans les profondeurs de laquelle nous distinguons un groupe de jeunes montagnards prêtant avidement l'oreille aux discours d'un vénérable vieillard à cheveux blancs, qui tout en parlant, les contemple d'un air grave et paternel. Puis, l'auditoire se disperse. Les uns cherchent l'ombre de la forêt voisine pour y préparer leurs devoirs; les autres escaladent les hauteurs ou suivent les bords du torrent, en quête de plantes médicinales. Mais quand la rosée couvre les pâturages, quand le vigneron a terminé son travail, quand le gardeur de chèvres a rentré son troupeau, nous les voyons traverser la prairie et se réunir de nouveau autour du vieillard qui leur lit et leur explique la sainte Parole de Dieu. La voix de la prière se fait alors entendre, voix d'un homme qui parle à Dieu au nom de ses frères à genoux et se fait l'interprète de leurs besoins et de leurs aspirations; un chant s'élève dont les mâles accents se confondent avec les mugissements du torrent; puis tout se tait, et nos jeunes montagnards vaudois regagnent furtivement leurs demeures, à la faveur de la nuit, tremblant que les étoiles qui constellent l'azur du ciel ne révèlent leur présence à leurs ennemis aux aguets.

Aujourd'hui les Vaudois ne se réunissent plus secrètement au Pra-du-Tour. Grâce à Dieu, grâce à la tolérance de leurs princes et au bienveillant concours de leurs amis chrétiens, ils possèdent maintenant des temples dans lesquels ils s'assemblent librement, et un collège où ils peuvent élever leurs enfants dans le respect des principes religieux qui leur sont chers. Mais n'anticipons pas, et avant d'applaudir à cette heureuse transformation, rappelons les horribles persécutions qui l'ont précédée et que déroulent à nos yeux les annales sanglantes de ce peuple martyr.

La retraite que nous venons de décrire est chère aux « hommes des Vallées, » car elle leur servit jadis tout à la fois de place de refuge, de forteresse, de temple et d'académie.

« C'était là, » dit l'historien Muston, « dans la solitude presque inaccessible d'une gorge profonde où la nature recueillie n'envoyait à leur âme que d'austères inspirations, que les barbes avaient leur école. On leur faisait apprendre par coeur les évangiles de saint Matthieu et de saint Jean; les épîtres catholiques et une partie de celles de saint Paul. Ils s'exerçaient à parler le latin, la langue romane et l'italien. Après cela, ils passaient quelques années dans la retraite; puis on les consacrait au ministère par l'administration de la sainte cène et l'imposition des mains [2]. »

Mais les doctrines fondamentales qui sont à la base de tout leur enseignement, la grande leçon que répètent les échos de leur sauvage académie et qui résume toutes les protestations de cette Église primitive se ramènent à ces trois points :

Dieu, l'unique objet du culte;
La Bible, l'unique règle de la foi;
Christ, l'unique fondement du salut.

Le caractère des Barbes nous est généralement dépeint sous les couleurs les plus flatteuses, même par leurs adversaires. On les appelle « amis de toutes les vertus et ennemis de tous les vices. » Le nom familier de barbes, synonyme d'oncle, par lequel on les désignait, semble indiquer qu'ils exerçaient une influence patriarcale plutôt que sacerdotale.

L'histoire de leur vie nous les montre entièrement esclaves du devoir et étrangers à toutes les préoccupations mesquines de l'ambition ou de l'intérêt. Ils étaient entretenus par les contributions volontaires des fidèles. « La nourriture et ce dont nous sommes couverts, » avouent-ils humblement, « nous sont administrés et

donnés gratuitement et par aumônes, en suffisance, par le bon peuple que nous enseignons [3].» Cependant, à l'exemple de l'apôtre Paul, les barbes recevaient une instruction professionnelle qui les mettait à même de pourvoir à leurs besoins en travaillant de leurs propres mains. « Quelques-uns étaient colporteurs, d'autres artisans, la plupart médecins ou chirurgiens; tous enfin connaissaient la culture des terres et l'entretien des troupeaux, aux soins desquels ils avaient été voués dans leur enfance [4]. »

La plupart n'étaient point mariés; non qu'il y eût aucune interdiction à cet égard, mais afin d'être plus libres au service du Seigneur. Leurs perpétuelles missions, leur indigence, leurs voyages fréquents, leur vie toujours militante et toujours menacée, font comprendre aisément la raison de ce célibat volontaire.

La Parole de Dieu fut de tous temps le plus précieux joyau des Vaudois et la règle suprême de leur vie. Ils s'attachaient avec une sainte obstination à tout ce qu'elle commande et s'abstenaient avec une égale loyauté de tout ce qui ne paraissait pas conforme à ses divins préceptes. Privés de temples pendant des siècles, forcés de célébrer leur culte « dans les cavernes et les antres de la terre », ils n'avaient pour guide que la Parole; mais elle était pour eux, suivant l'expression du Psalmiste, « une lampe à leurs pieds, une lumière sur leur sentier. »

« La connaissance de la Bible et la soumission à ses enseignements forment en effet le trait distinctif des anciens Vaudois. L'examen des saintes lettres n'était pas le devoir ou le privilège des seuls barbes et de leurs élèves. L'homme du peuple, le laborieux campagnard, l'humble artisan, le vacher des montagnes, la mère de famille, la jeune fille gardant le bétail tout en filant avec le fuseau, faisaient de la Bible une étude attentives consciencieuse [5].

»

Ces habitudes de piété ne pouvaient manquer d'exercer une influence profonde sur les diverses manifestations de la vie intellectuelle et morale du peuple vaudois. Nous en retrouvons la trace dans les écrits originaux que possède l'Église vaudoise, écrits dont la forme scripturaire et la simplicité sont les caractères distinctifs.

Le modérateur Léger, prévoyant sans doute le terrible orage de 1655, qui déjà se formait contre elle, recueillit les écrits des Vaudois et les remit, en 1658, à lord Morland, ambassadeur à la cour de Turin. Ce dernier les emporta en Angleterre où ils furent déposés dans la bibliothèque de Cambridge. Léger en fit une seconde édition, mais beaucoup moins complète, qu'il déposa lui-même à la bibliothèque de Genève, -- sage précaution s'il en fût, car, par suite d'une négligence inexplicable ou de quelque fraude, un nombre considérable des manuscrits de Cambridge ont disparu.

Au nombre de ces ouvrages originaux, en vers et en prose, et pour la plupart écrits en langue vaudoise, dialecte particulier de la langue romane, nous citerons : la Noble Leçon et le Catéchisme, qui portent la date de l'an 1100; le traité de l'Antéchrist et la Confession de foi, qui sont de 1120; le traité du Purgatoire, de 1126; plusieurs Commentaires sur les saintes Écritures, et enfin une traduction de la Bible en langue romane, sans indication de date, mais nécessairement antérieure à tous les autres écrits vaudois qui la citent fréquemment.

« Ce peuple vaudois, » dit l'historien Gilles, « a eu des pasteurs fort doctes et bien versés ès sciences, langues et intelligence de l'Écriture sainte et des docteurs de l'ancienne Église, comme appert

par leurs écrits. Mais surtout, tous ces barbes ont été fort laborieux et vigilants, tant à bien instruire leurs disciples en la piété et spécialement à transcrire tant qu'ils pouvaient les livres de la sainte Écriture [6]. » Cela explique pourquoi les livres de la Bible, traduits en langue romane, sont en plus nombreuses copies que nul autre ouvrage conservé dans nos manuscrits vaudois.

Le caractère général de ces écrits est tout ensemble dogmatique et pratique. La foi et la piété, l'étude des vérités divines et la vie d'obéissance s'unissent constamment dans les productions littéraires des Vaudois. Avec une sagesse qui les honore, ils s'interdisent les dissertations oiseuses sur les mystères du christianisme et se contentent de les exposer simplement dans les termes mêmes de la Bible, s'attachant de préférence à en dégager les enseignements pratiques qui en découlent.

Quoique écrits à une époque de ténèbres générales, ces documents ne sont entachés ni d'exagérations ni de superstitions. La modération et la convenance de langage n'abandonnent jamais leurs auteurs, même lorsqu'ils abordent la controverse. « Il fallait assurément, » a-t-on dit avec raison, « une connaissance approfondie de l'Évangile, une piété vivante et un sens chrétien développé, pour se placer à cette hauteur de vérité et de moralité dès la fin du onzième siècle [7]. »

Mais le plus beau fleuron de la couronne littéraire des Vaudois est sans contredit leur « Nobla Leyczon » ou « Noble Leçon, » poème d'une inspiration élevée, animé d'un souffle véritablement évangélique, exprimant, en un langage d'une singulière énergie, toute l'horreur que ces chrétiens primitifs éprouvaient pour la mariolâtrie, le culte des saints, la suprématie du pape, les pompes idolâtres de la messe et autres erreurs d'invention pontificale.

Le poème s'ouvre par une exhortation à la repentance fondée sur la croyance généralement répandue parmi les chrétiens des premiers siècles, que quand l'Évangile aurait été prêché pendant mille ans, Satan serait délié, et qu'alors viendrait la fin du monde. Ceci reporte donc l'ouvrage à la seconde moitié du onzième siècle (date expressément fixée du reste par le sixième vers), et ajoute une preuve décisive à celles que nous avons déjà données de l'antériorité de l'Église vaudoise à Pierre Valdo.

Quelques extraits de ce poème, faits d'après le texte original, donneront à la fois une idée de son contenu et de la langue parlée par les « hommes des Vallées. »

En voici le début :

O frayres, entende una nobla leyczon :
Souvent deven velhar e istar en orezon,
Car nos veyen aquest mont esser pres del chavon;
Mot curios devrian esser de bonas obras far,
Car nos veyen aquest mont de la fin apropiar.
Ben ha mil e cent anez compli entierament
Que fo scripta l'ora car sen al derier temp...

« O frères, écoutez une noble leçon :
Souvent devons veiller et être en oraison,
Car nous voyons ce monde être près de sa chute;
Moult curieux devrions être de bonnes oeuvres faire,
Car nous voyons ce monde de la fin approcher.
Bien a mille et cent ans accomplis entièrement
Que fut écrite l'heure que nous sommes au dernier temps... »

Après cette introduction, l'auteur entre en matière et traite des trois législations successives que Dieu donna au monde : la loi naturelle, la loi mosaïque et la loi évangélique. Cette exposition revêt la forme d'un récit où sont retracées à grands traits l'histoire d'Adam, la chute, l'origine, la grandeur et la dispersion du peuple d'Israël; enfin et surtout la naissance miraculeuse, la vie sainte et la mort expiatoire de Jésus-Christ.

Ce poème ne compte pas moins de 479 vers, et nous ne pouvons le reproduire en entier. Citons seulement un passage qui témoigne de la moralité des Vaudois et des persécutions que de bonne heure ils eurent à souffrir.

Que si n'i a alcun bon que ame e tema Yeshu Xrist
Que non volha maudire ni jurar ni mentir,
Ni avoutrar ni aucir ni penre de l'altruy,
Ni venjar se de li seo enemis
Ilh dion qu'es Vaudes e degne de punir.

« Que si y en a aucun bon qui aime et craigne Jésus-Christ,
Qui ne veuille maudire ni jurer ni mentir,
Ni adultérer ni occire ni prendre de l'autrui,
Ni venger soi de les siens ennemis,
Ils disent qu'il est Vaudois et digne de punir [8]. »

Notons en passant que ce nom de Vaudes a dans la langue romane le sens de sorcier. Quelques auteurs font dériver le nom de Vaudois de cette épithète injurieuse par laquelle leurs ennemis désignaient ces chrétiens à la haine et aux fureurs de la multitude ignorante et fanatique.

Il nous reste maintenant à rappeler brièvement quelles étaient

les croyances des Vaudois : ce sera montrer en même temps leur conformité frappante avec la foi de l'Église chrétienne primitive et des diverses Églises évangéliques issues de la Réforme.

Ils croient en un Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit; Jésus-Christ leur est « vie, vérité, paix et justice, pasteur et avocat, victime et sacrificateur; » il est mort pour le salut de tous les croyants et ressuscité pour notre justification.

Ils rejettent le Purgatoire, « ce rêve de l'Antéchrist imaginé contre la vérité, » et n'admettent que les deux sacrements institués par notre Seigneur Jésus-Christ, savoir : le baptême et la sainte cène.

Pour eux, les sacrements sont « les signes ou formes visibles de grâces invisibles, » dont les fidèles font bien d'user, mais qui ne sont pas indispensables au salut.

Ils souscrivent aux douze articles du Symbole qu'on appelle des Apôtres, « regardant comme hérésie tout ce qui n'y est pas conforme. » Ils admettent aussi le symbole d'Athanase et les décisions des quatre premiers conciles oecuménique comme ne s'écartant pas de la Parole de Dieu.

Pour eux, en effet, la source de la vérité est uniquement dans la Bible. Ils rejetaient en conséquence tout ce qui ne leur paraissait pas conforme à ses enseignements, en même temps qu'ils professaient de croire et d'observer tout ce qu'elle révèle et qu'elle ordonne. C'est en vertu de ce principe qu'ils ont constamment répudié les doctrines basées sur l'autorité et sur les traditions humaines, les images, les croix, les reliques, l'adoration et l'intercession de la vierge Marie et des saints, les fêtes consacrées à ces mêmes saints, les prières qu'on leur adresse, l'encens et les cierges qu'on brûle en leur honneur; la

messe, la confession auriculaire, le purgatoire, l'extrême-onction, les prières pour les morts, l'eau bénite, le carême, l'abstinence des viandes à de certains temps, à de certains jours, les jeûnes imposés, les pénitences de commande, les processions, les pèlerinages, le célibat des prêtres, la vie monastique... , enfin toutes choses semblables inventées par les hommes et principalement les messes » (Confession de foi) [9].

La moralité des « hommes des Vallées » était passée en proverbe, de l'aveu même de leurs ennemis. La fréquentation des tavernes, « ces fontaines de péché, ces écoles du diable où il fait des miracles à sa manière, » leur était interdite, aussi bien que la danse « qui est la procession et la pompe du malin esprit » « Dans la danse, » disent-ils, « on viole les dix commandements de Dieu : les coeurs s'y enivrent de joies temporelles, oublient Dieu, ne disent que mensonges, et que folies, et s'adonnent à l'orgueil et aux convoitises. »

Tels sont les principes que les Vaudois s'efforçaient d'inculquer à leurs enfants dont l'éducation et l'instruction tenaient une si grande place dans leurs préoccupations. « Les enfants, » disent-ils, « doivent être rendus spirituels à Dieu, par le moyen de la discipline et des enseignements. Celui qui enseigne son fils confond l'ennemi, et à la mort du père, on peut presque dire qu'il n'est pas décédé, car il laisse après lui quelqu'un qui lui est semblable. »

Un des ennemis les plus acharnés des Vaudois, Claude de Seyssel, archevêque de Turin, leur rend ce témoignage, que « pour leur vie et leurs moeurs, ils ont été sans reproches parmi les hommes, s'adonnant de tout leur pouvoir à l'observation des commandements de Dieu. »

En dépit de l'aversion que lui inspirent « ces hérétiques qui se glorifient de suivre l'Évangile jusqu'à un iota, » saint Bernard est obligé de convenir que « rien n'est plus chrétien que leur foi, rien plus irréprochable que leur manière de vivre. »

Enfin l'inquisiteur Rainier leur a rendu justice en écrivant les lignes suivantes dans son livre contre les Valdenses :

« On peut reconnaître les hérétiques à leurs mœurs et à leurs discours, car ils sont réglés dans leurs mœurs et modestes; ils évitent l'orgueil dans leurs vêtements, qui ne sont d'étoffe ni précieuse ni vile. Ils ne s'adonnent pas au négoce pour n'être pas exposés au mensonge, aux jurements et aux fraudes; ils vivent de leurs travaux comme artisans; leurs docteurs mêmes sont cordonniers. Ils n'entassent pas des richesses, mais se contentent du nécessaire. Ils sont chastes... tempérants dans le manger et le boire. Ils ne fréquentent ni les cabarets ni les danses et ne s'adonnent pas aux vanités... Ils travaillent constamment, ils étudient et enseignent... On les connaît aussi à leurs discours concis et modestes, dans lesquels ils se gardent de la bouffonnerie, de la médisance ou des jurements [10]. »

Un semblable témoignage, tombé de la plume de leur ennemi et de leur persécuteur, nous rappelle involontairement le mot du roi Louis XII, auquel on présentait un rapport sur ses sujets vaudois du Val-Louise : « Ces hérétiques, » dit-il, « sont meilleurs chrétiens que nous. »

Citons encore un aveu précieux échappé à un écrivain catholique moderne qui, en parlant de cette petite communauté chrétienne, s'exprime ainsi : « Que ce fût l'effet de leur religion, de leur pauvreté, de leur faiblesse ou des persécutions qu'ils avaient

souffertes, les Vaudois avaient conservé des mœurs intègres, et l'on ne pourrait pas dire qu'ils eussent rejeté le frein de l'autorité pour obéir à l'impétuosité de leurs passions [11]. »

La constitution de l'Église vaudoise, sa discipline forte et éminemment évangélique nous fournissent comme une démonstration nouvelle des vertus chrétiennes qui signalaient ses membres à l'admiration de leurs adversaires.

Ils admettaient, comme ils le font encore, le baptême des enfants, et distribuaient la cène sous les deux espèces, tenant extrêmement à ce que ces deux sacrements fussent administrés par un pasteur dûment ordonné.

Pour ce qui est de l'ordination, les barbes ou pasteurs avaient coutume, depuis les temps les plus reculés, dit l'historien Gilles, « de s'assembler une fois l'an en synode général, pour traiter des affaires de leur ministère, le plus souvent au mois de septembre. » Dans ces synodes, ils examinaient et admettaient au saint ministère les étudiants qui leur paraissaient qualifiés, et nommaient aussi ceux qui devaient aller en voyage auprès des Églises éloignées.

Le même auteur ajoute :

« Ils s'assemblent aussi extraordinairement par députés, de tous les quartiers de l'Europe où se trouvent des Églises vaudoises. Tel fut le synode tenu au Val-Cluson, au temps de nos plus prochains aïeux, auquel se trouvèrent cent et quarante pasteurs des Vaudois, venus de divers pays [12]. »

Ces faits sont confirmés par beaucoup d'écrivains et notamment par une bulle du pape Jean XXII adressée à Jean de Badis,

inquisiteur dans le diocèse de Marseille, au commencement du quatorzième siècle; on y lit entre autres choses : « Il est arrivé jusqu'à nos oreilles que dans les vallées de Luserne, de Pérouse, etc., les hérétiques valdenses se sont accrus et augmentés au point de former des assemblées fréquentes, en forme de chapitres, dans lesquels ils se trouvent réunis jusqu'à cinq cents. »

En dehors de l'imposition des mains, nous n'avons aucun détail sur la manière dont on procédait à l'admission au saint ministère. Mais les coutumes des Vaudois ne changent guère, et le lecteur lira sans doute avec profit le récit d'une cérémonie de ce genre, célébrée à La Tour, pendant l'automne de l'année 1853.

L'examen des candidats, au nombre de cinq, eut lieu dans le collège, en présence du corps pastoral au complet, convoqué en synode, et présidé par la « Table » ou pouvoir exécutif. Les circonstances particulières du moment, la grandeur de l'oeuvre proposée aux candidats, l'intérêt personnel qui s'attachait à l'un d'eux, récemment sorti de l'Église romaine, dans laquelle il occupait un poste éminent, tout concourait à donner à cette cérémonie une importance et une solennité exceptionnelles.

Le synode siégea pendant plusieurs jours consécutifs, examinant séparément et avec le plus grand soin chaque candidat sur sa foi, sur ses connaissances théologiques, sur les motifs qui lui faisaient rechercher l'ordination dans l'Église vaudoise. Les réponses furent dûment enregistrées et un compte rendu détaillé des décisions de l'assemblée expédié aux différentes Églises des Vallées.

Cette année-là, l'examen porta principalement sur trois points : la justification par la foi, la divine autorité de la Bible et la constitution de l'Église vaudoise. Les réponses faites à ces diverses

questions ayant paru satisfaisantes, un passage biblique fut remis à chaque candidat qui prêcha sur le texte choisi dans le temple même de La Tour.

L'imposition des mains eut lieu après l'examen et le sermon d'épreuve. La cérémonie fut simple. Elle s'ouvrit par le chant d'un cantique, qui fut suivi d'une allocution du modérateur sur les devoirs des candidats rangés au pied de la chaire et entourés par les pasteurs. Après la prédication, l'orateur descendit, et les candidats s'étant mis à genoux, tous les pasteurs étendirent leurs mains au-dessus de leur tête en implorant sur eux la bénédiction de Dieu. Une accolade fraternelle termina cette fête touchante.

Bien des coeurs battaient à la vue de ces jeunes missionnaires rayonnants de joie qui acceptaient ainsi l'auguste mission d'ensemencer le sol italien de la Parole de Dieu, et d'aller, à l'exemple des barbes, leurs glorieux ancêtres, porter l'Évangile de paix et de pardon aux descendants de leurs implacables ennemis.

L'un des plus grands services rendus par l'Église vaudoise fut la traduction des Évangiles entreprise par les barbes qui, au cours de leurs voyages missionnaires, en distribuaient d'innombrables copies, non seulement aux fidèles de leurs troupes, mais au loin, dans les différents pays qu'ils traversaient. On verra bientôt quelle riche moisson sortit de ces semailles.

Ceci nous rappelle un autre pionnier de la même oeuvre, un vaillant traducteur dont le nom a déjà figuré dans ces pages, l'illustre marchand, Pierre Valdo, et nous ne pouvons résister au désir de donner ici une courte notice biographique sur ce réformateur que ses contemporains appelaient communément, « le pauvre homme de Lyon. »

Pierre n'avait pas toujours été « le pauvre homme de Lyon, » il n'avait pas toujours porté des habits de frise grossière; on ne l'avait pas toujours vu, allant dans les carrefours ou le long des haies, chaussé de sandales, convier les hommes à se repentir et à renoncer aux abominations de la grande Babylone. Il nous souvient d'un jour où le riche marchand était vêtu de pourpre et de fin lin et se traitait magnifiquement. Des mets exquis couvraient sa table et le vin coulait abondamment, aux accents mélodieux des instruments de musique. Au nombre des convives se trouvait un ami d'enfance, compagnon habituel de ses plaisirs, jeune et insouciant comme lui.

Nous ignorons sous quelle forme la mort lui apparut; mais il est certain qu'elle le frappa soudain au milieu du festin et le foudroya comme plus tard elle devait foudroyer un autre jeune homme sous les yeux d'un autre réformateur. L'effet produit sur les deux survivants fut le même : une profonde conviction de la nécessité de se repentir, une résolution irrévocable de se consacrer à Dieu. Luther, on le sait, se retira dans un couvent et s'y plongea dans l'étude et la méditation. Valdo demeura dans le monde sans être du monde. Il vendit ses terres, ses maisons, quitta ses vêtements somptueux et consacra sa fortune au soulagement des pauvres et à l'évangélisation.

L'étude de la Bible devint sa grande occupation. On prétend même qu'il en traduisit quelques livres du latin en langue vulgaire. Nous n'oserions affirmer qu'il entreprit lui-même ce travail; mais il est hors de doute que par son entremise de nombreuses copies de la Parole de Dieu furent répandues parmi le peuple.

À son exemple, une foule de ses concitoyens renoncèrent à tout ce qu'ils possédaient et s'en furent prêcher l'Évangile dans les

campagnes, dans les maisons de la ville, sur les places publiques, dans les églises, « provoquant les autres à faire de même. » C'est ainsi que les disciples d'un homme qui s'était appauvri pour suivre Jésus, ont été appelés les paores de Lyon, « les pauvres de Lyon. »

Les grands succès de Pierre, la vie vraiment apostolique de ses adhérents lui attirèrent bientôt les anathèmes du pape et les persécutions de l'archevêque de Lyon. Il s'enfuit en Picardie où se trouvait un nombre considérable de coreligionnaires, traversa ensuite les Alpes, séjourna quelque temps en Piémont, dans le voisinage des Vallées vaudoises, et se fixa enfin en Bohême, où il mourut vers l'an 1197, laissant après lui une foule de disciples qui, dispersés par la persécution, se réfugièrent en diverses contrées et y portèrent les précieuses vérités de l'Évangile.

Telle la tempête qui déracine l'arbre en porte la semence au loin sur son aile rapide et la dépose en un lieu désert qu'elle embellit de son feuillage et enrichit de ses fruits.

Notes:

1. En italien : Prato del Torno; en patois : Pra del Tor, Pra-du-Tour ou Pré-du-Tour. Un tournant brusque de la vallée d'Angrogne découvre subitement cette prairie.
2. Muston, L'Israël des Alpes, t. I, p. 4.
3. Monastier, t. 1, p. 128.
4. Muston, t. 1, p. 6.
5. Monastier, t. 1, p. 132-133.
6. Gilles, Histoire ecclésiastique des Églises réformées recueillies en quelques valées de Piedmont, chap. II, p. 15. Genève, 1644.
7. Monastier, t. I, p. 102.
8. Raynouard : « Choix de poésies originales des Troubadours, t.

II, p. 73 et suiv., traduction reproduite avec quelques variantes par Monastier, t. II, p. 246 et suiv.

9. Monastier, t. I, chap. XI.
10. Maxima Bibliotheca, PP, t. XXV, chap. III et VII, col. 263, 264, 272, cité par Monastier, t. I, p. 134.
11. Carlo Botta. Storia d'Italia, cité par Monastier, t. I, p. 136.
12. Gilles, Histoire ecclésiastique, chap. II, p. 16, 17.

Chapitre 3

Missions de l'Église vaudoise

Laissons pour un moment les vallées resserrées du Piémont et suivons les missionnaires vaudois dans leurs excursions périlleuses à travers l'Europe méridionale.

On aurait pu croire que cette Église persécutée avait assez à faire à pourvoir à ses propres besoins spirituels. Nullement. Dès les premiers jours, nous la voyons distraire une partie de ses faibles ressources pour subvenir aux nécessités des autres, et faire choix de l'élite de ses enfants pour les envoyer en missions, en dépit des dangers de toute nature et de la mort qui le plus souvent les attendaient.

À l'exemple des apôtres, leurs barbes ou pasteurs, allaient toujours deux par deux, savoir un vieillard et un jeune homme, « l'un plus expérimenté en la connaissance des lieux, des chemins, des personnes et des affaires, et l'autre d'entre les nouveaux élus, pour s'y expérimenter [1]. »

Chaque pasteur devait être missionnaire à son tour; « la mission était ordinairement pour deux ans et durait jusqu'à ce qu'on les remplaçât par d'autres pasteurs envoyés par un autre synode [2]. »

Un historien nous a décrit en termes poétiques la route suivie par ces hardis missionnaires montagnards et l'accueil enthousiaste qui leur était fait à chacune des stations où ils s'arrêtaient. Grâce à leur zèle infatigable, les disciples du Seigneur se multipliaient partout : sur les coteaux couverts d'oliviers, dans la chaumière tapissée de vigne, sur les sommets neigeux des Alpes, dans les

fertiles plaines de l'Adige et du Pô, et, qui le croirait? jusque dans les palais de marbre de Gênes la Superbe, jusque sur les sept collines de la Ville éternelle, c'est par milliers que l'on comptait ceux qui ne ployaient plus le genou devant Baal.

« Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui apportent de bonnes nouvelles ! » Quelle douce fête pour ces chrétiens épars que la venue des barbes missionnaires attendus pendant toute l'année avec la certitude d'un retour régulier comme celui du printemps. « Saison rapide, mais bénie, dans laquelle les fruits de l'âme et les moissons du Seigneur s'avançaient vers leur maturité [3]. »

Les barbes étaient des médecins pour l'âme et pour le corps; ils soulageaient en même temps les souffrances physiques et les détresses morales de leurs fidèles adeptes, à l'exemple du bien-aimé Luc, compagnon de Paul et disciple de Jésus-Christ.

Bien peu de nos lecteurs se doutent du succès prodigieux qui couronna ces missions lointaines dans le sud de l'Europe. Nous en pouvons mesurer toute l'importance et toute l'étendue aux cris d'alarme poussés par le clergé, aux anathèmes lancés contre les chrétiens et aux épithètes injurieuses dont on les abreuve.

On trouverait difficilement sur ce point un témoignage plus probant que celui d'un homme dont nous avons déjà parlé, de l'inquisiteur Rainier, et nous lui sommes grandement redevables pour la manière si désintéressée dont il nous fournit des arguments qui sont la condamnation même de ses propres croyances.

On sait qu'à cette époque le colporteur ne possédait point encore de Bibles imprimées. Toute sa fortune consistait en quelques

copies manuscrites de certaines portions du Nouveau Testament qu'il était obligé de dissimuler avec soin et de faire circuler secrètement, sous peine de l'emprisonnement, de la torture et de la mort.

Il faut se rappeler également qu'il n'y avait point alors comme aujourd'hui de marchés ni de magasins où l'on pût se procurer les objets de première nécessité ou de luxe. Enfermées dans leurs châteaux, dans leurs villages isolés, les dames de ce temps-là guettaient avec une impatience, partagée d'ailleurs par leur entourage, l'arrivée du colporteur dont la balle renfermait les articles les plus variés. Quand la dame avait fait choix des objets à sa convenance, l'étranger, changeant tout à coup d'attitude et de langage, lui vantait un objet précieux soigneusement dissimulé aux regards... Mais laissons à l'Inquisiteur lui-même le soin de nous apprendre de quelle manière nos prétendus colporteurs vaudois se métamorphosaient en missionnaires.

« Ils offrent, » dit-il, « aux messieurs et aux dames quelques belles marchandises à acheter, tels que anneaux et voiles. Après la vente, si l'on demande au marchand : Avez-vous d'autres marchandises à vendre ? il répond : J'ai des pierres plus précieuses que ces objets; je vous les donnerais si vous m'assuriez que vous ne me trahirez pas auprès du clergé. Ayant reçu cette assurance, il ajoute : J'ai une perle si brillante que l'homme, par son moyen, apprend à connaître Dieu; j'en ai une autre qui est si éclatante qu'elle allume l'amour de Dieu dans le coeur de celui qui la possède, et ainsi de suite.

» Il parle de perles métaphoriquement; puis il récite quelque texte qui lui est familier, tel que celui de saint Luc : L'ange Gabriel fut envoyé, etc., ou des paroles de Jésus-Christ (Jean 13) : Avant la

fête, etc.

» Lorsqu'il a commencé de captiver l'auditeur, il passe à ce texte de saint Matthieu 23, et de saint Marc 12 : Malheur à vous, qui engloutissez les maisons des veuves, et ce qui suit. Interrogé par l'auditeur à qui s'adressent ces imprécations, il répond : Au clergé et aux religieux. Ensuite, l'hérétique compare l'état de l'Église romaine avec la sienne. Vos docteurs, dit-il, sont fastueux dans leurs vêtements et leurs moeurs; ils aiment les premières places à table (Matth. 23) et ils désirent être appelés maîtres (rabbi); mais nous ne cherchons pas de tels maîtres. Et encore : Ils sont incontinents; mais chacun de nous a sa femme avec laquelle il vit chastement. Et aussi : ils sont ces riches et ces avares auxquels il est dit : Malheur à vous, riches, qui avez ici-bas votre consolation. Mais nous, nous sommes contents si nous avons la nourriture et de quoi nous vêtir... Eux combattent, suscitent des guerres, font tuer et brûler les pauvres. C'est d'eux qu'il est dit : Quiconque aura pris l'épée périra par l'épée. Nous, au contraire, nous souffrons de leur part la persécution pour la justice... Il est rare parmi eux le docteur qui sait littéralement trois chapitres consécutifs du Nouveau Testament; mais chez nous, il est rare qu'une femme ne sache pas communément, aussi bien qu'un homme, réciter l'ensemble du texte en langue vulgaire. Et parce que nous avons la véritable foi chrétienne, que nous enseignons tous une doctrine pure, et recommandons une vie sainte, les scribes et les pharisiens nous persécutent jusqu'à la mort, comme ils ont traité Christ lui-même.

» Outre cela, ils disent et ne font pas; ils attachent de pesants fardeaux sur les épaules des hommes et n'essaient pas même de les remuer du bout de leurs doigts; mais nous, nous faisons ce que nous enseignons. Ils s'efforcent, eux, de garder les traditions humaines plus que les commandements de Dieu; ils observent les jeûnes, les

jours de fête... et beaucoup d'autres règles prescrites par les hommes; quant à nous, nous persuadons seulement d'observer la doctrine de Christ et des apôtres... »

« Après ce discours ou tel autre analogue, l'hérétique dit à son auditeur : « Examinez et pesez quelle est la religion la plus parfaite et la foi la plus pure, de la nôtre ou de celle de l'Église romaine, et choisissez celle-là... »

« Et ainsi, étant détourné de la foi catholique par de telles erreurs, il nous abandonne. Celui qui ajoute foi à de tels discours, qui reçoit de semblables erreurs, qui en devient le partisan et le défenseur, cachant l'hérétique dans sa maison pendant plusieurs mois, s'initie à tout ce qui concerne leur secte [4]. »

Ce récit a inspiré au poète américain Longfellow des vers touchants dont un historien français, bien connu de nos Églises par sa belle Histoire des Protestants de France [5], nous a donné la traduction dans les strophes suivantes :

-- Oh ! regardez, ma noble et belle dame,
Ces chaînes d'or, ces bijoux précieux.
Les voyez-vous, ces perles dont la flamme
Effacerait un éclair de vos yeux?
Voyez encore ces vêtements de soie
Qui pourraient plaire à plus d'un souverain.
Quand près de vous un heureux sort m'envoie,
Achetez donc au pauvre pèlerin.

La noble dame, à l'âge où l'on est vaine,
Prit les bijoux, les quitta, les reprit,
Les enlaça dans ses cheveux d'ébène,

Se trouva belle, et puis elle sourit.
-- Que te faut-il, vieillard? des mains d'un page
Dans un instant tu vas le recevoir.
Oh ! pense à moi, si ton pèlerinage
Te reconduit auprès de ce manoir.

Mais l'étranger, d'une voix plus austère,
Lui dit : -- Ma fille, il me reste un trésor
Plus précieux que les biens de la terre,
Plus éclatant que les perles et l'or.
On voit pâlir aux clartés dont il brille
Les diamants dont les rois sont épris.
Quels jours heureux luiraient pour vous, ma fille,
Si vous aviez ma perle de grand prix.

-- Montre-la-moi, vieillard, je t'en conjure :
Ne puis-je pas te l'acheter aussi?
Et l'étranger sous son manteau de bure,
Chercha longtemps un vieux livre noirci.
-- Ce bien, dit-il, vaut mieux qu'une couronne,
Nous l'appelons la Parole de Dieu.
Je ne vends pas ce trésor, je le donne;
Il est à vous : le ciel vous aide! adieu !

Il s'éloigna. Bientôt la noble dame
Lut et relut le livre du Vaudois.
La vérité pénétra dans son âme
Et du Sauveur elle comprit la voix;
Puis, un matin, loin des tours crénelées,
Loin des plaisirs que le monde chérit,
On l'aperçut dans les humbles vallées
Où les Vaudois adoraient Jésus-Christ.

Mais le succès ne couronnait pas toujours les efforts de nos hardis missionnaires. Que de fois, à l'expiration des deux années de voyage imposées par la discipline, les « hommes des Vallées, » attendaient en vain le retour de leur vénéré pasteur et de son compagnon. Ils s'en allaient deux à deux; ils revenaient seuls ou ne revenaient point du tout.

Nous ignorons les noms de tous ceux qui périrent dans les prisons ou sur le bûcher; mais nous savons par le témoignage concordant des trois archevêques d'Aix, d'Arles et d'Avignon, que, de l'an 1206 à l'an 1228, « le nombre des Vaudois arrêtés fut si grand qu'il devint impossible non seulement de pourvoir à leur subsistance, mais de se procurer le mortier et la pierre pour construire des prisons. »

La persécution ne devint générale, il est vrai, qu'après la fondation de cette école de meurtre qu'on appelle l'Inquisition et la sanglante croisade contre les Albigeois. Mais depuis longtemps déjà le clergé romain poursuivait de sa haine implacable les missionnaires vaudois. Qui dira jamais les tourments infligés à ces martyrs obscurs dont les cris n'ont pas dépassé l'enceinte des cellules souterraines où ils étaient emmurés [6] en attendant que leurs cadavres fussent jetés dans les eaux de la rivière qui baignait les remparts de leur étroite prison ?

Deux des plus célèbres missionnaires du douzième siècle furent Pierre de Bruys et Henri, son compagnon de travaux.

Nés, l'un en Dauphiné, l'autre en Italie, dans le voisinage immédiat des Vallées vaudoises, ils en embrassèrent les doctrines évangéliques, qu'ils s'appliquèrent à répandre, particulièrement en

France. Leur mission, qui précéda de quelques années celle des « pauvres de Lyon, » fut couronnée de succès merveilleux, et bientôt les contrées qu'ils avaient parcourues fourmillèrent d'hérétiques connus sous le nom générique d'Albigéois.

Pierre de Bruys était prêtre d'un ordre inconnu; son disciple Henri était communément désigné sous le nom de Faux Ermite, sans doute à cause de sa vie sobre et austère. Leur vêtement paraît avoir été semblable à celui de leurs frères vaudois : « d'étoffe grossière en laine grisâtre, et respirant dans toute leur personne la simplicité et la pauvreté. »

Henri nous est dépeint en ces termes par un auteur ancien : « Il avait les cheveux courts, la barbe rasée, était de haute taille, mais pauvrement vêtu. Il marchait rapidement et allait nu-pieds en toutes saisons, même en hiver. Il était affable, possédait une voix puissante et vivait d'une manière toute différente des autres. Les chaumières des paysans lui servaient de retraite; le jour, il vivait sous les portiques, mangeait et dormait au grand air, et s'était acquis un grand renom de sainteté. Il avait l'éloquence naturelle, une voix de tonnerre. Il ne tarda pas à semer d'hérésies ses discours et à exciter le peuple contre le clergé [7]. »

La fin de cette citation montre que le biographe était catholique. Mais vraiment les Vaudois peuvent répéter avec le Sage : « Qu'un autre te loue, et non ta bouche, un étranger et non tes lèvres, » car leurs adversaires sont leurs meilleurs panégyristes. Sans leurs ennemis, les moines et les prêtres, que saurions-nous de ces glorieux martyrs de la vérité chrétienne ?

Au premier rang de cette nuée de témoins qui donnèrent joyeusement leur vie pour leur Sauveur, nous voyons figurer Pierre

de Bruys, mort sur le bûcher à Saint-Gilles en Languedoc, en 1126 [8].

Quant à Henri, après avoir travaillé quelque temps de concert avec son maître, il s'en sépara, jugeant sans doute convenable d'annoncer isolément la bonne nouvelle du salut, pour la conversion d'un plus grand nombre.

Il dirigea d'abord ses pas vers Lausanne. Il vint plus tard au Mans, avec deux autres Italiens, nu-pieds et portant un bâton surmonté d'une croix. En arrivant dans cette ville, il obtint de l'évêque la permission de prêcher dans les églises, en son absence. Sa prédication fit une vive impression sur ses auditeurs. Le peuple fut entraîné. Mais le clergé, jaloux de sa popularité croissante, lui imposa bientôt silence. Quoique aimé et soutenu par la multitude, Henri dut céder et s'éloigner.

Du Mans, il se rendit à Bordeaux, traversa tout le midi de la France, et fut arrêté par ordre de l'archevêque d'Arles, qui le fit comparaître devant le concile de Pavie, en 1134. Condamné comme hérétique par cette assemblée, Henri fut jeté en prison. Il s'évada, nous ne savons comment, et reparut dans le midi de la France.

Alors on lui opposa saint Bernard, abbé de Clairvaux, homme éloquent et énergique, qui s'était fait une grande réputation par sa récente victoire sur Abailard. Grâce à ses efforts unis à ceux de l'infâme Albéric, légat du pape, Henri fut traduit devant le concile de Reims, condamné et de nouveau jeté en prison, où il mourut en 1148, après quarante années de luttes et de privations vaillamment supportées pour la cause de l'Évangile [9].

L'Église vaudoise avait sans doute encore d'autres agents à son

service. Ou du moins, on a conjecturé, non sans quelque apparence de raison, qu'à une époque où ménestrels et troubadours étaient partout accueillis à bras ouverts dans les châteaux comme dans les chaumières, le missionnaire vaudois pourrait bien s'être servi du luth pour chanter, non point « les dangers de la guerre et les amours de la dame, » mais des fragments de la Noble Leçon ou de quelque autre poème des Vallées.

Un auteur anonyme du treizième siècle dit positivement, en parlant des Vaudois : « Ils ont inventé certains airs... dans lesquels ils renseignent d'une manière générale à pratiquer la vertu et à fuir le vice, mais où ils ont habilement introduit leurs doctrines, afin d'en répandre plus facilement la connaissance de cette manière et de les graver plus rapidement dans la mémoire. »

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse plausible de troubadours chrétiens propageant l'Évangile par leurs chants, les détails qui précèdent suffisent à établir le zèle des Vaudois, et à montrer que l'Église qui a gravé sur son sceau un flambeau brillant dans l'obscurité, avec cette devise en exergue : *Lux lucet in tenebris*, « la lumière luit dans les ténèbres, » que cette Église ne faillit jamais à mettre en pratique l'ordre du Seigneur auquel cette image est empruntée : « On n'allume point une lampe pour la mettre sous un boisseau; mais on la met sur un chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise devant les hommes. »

Notes:

1. Gilles, Hist. ecclés., chap. II, p. 16, 17.
2. Ibid., p. 11.
3. Muston, t. I, p. 6.

4. Reinerus, Maxima Biblioth., PP., t. XXV, col. 275 et suiv., cité par Monastier, t. I, p. 141 et suiv.
5. M. Guill. de Félice.
6. Supplice barbare qui consistait à mettre le patient entre quatre murs, à le nourrir par un guichet, où même à l'y laisser périr de faim.
7. Sketches of the Waldenses, Relig. Tract. Society, p. 46.
8. Centur. de Magdeb. Cent XII, col. 832.
9. Ces détails sont empruntés à Monastier, Hist. de l'Église Vaudoise, t. 1, chap. VI, passim.

Chapitre 4

Colonies de l'Église vaudoise

Le livre de l'histoire est souillé de crimes du commencement à la fin, mais aucune page n'est marquée d'une teinte plus sanglante que celle qui nous retrace la croisade contre les Albigeois.

Nous avons vu que depuis de longues années déjà un cri d'indignation s'élevait du sein du clergé contre les progrès de l'évangélisation parmi ces hérétiques, et qu'un grand nombre avaient péri victimes du fanatisme et de la superstition.

Dès le treizième siècle, la persécution, qui n'avait été jusqu'alors que locale et partielle, s'organisa systématiquement sous les yeux et à l'instigation des prêtres.

« La superstition craignit pour ses autels, pour ses images et pour ses faux miracles. L'ignorance se scandalisa de la lumière évangélique. L'orgueil blessé et l'avarice entrevirent la ruine du crédit et des revenus du clergé. Une guerre à mort pouvait seule sauver l'établissement romain du coup terrible dont il se voyait menacé par les efforts des chrétiens vaudois et de leurs disciples pour la propagation de la pure doctrine [1]. »

Les prélats et le pape invoquèrent donc l'assistance du pouvoir temporel, et en 1198 l'évêque de Turin obtint de l'empereur Othon IV, qui se rendait à Rome pour se faire couronner par le pape, le premier décret de persécution que nous connaissions contre les hérétiques vaudois. En même temps, les mesures les plus sévères furent édictées contre les chrétiens de Germanie, de Bohême et d'Italie.

Mais, nous le répétons, c'est surtout à l'occident des Alpes, dans les fertiles plaines du Languedoc et de la Provence, que la fureur de Rome se déchaîna avec le plus de violence contre les disciples de Pierre de Bruys, de Henri et de Pierre Valdo, connus en général sous le nom d'Albigéois, nom emprunté à la ville et au territoire d'Albi, l'un des principaux centres de la secte vaudoise dans le midi de la France.

Ces atroces persécutions, connues sous le nom de Croisades contre les Albigéois, ont eu leurs historiens particuliers, et n'appartiennent point à l'histoire de l'Église vaudoise proprement dite. Cependant, la conformité de foi et de souffrances des martyrs albigéois avec les Vaudois, les relations si étroites qui les unirent dans la suite à leurs frères des Vallées ne nous permettaient point de les passer sous silence.

Ajoutons que l'origine des colonies vaudoises se rattache directement à ces persécutions elles-mêmes. Traqués comme des bêtes fauves par une soldatesque ivre de sang, les chrétiens franchirent les Alpes et se réfugièrent dans les Vallées d'où leur était venue la connaissance de l'Évangile. L'affluence de ces malheureux y devint si considérable que bientôt le sol ne put les nourrir. Il fallut forcément émigrer.

La date précise de cette première émigration nous est inconnue; mais on sait d'une manière positive qu'au quatorzième siècle les Vaudois s'établirent en Calabre. Voici dans quelles circonstances.

Un jour, vers l'an 1340, deux jeunes gens des Vallées vaudoises se trouvaient à Turin dans une hôtellerie où vint aussi loger un seigneur calabrais. Ils causaient de leurs affaires et du désir qu'ils

avaient d'aller s'établir hors de leur pays où la culture de la terre commençait d'être insuffisante pour les besoins de la population.

L'étranger, qui prêtait l'oreille à leur conversation, leur dit tout à coup : « Mes amis, si vous voulez venir avec moi, je vous donnerai de belles plaines en échange de vos rochers. »

Les jeunes Vaudois retournèrent aussitôt dans leurs Vallées et communiquèrent ces propositions à leurs compatriotes, qui les accueillirent avec reconnaissance, mais ne voulurent prendre aucune détermination avant de connaître les lieux dans lesquels on leur conseillait d'aller s'établir. Ils envoyèrent donc en Calabre quelques hommes de confiance accompagnés des deux jeunes gens auxquels le seigneur avait offert des terres.

La Calabre, où se trouvaient les immenses propriétés du marquis de Spinello, parut aux envoyés comme une nouvelle terre promise. Elle dépendait du royaume de Naples et forme la partie méridionale de la péninsule italienne.

L'historien Gilles nous a laissé de son territoire la description suivante : « Dans ce pays, » dit-il, « il y avait de belles rives et collines revêtues de toutes sortes d'arbres fruitiers, pêle-mêle venus, suivant leur terroir, tels qu'oliviers et orangers. Dans les plaines : vignes et châtaigniers; en costières : noyers, chênes, fayards et hautes futaies; aux pentes des montagnes et sur les crêtes, ainsi que dans les Alpes : mélèzes et sapins. Partout enfin se présentant beaucoup de terres labourables et peu de laboureurs. »

Les Vallées vaudoises du Piémont offraient, en revanche, plus de laboureurs que de champs. Elles étaient comme une ruche devenue trop étroite par suite de l'accroissement subit de sa

population.

Bien des coeurs anxieux attendaient impatiemment le retour des envoyés. Ils arrivèrent enfin et leur rapport fut si favorable qu'un grand nombre résolurent de s'expatrier.

« Jamais, » dit l'historien Muston, « jamais encore on n'avait vu un mouvement aussi général, une agitation de coeur aussi répandue dans les familles, émouvoir ces paisibles Vallées. Les jeunes gens qui devaient partir se hâtèrent de se marier; les propriétaires vendirent leurs biens, chacun mit ordre à ses affaires. Les fêtes nuptiales se mêlaient aux angoisses de la séparation. Plus d'un cortège de noces dut se changer en caravane d'exil. Mais ils pouvaient dire avec les Hébreux partant pour la terre promise : « Le tabernacle de l'Éternel sera devant nos pas, » car ils portaient avec eux la Bible héréditaire, l'Évangile de consolation et de courage, cette arche sainte de la nouvelle alliance et de la paix du coeur [2]. »

Il est facile de se représenter la tristesse des vieillards et des pauvres mères en voyant s'éloigner pour une terre inconnue cette jeunesse qui emportait avec elle toutes les espérances terrestres de leurs derniers jours. Ils les accompagnèrent jusqu'au pied de leurs montagnes, et, après les avoir embrassés, ils se séparèrent en suppliant le Dieu de leurs pères de les bénir les uns et les autres aux deux extrémités de l'Italie.

Après vingt-cinq jours d'un voyage semé de péripéties et de privations de toutes sortes, nos émigrants parvinrent enfin en Calabre. Les seigneurs du pays les accueillirent avec bienveillance et signèrent un traité très avantageux réglant les conditions de leur établissement.

D'après ces conventions on laissait aux Vaudois la libre possession de leur palladium, la Bible. On leur accordait le droit de bâtir des temples dans chaque village, de nommer leurs pasteurs, leurs magistrats; de s'imposer des contributions et de les percevoir sans être tenus d'en demander l'autorisation ni d'en rendre compte à qui que ce fût.

Pour s'assurer, dans la suite, le maintien de ces privilèges, fort étendus pour l'époque, les Vaudois en firent dresser un acte authentique qui fut solennellement confirmé par le roi de Naples, Ferdinand d'Aragon. Mais que sont les promesses faites à des hérétiques ? Un mot du pape ne suffit-il pas à délier les rois de leurs serments; le parjure, la fourberie ne deviennent-ils pas des vertus, s'ils ont pour prétexte ou pour mobile la conversion des infidèles ?

L'histoire de la première émigration des Vaudois en Calabre, l'essor rapide, l'étonnante prospérité de leurs colonies, également attestée par des auteurs catholiques et protestants, ressemble presque à un rêve de l'âge d'or.

Ils fondèrent plusieurs petites villes. La première, située près de Montalto, fut nommée Borgo d'Oltremontani, Bourg d'Outremont, parce que les nouveaux venus étaient originaires d'au-delà des monts Apennins.

L'émigration étant venue grossir leurs rangs, ils bâtirent un autre bourg, appelé San Sesto, Saint-Sixte, qui fut dans la suite une de leurs plus célèbres Églises. Ils fondèrent encore Argentine, La Rocca, Vacarisso et Saint-Vincent.

Enfin le marquis de Spinello, dont ils avaient gagné les bonnes grâces, leur permit de bâtir, près de la mer, une ville fortifiée qui,

pour cette raison, fut appelée La Guardia, comme devant présider à la garde de leur pays. Il accorda de grands privilèges à ceux qui consentirent à s'y fixer, si bien qu'elle devint rapidement riche et populeuse.

Ainsi prit naissance, crût et se développa cette colonie chrétienne, sur un sol inculte et auparavant presque inhabité.

On l'a dit avec raison : l'influence civilisatrice de l'Évangile sur les peuples est en raison de la pureté avec laquelle il est compris. Les Églises vaudoises, si florissantes au sein de ce pays rempli de superstitions et de misères, présentaient alors le même contraste qu'on remarque encore de nos jours entre les pays protestants et les pays catholiques.

La renommée des Vaudois ne tarda pas à se répandre au loin. D'autres seigneurs, frappés des améliorations qu'ils avaient introduites dans les domaines qui leur avaient été confiés, les attirèrent à leur tour sur leurs terres, de telle sorte que bientôt leurs colonies s'étendirent jusque dans la Pouille où ils bâtirent cinq petites villes.

Cette contrée fut surtout peuplée de Vaudois chassés du Dauphiné par les rigueurs de l'Inquisition.

Enfin, vers l'an 1500, de nouvelles victimes fuyant la persécution vinrent s'établir dans la vallée de Volturcete, près de leurs compatriotes calabrais, dont ils ne devaient pas tarder à partager les souffrances et la destruction finale.

Cependant, répétons-le bien haut, tous les historiens de l'époque s'accordent à louer leurs habitudes laborieuses, l'austérité

de leurs moeurs, la loyauté parfaite dont ils font preuve dans toutes leurs transactions commerciales, la fidélité scrupuleuse avec laquelle ils remplissent leurs engagements.

Seuls, quelques prêtres se plaignaient de ce que ces ultramontains ne vivaient pas en religion comme les autres peuples, de ce qu'ils ne faisaient aucun de leurs enfants ni moines ni nonnes; de ce qu'ils méprisaient les chants, les cierges, les luminaires, même les messes; enfin et surtout de ce qu'ils faisaient instruire leurs enfants par des étrangers et ne leur donnaient (à eux prêtres) que les impôts et les dîmes dont ils avaient convenu avec leurs seigneurs.

Fort heureusement pour nos Vaudois, jamais redevances n'avaient été ni plus régulières ni plus abondantes, et les améliorations apportées par eux dans la culture avaient tellement accru le rendement des terres que pendant deux siècles, prêtres et seigneurs, s'étaient abstenus de toute démonstration hostile contre ces hérétiques.

Mais sur ces entrefaites, la Réforme éclata en Allemagne, Rome, effrayée de ses progrès, prit ombrage de ces humbles cultivateurs que jusqu'alors elle avait feint d'ignorer, et lança contre eux les limiers de l'Inquisition.

Ces colonies entretenaient des relations directes et suivies avec les Vallées vaudoises du Piémont. Au cours de leurs voyages missionnaires, les barbes ne manquaient jamais de visiter leurs frères dispersés, non seulement en Calabre, mais dans toutes les villes de l'Italie. On prétend qu'à Venise ils étaient environ six mille. Gênes, Florence en comptaient un grand nombre. Gilles raconte qu'un barbe de son nom étant entré dans une Église de Florence, entendit un moine qui y prêchait s'écrier : O Florence ! Que veut dire

Florence? fleur d'Italie; et tu l'as été jusqu'à ce que ces Outremontains t'ont persuadé que l'homme est justifié par la foi et non par les oeuvres; et ils en ont menti [3]... »

Mais ces visites lointaines ne suffirent bientôt plus aux besoins religieux des colons. Ils avaient entendu parler du magnifique réveil des Églises des Vallées, les nouvelles les plus réjouissantes leur étaient parvenues sur la Réformation en Allemagne. Eux aussi, au sein de leur prospérité matérielle, voulurent avoir leur part des dons spirituels répandus en abondance sur les nations. Peut-être pressentaient-ils que l'heure de la persécution allait sonner pour eux et voulaient-ils faire provision de force pour tenir tête à l'orage.

Le dernier barbe qui visita les colonies de la Pouille et de la Calabre et rentra sain et sauf dans les Vallées était un ancêtre de l'historien Gilles. Par son intermédiaire, les colons eurent connaissance des courageuses résolutions votées par le synode d'Angrogne (1532) dont nous parlerons plus loin. Ils envoyèrent aussitôt à Genève un des leurs nommé Marc Uscegli, le chargeant de solliciter, de l'Église italienne qui s'y trouvait alors, un ministre qui vînt résider au milieu d'eux et partager le ministère évangélique avec leur barbe Étienne Négrin. Sa demande fut favorablement accueillie, et l'on désigna pour ce poste périlleux un jeune Piémontais, Jean-Louis Pascal, récemment sorti du catholicisme, et qui avait renoncé à la carrière des armes pour s'enrôler au service de Jésus-Christ.

Pascal n'ignorait pas à quels dangers l'exposait cette mission. Les bûchers de l'Inquisition se dressaient sur toutes les places publiques, et les prisons regorgeaient de victimes. Mais la perspective d'une mort sanglante ne l'arrêta point.

Quelques jours avant qu'on lui eût adressé vocation, il s'était

fiancé à une jeune Piémontaise, nommée Camilla Guarina. Quand il vint lui annoncer son prochain départ, la pauvre jeune fille éclata en sanglots : « Hélas ! » s'écria-t-elle, « si près de Rome, si loin de moi ! » Mais elle était chrétienne : elle se résigna.

À peine arrivé en Calabre, Pascal commença à prêcher publiquement l'Évangile, et sa prédication puissante eut un grand retentissement dans toute la contrée.

« Là-dessus, » dit Crespin, « il y eut un grand bruit par tout le pays, qu'un luthérien était venu de Genève, qui gâtait tout par sa doctrine. Chacun en murmurait; les uns grinçaient des dents, les autres criaient qu'il le fallait exterminer avec tous ses adhérents; et tels autres propos se semaient parmi le peuple.

» Ce qu'ayant entendu, le seigneur Salvator Spinello, lequel pour lors était à Piscaula (ville assez près de la Guardia et de Saint-Sixte), envoya quérir quelques-uns des principaux de ces deux villes, lesquels, avant que d'aller, prièrent ce serviteur de Dieu, qu'il leur fît compagnie, afin de répondre pour eux, et maintenir leur bonne cause, d'autant qu'il le ferait beaucoup mieux qu'eux ne le sauraient faire : ce qu'il leur accorda volontiers.

» Ainsi partent ensemble : et étant arrivés à Fiscaula, quelques-uns des gens du seigneur Salvator conseillèrent à Jean-Louis Pascal de se retirer sans se montrer : ce qu'il ne voulut faire... Il se présenta donc avec les autres. Le seigneur Salvator le voyant, commanda qu'il fût retenu, et que les autres s'en retournassent, cuidant par ce moyen que tout serait aisément dissipé puisqu'il tenait le pasteur. »

Il s'en fût volontiers borné à ces rigueurs, car il appréciait trop ses fidèles et industrieux tenanciers pour les inquiéter autrement.

Mais les servants de Rome doivent seconder aveuglément ses desseins, et la volonté de Rome était de frapper le troupeau aussi bien que le berger.

L'arrestation de Pascal date de 1559. L'année suivante, les colonies vaudoises de la Pouille et de la Calabre étaient anéanties.

Mais revenons à notre jeune héros pour admirer avec Crespin son courage indomptable et sa constance.

« Pascal fut mis en la prison de Fiscaula, où il demeura environ huit mois; et puis fut mené à Cosenze, où ayant demeuré quelque temps fut mené à Naples, de là finalement à Rome et mis en la prison qu'ils appellent la Tour de None où il demeura environ l'espace de trois mois. En tous ces lieux où il fut ainsi mené, il fit toujours une pure confession et entière de sa foi et de la vraie religion chrétienne, selon qu'on pourra voir par ses lettres... »

De Fiscaula il écrit à ses coreligionnaires persécutés pour les exhorter à la patience et leur rappeler la nécessité des épreuves. « Et nous savons assez, » dit-il, « combien les afflictions sont nécessaires pour avertir les fidèles de leur devoir. Car aussitôt qu'ils sont traités un peu délicatement, cette chair rebelle s'enivre aux délices et aises de ce monde et met en oubli sa principale fin et ne tient grand compte du repos et félicité perpétuelle. »

Au mois d'avril 1560, Pascal fut conduit de Cosenze à Naples en compagnie de vingt-deux prisonniers condamnés aux galères. Dans une lettre adressée à ses frères de Genève, il trace un tableau lamentable des indignités qu'il a souffertes pendant ce transfert.

« Ayant ce peu de commodité, je vous réciterai brièvement

notre parlement de Cosenze pour venir à Naples, qui fut le XIII d'avril, que nous nous mîmes en chemin avec vingt-deux autres qui étaient condamnés aux galères, voire en tels tourments et misères que je tremble encore, quand il m'en souvient. Car outre que la plupart d'entre eux, à cause qu'ils étaient tous liés par le col à une chaîne, sentaient des tourments incroyables, étant traînés par force ; ils défailaient quelquefois, à cause de la faim qu'ils enduraient... Quant à moi, par la grâce et bonté de notre Dieu, je n'étais point en telle extrémité du manger, ni mes trois compagnons aussi... Ce bon Espagnol qui nous conduisait voulait que nous nous rachetissions pour n'être point attachés à la chaîne avec les autres... Il me mit par tout le chemin une paire de manottes si étroites que le fer commençait à m'entrer dedans la chair, qui me faisait si grand mal que je ne pouvais nullement reposer ne jour ne nuit; et si jamais il ne me les voulut ôter jusqu'à tant qu'il m'eût tiré tout l'argent que j'avais, qui étaient deux ducats seulement qui me restaient pour faire mes dépens. De nuit, les bêtes étaient beaucoup mieux traitées que nous, car on leur faisait de la litière pour se coucher; mais nous n'avions que la terre dure et nue pour reposer. »

Ce douloureux trajet dura neuf jours. À son arrivée à Naples, Pascal fut enfermé dans un sombre et fétide cachot où il souffrit beaucoup.

Quelque temps après, l'ordre arriva de le transférer à Rome. À cette nouvelle, le martyr s'écria : « J'y vais l'esprit joyeux et fortifié par Dieu. »

Les prêtres mirent tout en oeuvre pour ébranler sa foi. À toutes leurs tentatives, il répondait par ces paroles : « Je sais que je dois suivre le chemin de la croix et verser mon sang pour Jésus. Si, par crainte des tourments ou de la mort, j'agissais autrement, je serais

indigne de lui; c'est donc en vain que vous cherchez à me détourner de la vérité. »

Mais une redoutable épreuve l'attendait. Son frère Barthélemy arriva dans l'espoir de le sauver en l'amenant à abjurer ses erreurs. Grâce à de puissantes protections, il obtint du grand Inquisiteur l'autorisation de visiter le prisonnier.

« Grand Dieu ! » écrivait-il ensuite à son fils, « c'était affreux de le voir dans l'obscurité de ces murailles humides, maigre, pâle, affaibli, la tête nue, les bras liés de petites cordes qui lui entraient dans la chair, ayant la fièvre et n'ayant pas même de paille pour se coucher. »

« Le voulant embrasser, je tombai par terre, et il me dit : « Mon frère, pourquoi vous troublez-vous si fort ? Ne savez-vous pas qu'il ne tombe pas une feuille d'arbre sans la volonté de Dieu ? »

» Le juge qui m'accompagnait lui imposa silence en disant : « Tais-toi, hérétique ! » -- Et j'ajoutai : « Se peut-il, mon frère, que tu t'obstines à renier la foi catholique qui est tenue par tant d'autres. » -- « Je tiens pour celle de l'Évangile, » répondit-il.

Pendant trois jours entiers, des membres du Saint-Office s'entretinrent avec Pascal, plus de quatre heures chaque fois, dans l'espérance de l'amener à une rétractation. Son frère alla jusqu'à lui promettre la moitié de son bien s'il voulait revenir avec lui au sein de sa famille.

« Le ciel natal me serait plus doux que les voûtes de cette prison, répondit-il. Mais si j'y reste, c'est que Jésus s'y tient avec moi, et un Sauveur vaut bien une famille... D'ailleurs, la porte de

mon cachot ne s'ouvrira que devant une abjuration, et ce serait la perte de mon âme. « Celui qui ne sait pas sacrifier son père et sa mère pour l'amour de moi, dit Jésus, n'est pas digne de moi. »

« Quelques jours après, il me fit signe, sans me sonner mot, que je m'en allasse, ayant compris que les inquisiteurs commençaient à me soupçonner; ainsi je partis sans rien dire et m'en revins en Piémont. »

Quelques heures avant son supplice, il écrivait à sa fiancée : « L'affection que je vous porte augmente par celle de mon Dieu, et d'autant plus j'ai profité en religion chrétienne, d'autant plus aussi je vous ai aimée. » Puis, lui laissant entrevoir sa mort prochaine, il ajoute : « Consolez-vous en Jésus-Christ; que votre vie soit un portrait de sa doctrine. »

Le dimanche 8 de septembre, il fut conduit de la tour au couvent delta Minerva pour y entendre sa condamnation. Il confirma d'un coeur ferme et joyeux toutes les réponses qu'il avait faites, rendant grâces à Dieu de ce qu'il l'appelait à la gloire du martyre.

Le lendemain, lundi 9 de septembre, il fut conduit sur la place du château Saint-Ange, près du pont du Tibre, où le bûcher avait été élevé.

Le martyr y monta, et, se tournant vers la foule, accourue pour être témoin de ce spectacle, il s'écria : « Si je suis condamné à mort, ce n'est point pour avoir commis de crime, mais pour avoir confessé en vérité et avec hardiesse la doctrine de mon divin Maître et Sauveur. Quant à ceux qui regardent le pape comme dieu sur la terre et vicaire de Jésus-Christ, ils se trompent étrangement et peuvent se convaincre que, en tout et partout, il se montre le mortel ennemi de

sa doctrine et de sa religion, manifestant ainsi par ses actions qu'il est l'Antéchrist. »

Il ne put en dire davantage, car les inquisiteurs donnèrent l'ordre au bourreau de l'étrangler pour étouffer sa voix. Le bûcher ne consuma qu'un cadavre.

Le pape Pie IV assistait à cette exécution entouré d'un grand nombre d'évêques et de cardinaux. « Mais, » observe Perrin, « il eût bien voulu être ailleurs, ou que Pascal eût été muet, ou le peuple sourd. »

Ainsi mourut ce courageux héraut du saint Évangile, enlevé à sa compagne avant de l'avoir épousée, à son Église avant d'y avoir résidé, mais non pas à la profession de la foi chrétienne sans l'avoir servie; car son exemple à lui seul valait toutes les prédications qu'il eût pu faire dans le cours de sa vie [4].

Ce drame sanglant fut le prélude de la persécution qui allait détruire de fond en comble les colonies vaudoises fondées en Italie.

Le grand inquisiteur qui venait d'être témoin du supplice de Pascal, se rendit aussitôt en Calabre, et quelques jours après arriva à Saint-Sixte, accompagné de deux moines dominicains qui avaient revêtu l'extérieur le plus affable, comme les loups déguisés en brebis dont parle l'Évangile.

Dissimulant avec habileté leurs projets meurtriers, ils prétendirent que leur dessein était de n'inquiéter personne, qu'ils venaient seulement inviter amicalement les habitants à assister à la messe qu'ils allaient célébrer.

Sur leur ordre, les cloches sonnèrent à toute volée. Mais personne ne répondit à leur appel. Tous les habitants quittèrent la ville et se retirèrent dans les bois voisins.

Les moines, sans affecter aucune irritation, assistent seuls à la messe; après quoi ils se rendent à La Guardia, dont ils font fermer les portes.

Les cloches sonnent; le peuple se rassemble : « Très chers et bien-aimés fidèles, » disent-ils, « vos frères de Saint-Sixte ont abjuré leurs erreurs et assisté unanimement à la très sainte messe. Nous vous engageons à suivre un exemple si sage, autrement nous serons obligés, avec douleur, de vous condamner à mort. »

Le marquis de Spinello, qui jusque-là s'était montré le zélé protecteur des Vaudois, joint ses instances à celles des dominicains, et le peuple alarmé consent à entendre la messe.

Mais bientôt des habitants de Saint-Sixte arrivent; la vérité se fait jour. La population de La Guardia, indignée de cette fourberie et rougissant de sa faiblesse, se rassemble en tumulte sur la place publique, criant que Rome ne vit que d'erreurs, de mensonges et de superstitions. Finalement, la plupart abandonnent la ville et vont rejoindre, dans les bois, leurs compatriotes de Saint-Sixte.

Le grand inquisiteur lance aussitôt deux compagnies de soldats à la poursuite des fugitifs. Les malheureux Vaudois implorent la clémence du capitaine qui les conduit : « Grâce! grâce! s'écrient-ils. Que vous avons-nous fait ? Prenez pitié de nos femmes et de nos enfants ! Ne sommes-nous pas des sujets fidèles, des travailleurs laborieux, des gens paisibles et bienfaisants ? »

Le capitaine refuse de les entendre et donne l'ordre à sa troupe de les attaquer. Alors, voyant l'inutilité de leurs efforts, les fugitifs saisissent leurs armes, ébranlent des quartiers de rochers qu'ils précipitent sur les assaillants, les écrasent, s'élancent, les dispersent, en tuent plus de la moitié, et se retranchent sur ces hauteurs qu'ils avaient si vaillamment défendues.

Mais que peut le courage contre le nombre et la trahison ? Le grand inquisiteur s'adressa au vice-roi de Naples qui, pour recruter une armée, fit paraître une proclamation par laquelle il offrait à tous les repris de justice, bannis et condamnés, qui vivaient en vagabonds dans le royaume de Naples, le pardon de leurs fautes, à condition qu'ils vinssent se ranger sous ses drapeaux pour exterminer les hérétiques.

Une multitude de proscrits sans honneur, de misérables de tout âge, de maraudeurs et de brigands qui connaissaient tous les sentiers des Apennins, s'offrirent à le servir. Les Vaudois furent cernés, poursuivis, attendus au passage, massacrés sans pitié; on mit le feu aux forêts dans lesquelles on ne put les atteindre : la plupart d'entre eux périrent et ceux qui s'échappèrent moururent de faim dans les cavernes où ils s'étaient retirés.

Pendant que le vice-roi mettait ainsi tout à feu et à sang, les inquisiteurs, affectant une profonde aversion à la vue des horreurs commises et prodiguant les paroles de paix, attiraient dans leurs filets les gens crédules qui, croyant éviter la fureur du lion, se jetèrent ainsi dans la gueule du serpent.

Quand ces hommes à double face se furent emparés, par cette feinte, de plus de seize cents personnes, ils jetèrent le masque et les exécutions commencèrent.

L'inquisiteur Panza fit passer tous les prisonniers par les cordes, le chevalet, la roue, les coins de fer ou l'eau bouillante pour les obliger à renier leur foi et à dénoncer leurs frères et leurs pasteurs. Mais la constance des martyrs trompa son attente.

L'un d'eux, Bernardino Conto, fut enduit de poix et brûlé vif devant tout le peuple. Un autre, nommé Mazzone, fut dépouillé de ses vêtements, flagellé avec des chaînettes de fer, traîné dans les rues et finalement assommé à coups de bûches enflammées. De ses deux fils, l'un fut écorché vif et l'autre précipité du haut d'une tour.

Soixante femmes de Saint-Sixte, au dire de Gilles, furent tellement torturées, que les cordes entrèrent dans leur chair... Quelques-unes moururent au fond des cachots, d'autres furent brûlées vivantes, et les plus belles vendues, comme en Turquie, aux plus offrants, qui n'étaient que les plus corrompus.

Mais toutes ces atrocités furent encore surpassées par les barbaries commises à Montalto. Un auteur catholique, témoin oculaire de ces scènes horribles, s'écrie : « Les malheureux ! ils étaient quatre-vingt-huit prisonniers renfermés dans une chambre basse. L'exécuteur est venu; il est entré, en a pris un, et après lui avoir enveloppé la tête d'un linge, il l'a conduit sur le terrain qui touche au bâtiment, l'a fait mettre à genoux et lui a coupé la gorge avec un couteau. Le sang a jailli sur ses bras et sur ses vêtements; mais, détachant le linge ensanglanté de cette tête coupée, il est entré de nouveau, a pris un autre prisonnier et l'a égorgé de la même manière. Tous mes membres frissonnent encore quand je me figure le bourreau, avec son couteau ensanglanté entre les dents et le linge dégouttant à la main, les bras rougis par le sang des victimes, entrant et ressortant près de cent fois de suite pour cette oeuvre de mort. On

ne se représentera jamais la douceur et la patience de ces pauvres gens qu'on allait prendre comme des agneaux à la bergerie... En ce moment même, j'ai peine à retenir mes larmes [5]. »

Telle fut la triste fin des Églises de la Calabre. Quant aux Églises vaudoises de la Pouille et de quelques autres provinces de Naples, n'ayant point déployé une ferveur singulière, elles échappèrent à l'attention soupçonneuse de Rome. Ceux de leurs membres qui avaient de la piété ne tardèrent pas à réaliser leurs biens et à se réfugier en lieu sûr. Tous les autres ployèrent la tête devant l'orage et abandonnèrent la profession de l'Évangile. Aujourd'hui l'on chercherait en vain, dans ces contrées, les vestiges de ces colonies vaudoises si longtemps florissantes [6].

Notes:

1. Monastier, t. I, p. 149.
2. Muston, t. I, p. 130.
3. Gilles, Histoire ecclésiastique, ch. III, p. 20.
4. Crespin, Histoire des martyrs, liv. 8, fol. 506 et suiv. -- Muston, t. I, 141 et suiv.
5. Voir cette lettre dans Porta, Historia reformationis Rhetioe, t. X, p. 310-312.
6. Voir : Monastier, Histoire de l'Église Vaudoise, t. I, chap. XX. - Muston, L'Israël des Alpes, t. I, chap. VI. -- Botta, Storia d'Italia, t. II, p. 430 et suiv. -- Léger, Hist. générale, IIIe. part, p. 333. -- Perrin, Hist. des Vaudois, p. 199. -- Crespin, fol. 515 et suiv. Gilles, Hist. ecclésiastique, chap. XXIX, etc.

Chapitre 5

Colonies de l'Église vaudoise (suite)

En retraçant l'histoire des colonies vaudoises de Provence, nous aurons souvent recours au travail érudit d'un écrivain contemporain qui a fait de ce sujet l'objet spécial de ses recherches.

Outre les faits nouveaux et intéressants qu'il a mis en lumière touchant les colonies elles-mêmes, l'auteur des Vaudois de Provence a très nettement établi la différence qui existe entre ce rameau détaché de l'Église des Vallées du Piémont et les autres sectes chrétiennes que leurs adversaires confondaient dans la même appellation injurieuse d'hérétiques.

La citation suivante contribuera, nous l'espérons, à lever tous les doutes sur cette question si souvent débattue.

« Les Vaudois de Provence sont une des colonies originaires de ces Vaudois des Vallées du Piémont, dont une opinion vivement controversée et fortement soutenue fait remonter le christianisme aux temps de la primitive Église... Les auteurs n'ont pas parfaitement déterminé l'époque où les premières familles vaudoises ont commencé à s'établir en Provence. Selon Nicolaï d'Arles, de l'Académie des inscriptions, dont nous possédons plusieurs manuscrits, il faudrait supposer que les Vaudois des Vallées du Piémont ont envoyé, bien plus anciennement qu'on ne croit, une de leurs colonies en Provence. Indépendamment, dit-il, des traditions historiques qui tendent à le démontrer, la langue dont se servent nos Vaudois dans leurs prières est en partie piémontaise et en partie provençale, avec ceci de remarquable que la dernière domine et fait comme le fond de la langue [1].

Néanmoins on ne peut contester qu'une grande opposition à l'Église romaine n'ait existé longtemps avant eux dans le midi de la France, où elle se faisait déjà remarquer puissante et nombreuse dès l'an 1228.

On voit, en effet, par les lettres que les archevêques, d'Arles, d'Aix et de Narbonne écrivirent aux inquisiteurs nouvellement établis, que les dissidents, malgré les arrêts de mort exécutés contre eux, se multipliaient tellement, dans ces divers diocèses, qu'il était impossible de trouver des prisons assez vastes pour les renfermer.

C'étaient des sectaires de toute opinion, des disciples de Pierre de Bruys, d'Arnold, d'Esperon, de Joseph, etc... qui firent souvent dégénérer leur zèle religieux en de turbulentes exagérations; mais notre humble colonie ne doit être confondue ni avec eux, ni avec les partisans politiques que les comtes de Toulouse trouvèrent en Provence et dans le comtat Venaissin lors des croisades contre ces malheureux Albigeois qui n'ont régné qu'un moment, et dont nous ne connaissons les croyances que par leur constance à souffrir et par les calomnies de leurs adversaires, qui furent leurs juges et leurs bourreaux [2].

» Les historiens admettent généralement, » dit encore le même auteur, « qu'en 1495 on descendre des Alpes un peuple nouveau, aguerri aux pénibles travaux des champs, habile à planter la vigne et l'olivier, honnête, joignant ses mains calleuses pour prier Dieu après le travail : ce sont des Vaudois excommuniés de l'autre côté des Alpes, appelés de ce côté-ci à cause de leur activité et de leurs vertus, préférés aux hommes du Midi qui se couchent et dorment au soleil.

» Ils avaient été amenés des hautes montagnes du marquisat de Saluces par les seigneurs de Boulrier-Cental et de Rocca Sparviera, qui avaient acquis en Provence la possession d'un district désert au nord de la Durance.

» La contrée occupée par les nouveaux colons s'étendait à une distance de six ou sept lieues le long de la montagne du Léberon [3], dernier rameau des Alpes, qui séparait la Provence du comtat Venaissin.

» C'est sur le revers méridional et du côté de la Durance, dans la vallée d'Aigues et dans la région vraiment provençale, que s'établit la majeure partie de ces Vaudois. Là se trouvent les villages de Mérindol, de Lourmarin, de Villelaure, de Cabrières-d'Aigues, de Lamothe, de Saint-Martin, de Peypin et plusieurs autres. Sur le revers septentrional du Léberon, les autres Vaudois se fixèrent surtout à Lacoste, et, plus loin, à Cabrières-du-Comtat, près de la fontaine de Vaucluse. »

Ce sont ces agriculteurs qui repeuplèrent un pays privé de ses travailleurs par l'arbitraire et la tyrannie des seigneurs. Ce sont ces prétendus hérétiques qui, en se mêlant aux indigènes dont ils adoucirent les moeurs, changèrent subitement l'aspect d'une contrée déserte et couverte de forêts.

Il est probable qu'ils trouvèrent quelques restes de la dispersion des Albigeois dans la Provence, et qu'ils éprouvèrent moins de préjugés et des dispositions moins hostiles dans une contrée peuplée d'hommes pleins d'esprit et de pénétration, et dont la civilisation romane, la langue et quelques libertés traditionnelles faisaient une nation distincte, au moins plus avancée dans ces temps de féodalité et d'oppression.

Ils avaient mérité, par une fidélité scrupuleuse et un travail intelligent, la protection des seigneurs qui voulaient bien passer sur l'hérésie de ceux qui se distinguaient autant par la piété que par l'activité et l'économie, et dont ils retiraient de si grands avantages.

Ils amenèrent avec eux leurs femmes et leurs enfants; ils se firent aussi accompagner de leurs barbes. Grâce aux moeurs et aux habitudes laborieuses de ces étrangers, le sol stérile et abandonné se transforma bientôt en un jardin des plus fertiles. Ils y recueillirent en abondance le blé, le vin, l'huile, le miel, les amandes, tandis qu'ils élevèrent dans les montagnes du Léberon d'innombrables troupeaux.

C'est ainsi que Dieu bénit, même dès cette vie, le travail persévérant de ceux qui vivent dans sa crainte et dans son amour.

Pendant les cent cinquante premières années de son établissement sur les bords de la Durance, la jeune colonie jouit d'une paix parfaite, vivant pour ainsi dire ignorée de ses ennemis et à l'abri des persécutions sanglantes dirigées contre les hérétiques de toutes dénominations, qui pullulaient dans le midi de la France depuis le douzième siècle. On a supposé que, par quelques actes de soumission apparente au culte dominant, par le mystère de ses assemblées religieuses, ce peuple rustique et pauvre avait échappé aux soupçons; que les seigneurs, intéressés à conserver des sujets dévoués, les couvraient de leur protection, et qu'ils étaient oubliés par le haut clergé, toujours absent et assez insouciant, pourvu qu'il touchât ses dîmes et ses prébendes, et par le bas clergé, très ignorant ou partisan secret.

Le premier acte d'hostilité dirigé contre eux date du commencement du seizième siècle. Vers l'an 1506, quelques

fanatiques insinuèrent à Louis XII que ces Vaudois étaient dangereux et qu'il fallait les exterminer. Le Père du peuple répondit noblement : « Je suis roi sur mon peuple pour lui faire justice, ce que je ne puis faire sans ouïr avant de les condamner, quand ce seraient des Turcs ou des diables. »

Il envoya des commissaires qui visitèrent les lieux et trouvèrent « qu'il n'était rien des sorcelleries, paillardises ou autres crimes dont on les accusait, qu'ils gardaient les dimanches, faisaient baptiser leurs enfants selon la primitive Église, et leur enseignaient les commandements de Dieu... »

Le roi, ayant ouï le rapport des commissaires, dit avec grand serment qu'ils étaient plus gens de bien que lui et le reste de son peuple, et leur accorda sa protection jusqu'à la fin de son règne.

Quelque trente années s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles les Vaudois, toujours plus humbles et plus réservés, payant exactement la dîme et les redevances seigneuriales, célébrant leur culte dans les bois ou dans les cavernes du Léberon, réussirent à se faire oublier de leurs implacables adversaires.

Mais l'orage, un moment conjuré, se reforma bientôt, plus menaçant que jamais. Voici dans quelles circonstances il se déchaîna sur ces paisibles Vallées.

On était en 1530. Le mouvement irrésistible de la Réforme, qui entraînait alors l'Allemagne entière loin de Rome, s'était rapidement propagé jusque chez les Vaudois de Provence. Les Réformateurs auxquels ils avaient envoyé une députation, de concert avec leurs frères du Piémont, les engagèrent vivement à sortir de leur réserve, leur reprochant comme une dissimulation de ne célébrer leur culte

qu'en secret. Nous reviendrons plus loin sur cette députation fameuse, sur la convocation des synodes de Mérindol et d'Angrogne, l'adoption d'une confession de foi plus biblique, et la traduction des saintes Écritures en français, qui en furent les heureuses conséquences.

Malheureusement, l'intérêt que ces colons, naguères si obscurs et si paisibles, commençait à inspirer aux Réformés des contrées les plus éloignées la résolution ferme et courageuse qu'ils avaient prise de renoncer à tout compromis avec l'Église de Rome, enfin l'attitude nouvelle de ce peuple, qui réunissait ses notables et ses ministres en assemblées publiques, qui envoyait et recevait des délégués, attira l'attention du clergé catholique, qui mit tout en oeuvre pour amener la destruction de ces hérétiques.

C'est en effet vers l'an 1530 que s'ouvrit cette série de persécutions qui aboutirent à la grande persécution de 1545.

François Ier occupait alors le trône de France. Dès son avènement, ce roi chevaleresque et voluptueux ne songea qu'à sa gloire et à ses plaisirs, et tant qu'il y eut de la gloire et des plaisirs, il n'écoula point les plaintes que le clergé jaloux exprimait contre les paisibles habitants du Léberon; mais lorsque le plaisir passé eut laissé après lui des regrets et des stigmates honteux, l'homme qui avait mis sa gloire à encourager les lumières en France songea à les éteindre dans les pauvres vallées de la Provence.

Les accusations d'hérésie, d'impiété, d'athéisme n'ayant pas suffi pour obtenir du roi qu'il sévît contre eux, on leur imputa de nouveaux crimes. On leur reprocha de se livrer à des saturnales nocturnes, de fabriquer de la fausse monnaie, de s'adonner à la magie. Cette dernière inculpation accréditée, il ne leur restait aucun

moyen de justification. Aussi toutes les calamités qui survenaient au pays : le débordement des fleuves, les ravages de la grêle, les disettes, ne manquaient pas d'être attribués à leurs maléfices.

Par ses lettres patentes du 2 mars 1538, le roi déclare que son procureur général de Provence lui a fait entendre « que les hérétiques se mettent en armes et assemblées, se rebellent contre la justice, se retirant en places et châteaux malaisés à avoir, où publiquement tiennent leurs hérésies. Il mande à messieurs du Parlement punir à toute rigueur lesdits hérétiques et ceux qui leur auraient adhéré ou donné secours; décerner contre eux prise de corps et bannissement; procéder par confiscation de leurs biens et jusques à abolition et ruine desdits lieux. »

En mai 1540, dix-neuf habitants de Mérindol sont cités devant la cour d'Aix; mais secrètement prévenus « qu'ils seraient brûlés sans forme de procès, » ils se gardent de comparaître. La Cour rend contre eux un arrêt appelé dès lors l'Arrêt de Mérindol qui les condamne par défaut « à estre brûlés et ards tous vifs... et au regard des femmes, enfants, serviteurs ou famille de tous ces dessus défailants et condamnés, la dite Cour les a défiés et abandonnés à tous pour les prendre et représenter à justice afin de procéder contre eux à l'exécution des rigueurs et peines de droit... et au cas qu'ils ne puissent être pris ou appréhendés dès maintenant les a tous bannis du royaume... avec interdiction d'y entrer ni venir sous peine de la hard et du feu, et déclare les biens des dessus dits... être confisqués... et au surplus attendu que... Mérindol est la retraite... de gens tenant telle secte damnée et réprouvée, la Cour ordonne que toutes les maisons et bastides du lieu seront abattues, démolies et abrasées, et ledit lieu rendu inhabitable, sans que personne y puisse réédifier ni bâtir, si ce n'est par le vouloir et permission du roi [4]... »

La honte monte au visage et le coeur se serre devant un pareil monument d'injustice et de cruauté. L'on a peine à croire qu'une Cour de parlement ait pu condamner de la sorte dix-neuf prétendus hérétiques et avec eux tout un village. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir ajouter, à la décharge des membres du parlement d'Aix, que la plupart d'entre eux, et notamment le président Chassanée, demandèrent un sursis et opposèrent une vive résistance aux sollicitations du clergé.

L'exécution de l'arrêt de Mérindol paraissait indéfiniment ajournée quand l'archevêque d'Arles et l'évêque d'Aix, assistés de plusieurs abbés et prieurs, de quelques chanoines et de leur prévôt, se réunirent à Avignon et formèrent une espèce de concile où ils se concertèrent sur les moyens à prendre pour amener l'extinction d'une secte dont les doctrines compromettaient l'autorité de l'Église romaine et de ses dignitaires.

Un docteur en théologie nommé Bassinet, présent à la séance, opina, au grand étonnement général, pour que rien ne se fît à la légère. « Je suis contraint de l'avouer, » dit-il, « j'ai signé bien précipitamment plusieurs procès de ceux dits hérétiques, toutefois je puis déclarer devant Dieu que je n'ai point eu de repos en ma conscience, depuis que les juges séculiers ont condamné à mort ceux que nous avons déclarés hérétiques. Et la cause en est que depuis quelque temps je me suis adonné à regarder de près les saintes Écritures et ai trouvé que plusieurs des propos des luthériens y sont assez conformes. Toutefois, pour maintenir l'honneur de notre sainte mère Église, de notre saint père le pape et de notre ordre, il me semble qu'il suffira de condamner à certaines amendes pécuniaires. »

Ces propositions excitèrent tellement l'indignation de

l'assemblée, qu'elle vota sur-le-champ l'expulsion de l'audacieux docteur. « On en a brûlé, » disait-on, « qui ne l'ont pas si bien mérité que lui; ces coquins de moines gâtent tout. »

Le conciliabule, interrompu par cet incident, fut repris, et les prélats convinrent de faire eux-mêmes les frais de l'expédition contre Mérindol.

Les Vaudois persécutés trouvèrent un autre défenseur dans le cardinal Sadolet, qui ne craignit pas de plaider leur cause auprès du pape et reçut avec indulgence la requête des notables de Cabrières et leur confession de foi, dont il se contenta de blâmer certaines expressions trop énergiques contre les prêtres.

« Il est vrai, » leur dit-il, « que des hommes inconséquents ont répandu sur votre compte des choses qui mériteraient de graves répressions; mais lorsque nous avons recherché avec plus de soin la chose elle-même, nous avons trouvé que ce n'étaient que de noires calomnies et de fausses incriminations. Quant à moi, je serai marri, si on vous détruit comme on l'a entrepris, et afin que vous entendiez mieux l'amitié que je vous porte, je me trouverai tel jour en ma maison de Cabrières, et là vous pourrez venir et vous en retourner plus sûrement en petit ou en grand nombre, sans que nul vous fasse déplaisir, et je vous avertirai de ce qui semblera être à votre salut et profit. »

Ce n'étaient point là de vaines promesses. Quelque temps après, le vice-légat d'Avignon se disposait à investir Cabrières avec une armée à la tête de laquelle se trouvaient des religieux et des prêtres chargés non d'instruire, mais de tuer, lorsque le digne pasteur intervint courageusement et en détourna pour cette fois le meurtre et le pillage. En outre, au moment de quitter son diocèse pour se rendre

à Rome, il réunit les habitants de Cabrières, ainsi que la plupart de ses fermiers, qu'il choisissait de préférence parmi les Vaudois, et leur déclara qu'aussitôt arrivé il communiquerait leurs articles de foi et travaillerait avec les cardinaux à faire une bonne réformation. Il leur recommanda enfin d'être prudents à cause de leurs ennemis, et leur promit de se souvenir d'eux [5].

Hélas! le pieux évêque avait trop présumé de la cour de Rome. Il mourut presque subitement, après avoir reçu les sacrements. Plusieurs historiens ont donné à entendre qu'il aurait été empoisonné par ceux qui redoutaient la réforme des mœurs qu'il réclamait et dont il donnait de si beaux exemples.

Cependant on avait dit au roi que les hérétiques se réunissaient en grand nombre, qu'ils construisaient des forts et des retranchements, que déjà il faudrait deux mille hommes pour les réduire, que plus tard un plus grand déploiement de forces deviendrait nécessaire. D'un autre côté, l'évêque d'Aix vint trouver le président Chassanée pour lui déclarer l'intention des prélats de contribuer aux frais de l'exécution de l'arrêt de Mérindol. Il employa tour à tour la flatterie, les promesses et les menaces. Le président se débattit en vain contre les artifices de l'évêque : il fallut céder.

Bientôt la Provence retentit du bruit des armes. Les habitants de Mérindol, tremblants, consternés, se recommandaient par de ferventes prières à Celui qui semblait les abandonner. Les hommes chargeaient sur leurs épaules tout ce qu'ils pouvaient emporter, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants éplorés. Les villages étaient devenus déserts, quand tout à coup les troupes se retirèrent. Contre-ordre avait été donné. Les Vaudois rentrèrent chez eux : tout danger semblait conjuré.

Cette retraite subite était due à l'intervention providentielle de Jacques Raynaud, seigneur d'Alenc, gentilhomme d'Arles, aussi instruit dans les saintes lettres que savant en droit civil. Ému de pitié pour tant de malheureux qu'on allait égorger, et dans le sentiment qu'une grande injustice allait se commettre, il s'était rendu auprès du président Chassanée et lui avait prouvé que cette manière de procéder contre des accusés sans les avoir entendus était contraire au droit naturel. Entre autres arguments il se servit d'une histoire plaisante arrivée au célèbre jurisconsulte.

« Qu'il me soit permis, » lui dit-il en terminant, « de vous rappeler un fait auquel vous avez eu part et que vous-même rapportez dans votre livre intitulé : *Catalogus glorioe mundi*. Pendant que vous étiez avocat du roi, une multitude de rats désola le bailliage de l'Auxois; on se pourvut par-devant l'official du diocèse pour les faire excommunier. L'official, ouï la plainte du procureur fiscal, ordonna que les rats seraient cités à son de trompe dans les carrefours d'Autun. Les trois jours expirés, le procureur prit défaut et demanda que l'on fît droit sur l'excommunication. Il fut délibéré qu'auxdits rats absents serait pourvu d'un avocat, attendu qu'il s'agissait de leur ruine totale. Vous vous chargeâtes de leur cause et fîtes voir que la citation était nulle. Les rats furent donc cités aux prônes des paroisses où ils faisaient dommage. Après la citation, le procureur fiscal ne manqua pas de se montrer; mais vous représentâtes que les chats étaient en embuscade sur les chemins, et que les défaillants n'avaient que de trop justes raisons d'absence. »

» Ce plaidoyer, dans une manière burlesque, vous fit beaucoup d'honneur, parce que vous y montrâtes adroitement avec quelle retenue on doit agir dans les procédures criminelles. Vous donc qui avez enseigné les autres, ne voulez-vous pas prendre conseil de vous-même et de votre livre? Ah! monsieur, il ne s'agit point ici de

rats, mais d'hommes et de chrétiens ! »

Ce discours ingénieux et éloquent avait ému le président, qui avait aussitôt rappelé les troupes, et nous sommes heureux d'ajouter qu'à dater de ce jour il fut définitivement gagné à la cause de la tolérance et se montra le défenseur des Vaudois persécutés.

L'arrêt de Mérindol étant parvenu à la connaissance du roi François Ier, ce monarque voulut se rendre compte par lui-même de cette grave affaire et chargea Dubellay, seigneur de Langey, son lieutenant dans le Piémont, de lui expédier copie de l'arrêt, d'y joindre les informations les plus précises sur les habitants de Mérindol et généralement sur tous les Vaudois de Provence.

Le rapport élogieux qu'il reçut pourrait paraître entaché d'exagération s'il n'était l'oeuvre d'un ennemi. Nous en détachons les passages les plus saillants.

« Relativement à leurs moeurs et à leurs doctrines religieuses, la plupart des Provençaux affirment qu'iceux persécutés sont gens de grand travail, qu'auparavant qu'ils vinssent habiter au pays, le lieu de Mérindol amodié (afferme) coustumièrément pour environ quatre écus par an, était venu à plus de trois cent cinquante écus d'amodiation annuelle au seigneur; que lesdits de Mérindol et autres persécutés étaient gens paisibles, travailleurs, aimés de tous leurs voisins, gens de bonnes moeurs, gardant leurs promesses et payant bien leurs dettes sans se faire plaider; charitables, ne permettant qu'aucun d'entre eux eût nécessité; aumôniers aux étrangers et aux pauvres passans selon leur pouvoir; connus entre les autres du pays, parce qu'on ne peut les induire à blasphémer ou nommer le diable, ni aucunement jurer si ce n'est en jugement ou passant quelque contrat.

» Nous ne savons autre chose contre de telles gens, poursuit le rapporteur, sinon qu'on ne les voit guère aller à moustier, et s'ils y entrent, ils font leurs prières sans regarder ni saints ni saintes, et que par les chemins ils passent devant les croix et les images sans faire aucune révérence. »

Les prêtres aussi attestaient qu'ils ne faisaient dire aucune messe, qu'ils n'allaient pas en pèlerinage gagner les pardons, « qu'ils ne faisaient signe de croix quand il tonnait et qu'on ne leur voyait aucune offrande ni pour les vivants ni pour les morts [6]. »

Après avoir lu ce rapport, le roi délivra, le 8 février 1541, de nouvelles lettres patentes par lesquelles il pardonnait à tous les Vaudois de Mérindol et des autres villages, pourvu que dans trois mois ils se convertissent à la foi catholique.

Le Parlement fit afficher ces lettres et enjoignit à tous les suspects d'hérésie de se présenter par-devant la Cour dans le délai fixé.

Les Vaudois, mis ainsi en demeure d'abjurer, eurent de nouveau recours au président Chassanée et lui soumirent un exposé de leurs doctrines et de leur conduite, en le suppliant de plaider leur cause auprès du Parlement.

Nous ne pouvons reproduire ici cette déclaration, modèle touchant de modération et de piété chrétienne, conservée en entier dans les archives d'Aix. Nos lecteurs la trouveront reproduite dans l'ouvrage auquel nous avons fait de fréquents emprunts [7].

Avant de procéder contre les Vaudois, il fut décidé que des commissaires et des ecclésiastiques seraient envoyés pour les

convaincre et les faire rentrer au giron de l'Église. Deux membres du Parlement, l'évêque de Cavaillon et un docteur en théologie furent chargés de cette mission. Mais l'évêque, jaloux de confondre tous ces hérétiques illettrés, devança l'époque et arriva seul avec le docteur.

Après une tentative fort peu encourageante auprès des parents, il fit venir les enfants et, leur jetant préalablement quelques pièces d'argent, engagea avec eux le dialogue suivant que nous reproduisons textuellement.

L'Évêque de Cavaillon. -- Récitez-moi le Pater et le Credo.

Les Enfants (après avoir récité). -- Nous ne pourrions expliquer cela ni rendre compte de notre foi qu'en français.

L'Évêque. -- Il n'est pas besoin de tant de science; c'en est assez que vous sachiez et reteniez ces prières en latin, car il y a beaucoup d'évêques et de curés, voire même de docteurs en théologie, à qui il suffit seulement de pouvoir présenter une simple paraphrase de l'Oraison dominicale et du Symbole des apôtres.

André Meynard (syndic de Mérindol). -- Et que servirait, je vous prie, de proférer des mots que l'on ne comprend pas, et de réciter comme un perroquet (*psittaci more*) le Pater et le Credo ? Certes ne ment-il pas et ne se moque-t-il pas de Dieu celui qui, sans les comprendre, se permet de dire ces paroles : Je crois en Dieu et qui en ignore la valeur.

L'Évêque. -- Et comprends-tu toi-même ce que signifient ces paroles : Je crois en Dieu ?

(Ici, André Meynard commence à rendre raison de sa foi.)

L'Évêque. -- Je ne croyais pas, morbleu ! qu'il y eût tant de docteurs à Mérindol.

André Meynard. -- Quoi !... et le moindre d'entre nous pourrait vous exposer les principes de notre foi, mieux encore que moi-même; mais essayez, comme je désire d'en faire l'essai sur un des enfants qui sont ici, ou du premier venu, afin que vous puissiez juger s'ils ne sont pas convenablement instruits.

Ici, ajoute l'historien, l'évêque, qui n'était guère dans le cas d'interroger ou de répondre, cachant sa honte sous un frémissement d'indignation, ne répliqua rien, ce dont s'apercevant l'archisynodic ou préfet de Mérindol, lui dit : « Seigneur, si vous voulez permettre que l'un de ces petits interroge lui-même ses camarades, ils s'y prêteront volontiers. » L'évêque le permit.

Alors, dit encore Camerarius, l'un de ces enfants commença à interroger les autres avec une gravité et une grâce toute charmante; vous l'auriez dit tout à fait faisant l'office d'un professeur. Les autres enfants répondaient tour à tour à ses questions avec tant d'aisance et de justesse que les auditeurs n'en étaient pas médiocrement étonnés. Un des religieux qui accompagnaient l'évêque ne put contenir son admiration et s'écria : « Il faut que je confesse ici que j'ai été souvent à la Sorbonne, à Paris, entendre les disputes qui se faisaient sur la théologie; mais je n'ai jamais appris tant de bien que j'ai fait en entendant ces enfants. »

-- N'avez-vous pas lu dans saint Luc, lui répondit un des assistants vaudois, ces paroles de Jésus-Christ : « Je te rends grâces, ô mon Dieu, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux

intelligents, et de ce que tu les as révélées aux petits enfants [8]. »

Pauvres enfants ! l'heure approchait où ils allaient être appelés à mettre en pratique les enseignements confiés à leur mémoire et gravés dans leur coeur.

L'évêque, ne sachant plus à quel expédient se rattacher pour atteindre son but, recourut, en désespoir de cause, à la flatterie, aux caresses, et supplia les habitants de Mérindol de faire, pour la forme et seulement devant lui, une abjuration générale, ajoutant qu'il garderait le secret. Mais ces hommes au coeur droit repoussèrent avec indignation un pareil acte d'hypocrisie, et l'évêque partit plein de colère et de confusion.

À quelque temps de là, « le roi, ayant éprouvé un nouvel accès de ses honteuses infirmités, se trouva en danger de mort pendant plusieurs semaines [9]. » L'occasion était favorable; les prélats qui entouraient le malade, et à leur tête le cardinal de Tournon, directeur de sa conscience et son ministre, en profitèrent pour le presser de songer au salut de son âme et l'engager à se faire ouvrir le chemin du ciel par quelque acte méritoire aux yeux de l'Église. Ils lui représentèrent ces malheureux comme de dangereux rebelles prêts à entrer en campagne au nombre de quinze mille hommes, et commettant déjà dans le pays les plus graves désordres. D'un autre côté, l'archevêque d'Arles, l'évêque d'Aix, nombre d'abbés, prieurs et chanoines, envoyèrent d'Avignon solliciter le roi de faire exécuter l'arrêt qui condamnait au feu les hérétiques de Mérindol. Enfin, pour surcroît de malheur, Chassanée venait de mourir; son successeur, qui s'était montré aussi tolérant que lui, ne lui avait survécu que peu de temps, et la présidence du parlement d'Aix avait été dévolue au baron d'Oppède.

Le baron d'Oppède ! Ce nom évoque l'image d'un des monstres de cruauté les plus féroces et les plus dépravés qui aient occupé la scène de l'histoire.

Ce brigand titré, avide et fourbe, avait grossi son maigre patrimoine de la dépouille de plusieurs familles vaudoises. Il détestait plus particulièrement les habitants de Cabrières, qui avaient eu l'audace de recueillir les malheureux fugitifs qu'il forçait à l'exil quand il ne les faisait pas enfermer dans les prisons de son château après les avoir ruinés.

Sa petite baronnie touchait à celle de la comtesse Du Cental, châtelaine puissante et riche du grand revenu qu'elle tirait du travail des Vaudois. La comtesse lui avait refusé une de ses filles en mariage. L'orgueil et la cupidité du petit baron éconduit souffrirent également de ce refus; sa haine contre les Vaudois s'en accrut encore, et il jura de se venger.

Grâce à une habileté et à une souplesse extraordinaires, cet homme sans naissance parvint à la présidence du parlement d'Aix. Peu de temps après, il réunissait à cette première charge celle de commandant du pays. Disposant alors de la magistrature et des forces militaires de la province, soutenu par le clergé, secondé par des créatures dignes de lui, le baron d'Oppède put enfin exécuter l'arrêt suivant, arraché par le mensonge et l'infamie au roi moribond :

« ORDONNE... QUE LE PAYS SOIT ENTIÈREMENT DÉPEUPLÉ ET NETTOYÉ DE TELS SECTATEURS. »

Comment retracer toutes les scènes d'horreur qui suivirent la promulgation de cet arrêt d'extermination de tout un peuple ?

Les bandes indisciplinées du baron d'Oppède se jettent sur les villages de Cabrières, d'Aigues et de Lamothe dont la baronne Du Cental était suzeraine. Cette dame supplie par lettre le président d'épargner ses malheureux vassaux et de leur envoyer des juges au lieu de soldats. D'Oppède lui répond que ses gens aient à déposer leurs armes et à se retirer à Lamothe-d'Aigues où il enverra des juges pour séparer les coupables des innocents. Sur la foi de cette promesse, ils se rendent au lieu indiqué; mais ils y sont poursuivis et massacrés.

Les habitants de Mérindol avaient cherché un asile dans les forêts et dans les grottes du Léberon. Ils supplièrent d'Oppède de leur permettre de se retirer en Allemagne avec leurs femmes et leurs enfants. D'Oppède répondit : « Je sais ce que j'ai à faire de ceux de Mérindol et de leurs semblables; je veux les pendre tous et les envoyer au pays d'enfer avec tous les diables, eux, leurs femmes et leurs enfants, et en ferai une telle destruction que j'en ôterai la mémoire à jamais. »

Quand les Mérindolins virent qu'il n'y avait pas de quartier pour eux, ils voulurent se réunir encore une fois pour s'exhorter et prier en commun. Unis par la foi, sanctifiés par l'épreuve et soutenus par la même espérance en Celui qui, sur la croix, pria pour ses bourreaux, ils prièrent aussi. On n'entendit de la bouche de ceux qui n'échappaient que pour quelques moments aux poursuites de leurs ennemis que des paroles de résignation et de paix.

Le martyrologe [10] a recueilli avec détail tout ce qui fut dit par les vieillards et les jeunes gens dans cette émouvante assemblée du désert; mais qui pourra jamais décrire la sublime beauté de cette scène incomparable où d'humbles disciples du Christ prient pour

leurs bourreaux et s'entretiennent de leurs espérances célestes au moment de recevoir le baptême de sang et la couronne du martyr ?

Quelques jours après le sac de Mérindol, d'Oppède se porte sur le territoire du comtat Venaissin et joint ses troupes à celles que lui amenait le légat du pape. Tous ces égorgeurs réunis marchent sur Cabrières.

Les habitants, abrités derrière quelques murailles, tiennent bon pendant toute une journée. Étonné de cette résistance, d'Oppède propose une capitulation et promet aux assiégés qu'ils auront la vie sauve. Sur la foi de cette parole, Cabrières se rend. Alors se déroulent une série d'horreurs qui défient l'imagination, et qu'un éminent historien catholique a retracées dans une page émouvante que nous citons textuellement :

« D'Oppède ordonne aux troupes de tout mettre à mort. Les vieux soldats de l'armée du Piémont déclarent leur honneur engagé par la capitulation et refusent d'obéir. Les fanatiques de la milice qui suivaient d'Oppède exécutent ses ordres sous la conduite de ses deux gendres. On tue dans la rue, on tue dans le château. Une multitude de femmes et d'enfants viennent de se réfugier dans l'église. La horde forcenée s'y précipite; on voit là réunis tous les forfaits que peut rêver l'enfer, ensuite toutes ces victimes sont passées au fil de l'épée.

» D'autres femmes se sont cachées dans une grange : d'Oppède les y fait enfermer et fait mettre le feu aux quatre coins. Un soldat veut les sauver et leur ouvre la porte; on les rejette dans le feu à coups de piques. Vingt-cinq mères de famille ont cherché asile dans la caverne de Mus, à quelque distance de la ville. Le vice-légat d'Avignon, digne émule d'Oppède, fait allumer un grand feu à

l'entrée de la grotte; toutes ces malheureuses périssent étouffées.

» Le 22 avril, la ville de La Coste a le même sort que Cabrières. Le seigneur de La Coste, parent du baron d'Oppède, avait conjuré celui-ci d'épargner ses sujets. D'Oppède avait promis. Les portes venaient de s'ouvrir. Toutes les horreurs de Cabrières sont renouvelées.

» Un grand nombre d'habitants se précipitent du haut des murailles, pour échapper aux atroces traitements des bourreaux, qui prolongent, avec un art infernal, l'agonie de toute une ville.

» Tous les villages des environs, Mus, Roquefure, Gargas, Buoux, Sivergues et autres, sont successivement pillés et incendiés. Les trois villes vaudoises, et vingt-deux villages étaient détruits; trois mille personnes massacrées, deux cent cinquante exécutées après les massacres, sans un simulacre de jugement; six cent soixante furent envoyées ramer sur les galères du baron de La Garde; beaucoup d'enfants vendus comme esclaves ! L'armée des égorgeurs se retire enfin, laissant derrière elle une double ordonnance du parlement d'Aix et du vice-légat d'Avignon, du 24 avril, qui défendent « que nul, sous peine de sa vie, n'osât donner retraite, aide, secours, ni fournir argent ni vivres à aucun Vaudois ou hérétique. »

» La populace catholique des cantons environnants continue de parcourir en armes la campagne, glanant sur les traces de l'armée et cherchant ce qui restait à tuer ou à piller, tandis que des milliers de proscrits errent dans les bois et dans les rochers du Léberon, arrachant, pour apaiser la faim qui les dévore, les herbes et les racines sauvages. Tout secours leur est refusé. Autour d'eux, la terreur glace tout ce que n'enivre pas le fanatisme.

» Une multitude de ces infortunés moururent de faim enragée; les plus robustes gagnèrent les Alpes, Genève et la Suisse, fuyant cette patrie naguère si heureuse, que la rage des persécuteurs avait changée en un désert plein de ruines noircies et de débris humains sans sépulture. Jamais victimes plus pures ni bourreaux plus infâmes n'avaient apparu dans l'histoire. Tel fut l'épouvantable prologue des luttes religieuses qui devaient bouleverser de fond en comble la vieille France !

» Les jours de Béziers et de Carcassonne étaient revenus, et c'était sur toute la surface du royaume que devaient se renouveler dans quelques années les horreurs de la guerre des Albigeois [11] ! »

Ni les morts ni les fugitifs ne pouvaient crier vengeance. Mais les propriétaires ruinés, la baronne Du Cental surtout, dénoncèrent au roi les abominations commises par d'Oppède. Ce dernier, aidé du cardinal de Tournon, détourna les effets des terribles accusations portées contre lui, et obtint une déclaration royale approuvant sa conduite et ordonnant l'extermination des restes épars des malheureux fugitifs [12].

Plusieurs historiens ont affirmé que, vers la fin de sa vie, François Ier regretta les crimes commis en son nom et d'après ses ordres à Mérindol et à Cabrières. La déclaration qui précède ainsi que les actes qui suivirent permettent de mettre en doute la réalité de ces remords tardifs. Il mourut deux ans après, le 31 mars 1547, portant devant Dieu et devant l'histoire la responsabilité de ce monstrueux attentat.

Son successeur, Henri II, accueillit favorablement les justes réclamations des seigneurs ruinés et de la baronne Du Cental, et

décida que l'arrêt d'Aix serait solennellement révisé devant le parlement de Paris.

Ce procès fameux eut un immense retentissement en Europe. La Cour n'y consacra pas moins de cinquante séances. L'avocat général Aubery plaida le premier pendant sept jours consécutifs, et son réquisitoire fut accablant pour le baron d'Oppède et ses complices.

Néanmoins tous furent acquittés. Meynier d'Oppède, le grand coupable, rentra triomphalement à Aix et fut solennellement réinstallé dans sa charge de président. Le pape, qui au cours des débats avait adressé au roi Henri II un bref très pressant en faveur de ce malheureux calomnié, victime de la cabale qui le persécutait, le récompensa publiquement en l'honorant du titre des marques et des prérogatives des chevaliers de Latran.

Mais il ne jouit pas longtemps de son impunité. Nouvel Hérode, il mourut peu après d'une maladie aussi extraordinaire que douloureuse [13].

Notes:

1. Hist. de l'Académie des Inscriptions, t. XVIII, p. 378.
2. Louis Frossard, Les Vaudois de Provence, p. 5-13.
3. Léberon, en langue du pays lou Liberoun, appelé par les Romains Montes Albecerii, chaîne de montagnes qui s'étend dans la partie occidentale depuis Manosque jusqu'à Cavaillon.
4. Pièces sur le Parlement d'Aix, t. 1, n° 929. Manuscrits autographes, Biblioth. d'Aix.
5. Mémoires de Sadolet, t. V. Rome, 1640.
6. Reynerus, Contra Valdenses. Catalogus testium veritatis, cité

par L. Frossard, p. 89-92.

7. Les Vaudois de Provence, p. 101 et suiv.
8. Camerarius, Lugubris narratio, l. II, p. 238 et suiv.
9. Paradin, Histoire de notre temps, l. IV, p. 141.
10. Crespin, Histoire des martyrs, l. III, fol. 154.
11. Henri Martin, Histoire de France, t. VIII, p. 334, 335.
12. Pièces concernant l'affaire de Mérindol en 1540. Manuscrit 798. Bibliothèque d'Aix.
13. L. Frossard, Les Vaudois de Provence. -- Crespin, Histoire des martyrs, l. III, fhl. 133 et suiv. -- Roman, Essai historique. — Bouche, Histoire de Provence. -- Monastier, Histoire de l'église vaudoise, t. I, ch. XV et XVIII. Muston, L'Israël des Alpes, Histoire des Vaudois du Piémont, t. 1, ch. V. -- Aubery, Histoire de l'exécution de Cabrières, de Mérindol... -- Léger, Histoire générale des Églises évangéliques des vallées du Piémont ou vaudoises, 2e part., p. 330 et 331.

Chapitre 6

Première persécution contre l'Église vaudoise

1488

Revenons maintenant aux Vallées du Piémont, berceau des colonies dont nous venons de retracer les destinées tragiques.

Au moment où nous reprenons cette histoire, vers la fin du treizième siècle, les émissaires de l'Inquisition sont à l'oeuvre dans toute l'Europe, traquant sans pitié les Réformateurs et s'efforçant d'éteindre ou de remettre sous le boisseau le pur flambeau de l'Évangile.

En Portugal et en Espagne, les flammes des autodafés projettent leurs sinistres reflets sur toutes les places publiques. L'Italie se couvre de bûchers sur lesquels montent des milliers de martyrs. L'Allemagne, la Bohême, la Hollande et la Suisse regorgent de malheureux proscrits. L'Angleterre elle-même n'échappe point à la persécution : Wiclef se voit dénoncé comme hérétique, sa traduction de la Bible est mise à l'index, et ses partisans, les Lollards, sont anéantis.

On se souvient des sanglantes croisades contre les Albigeois qui, à la même époque, avaient désolé le midi de la France et refoulé au-delà des Alpes une multitude de Vaudois suspects d'hérésie. Une accalmie relative suivit cette effroyable tempête. Mais elle fut de courte durée, et dès l'an 1400, nous voyons s'organiser contre les Vallées du Piémont une série de persécutions atroces dont nous allons essayer de retracer les émouvantes péripéties.

L'inquisiteur Borelli, à l'instigation duquel cent cinquante Vaudois, hommes, femmes et enfants venaient d'être brûlés vifs à Grenoble, se chargea de l'extermination de ces chrétiens dont le seul crime était d'adorer Dieu selon leur conscience. Au coeur de l'hiver de l'an 1400, pendant les fêtes de Noël qui rappellent aux hommes le message d'amour et de pardon apporté par les anges à la terre coupable et déchue, le bruit des trompettes, le cliquetis des armes et les cris de guerre retentirent tout à coup aux oreilles des paisibles bergers de la vallée de Pragela.

Assaillis à l'improviste, dans une saison où ils se croyaient garantis par les neiges, les habitants ne purent que s'enfuir en toute hâte sur les hauteurs et sur les roches escarpées. Poursuivis sans relâche, plusieurs tombèrent frappés par le fer ennemi; d'autres périrent de faim et de froid sur les rochers couverts de neige et de glace. Le plus grand nombre passa la nuit sur une haute montagne, au lieu appelé encore aujourd'hui l'Albergan ou refuge. Au matin, cinquante pauvres petits enfants, -- certains disent quatre-vingts, -- furent trouvés morts de froid dans les bras glacés de leurs mères mortes comme eux.

Les bandes papistes, qui avaient passé la nuit dans les maisons abandonnées des infortunés Vaudois, reprirent le lendemain le chemin de Suse, gorgées de butin et saccageant tout ce qu'elles ne pouvaient emporter. On a pensé que dans leur soif insatiable « de sang et d'or, » les soldats de Borelli avaient, dans cette circonstance, imité l'exemple du légat du pape à Béziers, et confondu dans un même sort hérétiques et fidèles, laissant à Dieu le soin de discerner les siens : car cette incursion sanglante souleva une telle indignation au sein des populations du Dauphiné et du Piémont, que le pape enjoignit à l'inquisiteur de modérer son zèle, dans la crainte que l'hérésie ne fît des progrès.

Mais qu'était-ce que le meurtre de quelques centaines d'hérétiques ? Aussi peu de sang pouvait-il apaiser l'irréconciliable ennemie des Vaudois ? Ce que voulait l'Église romaine, c'était leur extermination complète et définitive. Son orgueil était intéressé à continuer une guerre que sa haine et son avarice avaient commencée. Mais pour que le triomphe fût certain, il fallait que l'attaque, de partielle, de locale et de lente, devînt générale, violente, rapide. Une expédition du genre de celle qui avait anéanti les Albigeois fut donc résolue contre ces milliers de laboureurs et de pâtres, dont la foi ferme et inébranlable résistait aux efforts de la superstition romaine comme les hautes cimes de leurs montagnes aux nuées menaçantes, au choc des vents et de la tempête [1].

En 1487, le pape Innocent VIII, ce digne émule d'Innocent III, fulmine contre eux une bulle d'extermination par laquelle il enjoint à toutes les puissances temporelles de s'armer pour les détruire, promettant aux champions de l'Église la rémission de leurs péchés et leur abandonnant les biens des hérétiques.

Aussitôt une foule d'aventuriers et de gens sans aveu se réunissent de tous les points de la chrétienté pour exécuter les ordres du pape, et marchent sur les Vallées à la suite de dix-huit mille hommes de troupes réglées fournies en commun par le roi de France Charles VIII et le duc de Savoie.

Le légat du pape, Albert Cattané, vulgairement appelé de Capitanéis, est chargé de diriger les opérations. Il divise son armée en deux corps : l'un, réuni en France, remontera les Vallées du Dauphiné et viendra donner la main à l'autre qui, parti du Piémont, doit envelopper les Vallées orientales et se rapprocher en demi-cercle des frontières françaises en détruisant tous les hérétiques sur

son passage.

La première de ces divisions, commandée par le comte de Varax, lieutenant du roi, gravit les montagnes du Dauphiné et envahit le val Louise. Les habitants effrayés se retirent en toute hâte dans une immense caverne creusée dans les flancs escarpés du mont Pelvoux et entourée de précipices qui en défendent l'accès. Dans le fond de la grotte, ils placent les femmes, les enfants, les vieillards, et se croient en sûreté dans cet asile inexpugnable.

Mais un capitaine ennemi, voyant l'impossibilité de forcer l'entrée de la caverne, escalade avec sa troupe les rochers qui la surplombent, et, au moyen de cordes qu'il s'est procurées, se laisse glisser, par une ouverture mal gardée, au coeur même de la place. Les Vaudois surpris se débandent; il en fait un carnage affreux. Puis il ordonne d'entasser à l'entrée de la caverne tout le bois que l'on peut trouver et d'y mettre le feu. Lorsque les flammes s'éteignirent, on trouva sous les voûtes quatre cents petits enfants étouffés dans les bras de leurs mères. Trois mille Vaudois périrent, dit-on, dans cette circonstance.

Après cet exploit, les croisés franchissent les Alpes et pénètrent en Piémont dans la vallée de Pragela, celle de toutes les vallées vaudoises qui se trouvait le plus au nord. La troupe ennemie, tombant inopinément comme une avalanche sur un peuple occupé de ses paisibles travaux, le surprend sans défense, dévaste ses bourgades, pille ses chaumières et en massacre les habitants. Comme au val Louise, on entasse des matières inflammables à l'entrée des cavernes où ils espéraient se dérober à la fureur de la soldatesque, et la plupart sont étouffés dans les flammes. Mais bientôt, revenus de leur première épouvante, les fugitifs s'organisent sur divers points, fondent à leur tour sur leurs ennemis et réussissent

à les repousser.

Pendant ce temps, le légat du pape, De Capitanéis, envahissait les Vallées, du côté de l'est, à la tête d'une armée qui ne comptait pas moins de dix-huit mille hommes de troupes réglées, outre un grand nombre de Piémontais qui les suivaient pour mériter l'indulgence plénière promise par le pape et pour avoir leur part du pillage.

Sept cents hommes, détachés du gros de la troupe, voulant sans doute inaugurer la campagne par une action d'éclat, se portèrent sur le village de Prali, situé à l'extrémité de la vallée de Saint-Martin. Ils avaient espéré surprendre cette commune paisible, lorsque, arrivés au hameau des Pommiers, ils se virent assaillis eux-mêmes par les Pralins réunis, avec un courage si impétueux qu'ils ne purent résister longtemps. Fatigués par une marche rapide, surpris de rencontrer, au lieu de fuyards éperdus et suppliants, des hommes armés, animés d'un sombre désespoir, ils se débandèrent bientôt et furent tous taillés en pièces, sauf un porte-enseigne auxquels les vainqueurs firent grâce de la vie, le chargeant d'aller annoncer la défaite et la mort de tous ses compagnons.

Ainsi prévenus de l'approche de leurs implacables ennemis, les Vaudois, dispersés çà et là dans la montagne, se réunirent d'un commun accord au val d'Angrogne, qui peut être regardé comme le coeur des Vallées. Les croisés les y suivirent de près dans le but de les envelopper et de les exterminer jusqu'au dernier. Ils comptaient sans les obstacles insurmontables du terrain, et l'intervention de Dieu qui allait combattre pour son peuple opprimé.

L'entreprise était plus difficile qu'ils ne pensaient. Les escarpements, les déchirures du sol sillonné de torrents, de forêts de châtaigniers, de noyers au feuillage épais, masquant continuellement

la vue, exposaient une armée à des surprises continuelles et permettaient à un petit nombre d'hommes déterminés de l'arrêter à chaque pas, de lui faire essuyer des pertes incessantes, de la couper et de la précipiter dans les gouffres environnants.

Les croisés avaient envahi les costières par le bas, et montaient de gradins en gradins, en resserrant leurs rangs autour de ce boulevard naturel, derrière lequel les Vaudois avaient abrité leurs familles. Voyant plier leurs défenseurs, ces familles éplorées se jettent à genoux, et les femmes, les enfants, les vieillards s'écrient tous ensemble avec ferveur : O Dio ajutaci ! « O Dieu, aide-les ! ô Dieu, sauve-nous ! »

Mais les ennemis se raillaient, et, voyant cette troupe à genoux, ils précipitent leur marche. « Les miens vont vous faire réponse ! » s'écrie un de leurs chefs, surnomme le Noir de Mondovi à cause de son teint basané; et aussitôt, joignant la jactance à l'insulte, il lève la visière de son casque pour montrer qu'il ne craignait pas de braver ces pauvres gens qu'il insultait. Au même instant, une flèche acérée, décochée par un jeune homme d'Angrogne, Pierre Revel, vient frapper ce nouveau Goliath avec tant de violence qu'elle pénètre dans le crâne, entre les deux yeux, et le renverse mort.

Sa troupe, frappée d'épouvante, recule en désordre; une terreur panique s'en empare. Les Vaudois saisissent ce moment, font une sortie impétueuse, les renversent, s'élancent à leur poursuite et les balayaient jusque dans la plaine, où ils les laissent vaincus et dispersés.

Puis ils remontent auprès de leurs familles si miraculeusement délivrées, se jettent à genoux à leur tour, et rendent grâces tous ensemble au Dieu des armées de la victoire qu'ils viennent de remporter [2]. Honteux de sa défaite, et brûlant du désir de se

venger, l'ennemi rassembla toutes ses forces, et, le lendemain même, résolut de tenter un nouvel assaut.

Cette fois, les assaillants prirent une route différente. Ils suivirent le bas de la vallée d'Angrogne, dans le but de pénétrer jusqu'au Pra-du-Tour, cette retraite inaccessible, célèbre dans les annales vaudoises par l'école des barbes dont nous avons parlé plus haut, forteresse naturelle préparée par Dieu pour le salut des opprimés.

Mais on ne peut pénétrer dans la place que par un étroit défilé creusé par le torrent au pied de rochers escarpés. C'est dans cette gorge resserrée que les ennemis se sont engagés. Les plus hardis se sont avancés jusqu'à Roccialla; déjà ils se croient sûrs de la victoire, lorsqu'un épais brouillard, tel qu'il en surgit quelquefois dans les Alpes, tombe inopinément sur eux et les enveloppe de toutes parts. Ignorant la disposition des lieux, incertains de la route qu'ils doivent suivre, ne pouvant s'avancer qu'isolément sur ces rochers bordés de précipices, ils plient à la première attaque des Vaudois.

Les fuyards, encombrant l'étroit sentier, se heurtent, se précipitent les uns les autres dans les eaux bouillonnantes du torrent. Bientôt la retraite devient une fuite, la fuite une catastrophe. Le brouillard, les abîmes, les rochers et le torrent firent ce jour-là plus de victimes que le fer des Vaudois.

La tradition a conservé le souvenir du capitaine, commandant le détachement, et que la main de Dieu atteignit dans cette déroute. Il se nommait Saguet. Cet homme, d'une taille colossale, remplissait l'air de ses blasphèmes et de ses menaces contre les Vaudois. Le pied lui glissa sur le bord d'un rocher, et il tomba dans les ondes bondissantes de l'Angrogne. Aujourd'hui, à quatre siècles de

distance, le gouffre dans lequel disparut ce nouveau Goliath se nomme encore le toumpi de Saguet (gouffre de Saguet).

Ainsi fut dissipée cette armée vraiment formidable pour un si petit peuple. Mais c'est à lui que s'adressaient ces paroles : « Ne crains point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume » (Luc 12:32).

À la suite de ces expéditions sans profit et sans gloire, le duc de Savoie Charles II retira ses troupes, congédia le légat sous prétexte que sa mission était terminée, et envoya un évêque auprès des Vaudois pour les engager à faire les premières démarches dans le but d'obtenir une paix qui leur était assurée.

Les Vaudois firent aussitôt partir pour Pignerol douze des principaux d'entre eux. Le duc les reçut avec bonté, les questionna longtemps, et, sur les réponses qu'ils lui firent, leur témoigna ouvertement qu'on l'avait trompé. Il demanda ensuite à voir quelques-uns de leurs enfants pour s'assurer par lui-même s'il était vrai qu'ils naquissent avec la gorge noire, des dents velues et des pieds de bouc, ainsi que le prétendaient les catholiques.

« Est-il possible ! » s'écria-t-il, lorsqu'il en eut plusieurs sous les yeux, « que ce soient là des enfants d'hérétiques. Quelles charmantes créatures ! ce sont bien les plus beaux enfants que j'aie jamais vus. »

Éclairé désormais sur le compte de ses sujets vaudois, le duc confirma leurs privilèges et libertés, et leur promit qu'à l'avenir ils ne seraient plus inquiétés.

Telle fut l'issue de cette sanglante croisade de l'an 1488,

entreprise au nom d'une religion sans pitié et terminée par la droiture d'un prince clairvoyant. Hélas ! que de fois encore nous aurons à signaler des actes analogues inspirés par la même haine aveugle et la même déloyauté, sans autres changements que celui des circonstances !

Pendant quelques années, l'Église persécutée fut à l'abri des attaques extérieures et jouit de la liberté relative qu'elle venait de recouvrer. Mais cette paix temporaire ne suffit ni à bander ses plaies, ni à sécher ses larmes, ni à calmer ses inquiétudes. Ses enfants avaient été massacrés, ses champs ravagés, ses temples démolis, ses maisons incendiées. À tous ces sujets de tristesse venait s'ajouter la crainte que la foi de plusieurs n'eût chancelé, ou du moins que l'espionnage incessant des émissaires de l'Inquisition n'eût arraché à quelques âmes timorées des concessions indignes de leur glorieux passé, ou bien encore que ceux-là mêmes qui, à l'heure du danger, avaient fait preuve d'une fermeté inébranlable ne déshonorassent la cause de l'Évangile par une de ces défaillances soudaines qui surprennent les meilleurs et les plus forts au lendemain des grandes crises et des triomphes éclatants.

Plus que jamais, il importait que l'Église vaudoise se souvînt de son premier amour, et conservât dans toute son intégrité la foi de ses ancêtres. Plus que jamais aussi elle avait besoin de la sympathie, des lumières et des conseils d'amis chrétiens. Dieu, qui veillait sur elle, les lui fit trouver dans la personne de cette pléiade d'hommes éminents par la science et par la piété qu'il avait choisis pour être les instruments bénis de la Réforme.

Notes:

1. Monastier, t. 1, p. 175 et 176.

2. Muston, t. 1, chap. II.

Chapitre 7

Réveil de l'Église vaudoise

Depuis longtemps déjà des voix autorisées s'élevaient avec force contre les erreurs et les désordres de l'Église romaine, sollicitant « une réforme dans son chef et dans ses membres. »

Cette réforme, instamment réclamée et vainement tentée, il plut à Dieu de l'opérer au seizième siècle, en suscitant des hommes selon son coeur, auxquels il confia l'auguste mission de ramener l'Église chrétienne à ses divines origines, et de l'établir définitivement sur le fondement posé par Jésus-Christ lui-même et par les apôtres.

En France, un vieillard, un illustre docteur de l'Université, Lefèvre d'Étaples; en Allemagne, un jeune moine soucieux de son salut, Martin Luther; en Suisse, un curé de Glaris, Zwingli, rétablissaient presque simultanément, par la seule étude de la Bible et sans connaître leurs travaux respectifs, les doctrines vitales de l'Évangile. Désormais, la lumière cachée sous le boisseau était remise sur le chandelier. À son vif et pur éclat, les superstitions, l'idolâtrie, les erreurs et les vices de Rome apparaissaient dans toute leur laideur, et des milliers d'âmes affranchies secouaient le joug pesant sous lequel elles étaient courbées depuis si longtemps.

Ce grand événement qui agitait l'Europe entière, et dont le contrecoup s'était si douloureusement fait sentir dans la Calabre et en Provence, ne pouvait rester sans influence sur les Vallées vaudoises du Piémont d'où les Églises évangéliques de ces deux colonies étaient jadis sorties.

Isolés du reste du monde, entourés d'ennemis, affaiblis, quelque

peu découragés par la persécution, les Vaudois s'émurent à la nouvelle d'un retour général à la Parole de Dieu, à la doctrine du salut gratuit par la foi en Jésus-Christ, dont ils entendaient parler. Ils se hâtèrent de recueillir des renseignements certains et de nouer des relations avec leurs nouveaux frères. Dès l'an 1526, leur délégué, le barbe Martin, du val Luserne, revint d'Allemagne, porteur de plusieurs livres imprimés par les réformés.

Mais de tous les voyages des barbes vaudois à cette époque, celui de Georges Morel, de Mérindol, et de Pierre Masson, de Bourgogne, est le plus connu. Députés par les Églises vaudoises de Provence et du Dauphiné auprès des réformateurs de la Suisse et de l'Allemagne, ils arrivèrent à Bâle au mois d'octobre 1530, et présentèrent à OEcolampade un mémoire en latin dans lequel ils rendaient compte de leur discipline ecclésiastique, de leur culte, de leurs moeurs et de leur doctrine, lui demandant des éclaircissements sur quelques points difficiles. Cette lettre est un modèle touchant d'humilité et de simplicité.

« Les chrétiens de Provence à OEcolampade, salut ! Ayant appris que le Dieu tout-puissant vous a rempli de son Saint-Esprit, comme cela paraît par vos oeuvres, nous avons recours à vous avec l'assurance que l'esprit divin nous éclairera par vos conseils, et nous instruira de plusieurs choses que nous ne connaissons qu'imparfaitement, et qui sont cachées pour nous, à cause de notre ignorance et de notre relâchement, au grand détriment du troupeau dont nous sommes les conducteurs indignes, afin que vous connaissiez notre position. Vous saurez que nous, pauvres pasteurs de ce petit troupeau, nous avons éprouvé pendant plus de quatre cents ans de cruelles persécutions, mais non sans avoir des marques signalées de la faveur de Christ, car souvent il nous a délivrés quand nous gémissions sous le poids de la tribulation. Dans cet état de

faiblesse, nous venons vous de- mander des avis et des consolations.
»

La lettre décrit ensuite le mode d'admission des ministres et les règles de leur conduite pastorale. Elle énumère leurs articles de foi sur la trinité, la divinité de Jésus-Christ, la rédemption, et motive le rejet des doctrines catholiques, telles que la messe, la transsubstantiation, l'intercession des saints et autres erreurs.

« Dans tous les points importants, » continuent-ils, nous sommes d'accord avec vous, et depuis le temps des apôtres notre foi a été conforme à la vôtre. Mais nous différons de vous en ce que, par notre faute et par la faiblesse de notre intelligence, nous ne comprenons pas l'Écriture sainte aussi bien que vous. Nous venons donc à vous pour être guidés et édifiés. »

O'Ecolampade fut profondément ému à la lecture de cette lettre, et, avec tous ses collègues, il bénit Dieu pour la conservation de ces disciples de la vérité, humbles troupeaux épars au pied des Alpes, sauvés avec peine des pièges incessants tendus à leur vie aussi bien qu'à leur âme.

Ces sentiments se firent jour dans la réponse qu'il leur adressa.

« Ce n'est pas, » leur dit-il, « sans un vif sentiment de joie en Christ que nous avons appris de Georges Morel, qui prend un soin si fidèle de votre salut, quelle est la foi de votre religion et quel est votre culte. Nous rendons nos actions de grâces au Père très bon de ce qu'il vous a appelés à une si grande lumière pendant ces siècles où de si épaisses ténèbres couvraient presque le monde entier sous l'empire de l'Antéchrist. Nous reconnaissons aussi que Christ est en vous; c'est pourquoi nous vous aimons comme frères, et plût à Dieu

que nous pussions vous témoigner par des effets l'affection de notre coeur ! »

Cependant, aux actions de grâces et aux témoignages d'attachement, le réformateur se sentit pressé d'ajouter les observations chrétiennes et les conseils qu'on réclamait de sa fidélité.

« Comme nous approuvons beaucoup de choses en vous, il en est aussi plusieurs que nous voudrions voir amendées. Nous apprenons que la peur d'être persécutés vous fait dissimuler votre foi et que vous la cachez. Or, vous savez que l'on croit de coeur à justice et que l'on confesse de bouche à salut; mais que ceux qui auront eu honte de Christ devant le monde ne seront point reconnus par lui devant son Père. Parce que notre Dieu est vérité, il veut être servi en vérité; et comme il est le Dieu jaloux, il ne permet pas aux siens de se mettre sous le joug de l'Antéchrist, car il n'y a point d'accord entre Christ et Bélial. Vous communiez avec les infidèles ! vous assistez à leurs abominables messes dans lesquelles la mort et la passion de Christ sont blasphémées ! Car, lorsqu'ils se vantent de faire satisfaction pour les péchés des morts et des vivants par leurs sacrifices, quelle est la conséquence, si ce n'est que Christ n'y a pas satisfait par son unique sacrifice, que Christ n'est pas ce que son nom de Jésus signifie, c'est-à-dire Sauveur, et que c'est en vain qu'il est mort pour nous ? En disant amen ! à leurs prières, ne renions-nous pas Christ ? Combien de morts ne vaudrait-il pas mieux souffrir?... Je connais votre faiblesse; mais il faut que ceux qui savent qu'ils ont été rachetés par le sang de Christ soient plus courageux... Il nous vaudrait mieux mourir que d'être vaincus par la tentation... »

Après avoir fidèlement rempli les diverses missions dont ils

étaient chargés et recueilli tous les renseignements nécessaires sur les nouveaux réformés, nos deux barbes vaudois reprirent la route de leur pays. Mais Pierre Masson, ayant été reconnu à son passage à Dijon, probablement pendant quelque visite aux frères, fut arrêté et mis à mort comme luthérien.

Georges Morel arriva seul à Mérindol dont il réunit les notables ainsi que ceux de Cabrières et des lieux voisins. Il leur rendit compte de sa mission, insistant avec force sur ce qu'avait dit OEcolampade relativement aux erreurs et aux abus qui s'étaient introduits parmi eux.

Profondément touchés des réprimandes fraternelles du célèbre réformateur, ces humbles chrétiens voulurent comparer la doctrine de leurs barbes avec celle des Vaudois du Piémont et surtout avec celles de la Bible, et, pour répondre aux sages avis qui leur étaient donnés, il fut décidé qu'une assemblée générale des plus éclairés d'entre les frères serait convoquée dans le plus bref délai possible.

« N'est-il pas réjouissant, » observe à ce sujet un historien, « de voir que l'étude consciencieuse de la Parole de Dieu ait conduit les réformateurs, sortis du sein de l'Église romaine, à reconstruire une Église qui eut, dès son apparition, toute l'estime et toute la sympathie des vieilles Églises vaudoises qui avaient conservé la doctrine et le culte des premiers âges du christianisme ? N'est-il pas également édifiant de voir les Églises réformées, qu'on eût voulu rabaisser en les appelant nouvelles, constater, par leur unité de foi et même par leur communauté de formes avec les Églises vaudoises, l'ancienneté de leur doctrine, de leur culte et de leur organisation ecclésiastique [1] ? »

Le 12 septembre 1532, la vallée d'Angrogne était envahie par

une foule d'étrangers. Ce n'étaient plus, comme naguère, des hommes « aux pieds légers pour répandre le sang, » mais de vaillants soldats de la croix, « ayant pour chaussure le zèle que donne l'Évangile de paix. » Ils venaient des montagnes de la Suisse, de la Bohême, des colonies fondées en diverses contrées, pour assister au synode général convoqué près d'Angrogne, au hameau de Champflorans.

Cette assemblée solennelle se tint en plein air, en présence de tout le peuple, sur un de ces plateaux ombragés, situés à mi-côte des montagnes, dans un bassin de verdure fermé comme une arène de géants par les pentes lointaines du Pra-du-Tour, couronnées alors d'étincelantes neiges.

La présence du réformateur Farel au synode vaudois est constatée par la déposition d'un témoin oculaire. Jeannet Peyret, d'Angrogne, jeté en prison en 1535, déclara qu'il faisait la garde pour les ministres qui « enseignent la bonne loi, » lesquels étaient assemblés dans la bourgade de Champflorans, et dit « qu'entre les autres, il y en avait un nommé Farel qui avait la barbe rousse et un beau cheval blanc, et deux autres en sa compagnie, dont l'un avait un cheval quasi noir, et l'autre était de grande stature, un peu boiteux [2]. » L'un de ces derniers était sans contredit Antoine Saulnier, l'ami et le compatriote du bouillant réformateur.

Pendant six jours consécutifs les questions les plus diverses furent débattues en toute liberté. Après quoi la discussion fut close, et l'assemblée des barbes rédigea une brève confession de foi que l'historien Léger considère « comme un supplément à l'ancienne confession de foi de l'an 1120, qu'elle ne contredit en aucun point. »

Cette confession de foi se compose de dix-sept articles où sont

résolues d'une manière conforme à la Parole de Dieu les questions relatives : au culte en esprit et en vérité, à la prédestination, à la grâce, aux bonnes oeuvres, au serment, à la confession auriculaire, au repos du dimanche, à la vengeance, au jeûne, au mariage et aux sacrements.

Le synode d'Angrogne prit encore une résolution décisive pour le salut de l'Église vaudoise, compromise depuis un certain nombre d'années par la peur des persécutions. Il fut arrêté d'un commun accord qu'on renoncerait entièrement aux dissimulations par lesquelles on avait espéré échapper aux soupçons et aux poursuites des ennemis de la foi; que désormais on ne prendrait part à aucune des superstitions papistes; qu'on ne reconnaîtrait pour pasteur aucun prêtre de l'Église romaine, et qu'on ne recourrait à leur ministère en aucun cas et dans aucune circonstance; enfin qu'on cesserait également de tenir secrètes les assemblées religieuses, et que désormais le culte, se célébrerait publiquement pour rendre gloire à Dieu [3].

L'initiative de ces résolutions hardies revient en grande partie aux réformateurs qui jouèrent un rôle prépondérant dans cette mémorable assemblée. C'est à eux que nous sommes redevables d'une décision prise au début de la première séance, et que nous avons omise à dessein en raison même de son importance pour en parler ici avec quelques détails.

« Les réformateurs, » dit un témoin de cette réunion, « eurent grande joie à voir ce peuple de constante fidélité, cet Israël des Alpes à qui Dieu avait remis en garde, depuis tant de siècles, l'arche de la nouvelle alliance, s'empresse ainsi pour la cause de son service. Puis, dit-il, considérant avec intérêt les exemplaires manuscrits du Vieux et du Nouveau Testament, en langue vulgaire,

qui étaient parmi nous (on voit que c'est un Vaudois qui parle), lesquels sont correctement copiés à la main depuis si longtemps qu'on n'en a point souvenance, ils s'émerveillèrent de cette faveur céleste, dont un si petit peuple avait été partagé, et rendirent grâces au Seigneur de ce que la Bible ne lui avait jamais été retirée.

» Alors aussi, par grand désir de rendre profitable à plus de gens le bénéfice de sa lecture, ils adjurèrent tous les autres frères, pour l'honneur de Dieu et le bien des chrétiens, d'aviser à la répandre, remontrant combien il serait nécessaire d'en faire une traduction générale en français, revue à mesure sur les textes originaux et imprimée en abondance. »

Tous les Vaudois applaudirent à ce dessein, et, séance tenante, votèrent les frais d'impression d'une Bible dont ils se proposaient de faire hommage à l'Église réformée de France.

Depuis une dizaine d'années environ, les quatre Évangiles avaient été publiés en français par Lefèvre d'Étaples (1523). Le reste du Nouveau Testament, puis des fragments de l'Ancien avaient paru à Anvers de 1525 à 1534. Mais, ne l'oublions pas, c'est aux Vaudois que nous sommes redevables de la première traduction complète de la Bible en langue française [4].

Un parent de Calvin, Robert Olivétan, fut chargé du soin de cette traduction. Il est probable qu'il fut aidé dans ce travail, sinon par le grand réformateur lui-même, du moins par quelques Vaudois des Vallées, car la préface de la Bible qui porte son nom est datée « des Alpes, ce VII de Febvrier 1535. »

C'est un beau volume in-folio de près de deux mille pages. Il est imprimé sur deux colonnes en caractères gothiques d'une netteté

remarquable, comme on pourra s'en convaincre par le titre dont nous donnons en regard un facsimilé réduit. La date de cette publication est consignée à la fin du volume en ces termes : *Achevé d'imprimer en la ville et comté de Neufchastel par Pierre de Wingle, dict Pirot, l'an M.D.XXXV, le iiijsme jour de Juing.*

Cette Bible fut imprimée aux frais des Vaudois, ainsi que nous l'apprend le distique suivant qui orne le frontispice.

Les Vaudois, peuples évangéliques
Ont mis ce trésor en publique.

Perrin nous dit qu'ils envoyèrent à l'imprimeur quinze cents écus d'or, « et l'on devrait s'étonner qu'un si petit peuple ait pu consentir à des sacrifices aussi considérables, si l'on ne savait que la foi rend possibles les oeuvres les plus grandes, et que le plus faible peut tout quand Christ le fortifie [5]. »

Les résolutions prises au synode d'Angrogne, en 1532, s'étaient bientôt traduites en faits réjouissants, témoignant d'un repentir sincère des faiblesses passées et d'un amour ardent pour Dieu et pour sa Parole. Le tableau que tous les historiens s'accordent à nous faire de cette époque nous reporte aux plus beaux jours de l'Église primitive. Une vue plus claire de leur devoir venait en aide à la foi des plus faibles. L'on voyait un zèle, affaibli depuis bien des années, ranimer tous les coeurs. Une vie chrétienne, non pas nouvelle, mais renouvelée, circulait dans tous les membres; barbes et fidèles du troupeau se secondaient réciproquement dans la réalisation du même désir, celui de glorifier leur Sauveur au milieu des idolâtres. Leur voeu ardent était de reproduire par leurs actes l'image gravée encore aujourd'hui sur le sceau des Églises vaudoises du Piémont : une lumière brillant dans les ténèbres.

Un des premiers fruits de ce réveil religieux fut l'impression de la première Bible traduite en français, dont nous avons entretenu le lecteur dans les pages précédentes. Une nouvelle preuve de l'accroissement de vie chrétienne parmi les Vaudois fut, d'un côté, l'élan que prit la prédication de la pure doctrine, et de l'autre, le zèle que l'on déploya pour venir l'entendre. Il serait difficile de décider qui montra le plus de courage et de renoncement, des prédicateurs qui cherchaient les âmes à édifier, ou des auditeurs affamés du pain de vie, venant entourer leurs fidèles pasteurs, sans crainte de se compromettre, souvent même au péril de leurs jours.

Le peuple des campagnes se portait en foule aux lieux indiqués pour les assemblées. On vit peu à peu des citadins et des habitants de la plaine y accourir. Des seigneurs même protégèrent la foi évangélique et se déclarèrent ouvertement pour elle.

Bientôt les barbes ne suffirent plus à leur tâche, vu les besoins nouveaux qui se manifestaient. Ceux d'entre eux qui étaient chargés d'instruire et de former les candidats au saint ministère durent cesser ces travaux pour se consacrer entièrement à la prédication et à la cure d'âmes. Aussi songea-t-on bientôt à tirer parti des académies étrangères réformées, de celle de Genève, par exemple, soit pour y envoyer les jeunes Vaudois qui se destinaient au ministère évangélique, soit pour en faire venir les pasteurs dont on commençait à manquer, à cause du nombre croissant des assemblées.

C'est de cette époque que date l'usage de la langue française dans le culte des Vallées vaudoises du Piémont. Jusque-là, il avait eu lieu dans la langue vulgaire de la contrée, c'est-à-dire dans la langue romane. Désormais, il se célébrera généralement en français, car les

éditions de la Bible imprimées aux frais des Vaudois et répandues parmi le peuple seront dans cette langue, et la totalité des pasteurs la parleront également, soit par le fait de leur origine, soit par celui de leurs études.

Le mouvement religieux qui avait commencé au synode d'Angrogne, en 1532, s'étendit et se fortifia si bien pendant les années suivantes que les prêtres précédemment établis dans les Vallées, ayant perdu tout espoir de voir jamais ce peuple rangé sous la domination romaine, et jugeant bien qu'à l'avenir ils n'en retireraient plus aucun revenu, s'étaient éloignés volontairement, et avec eux la messe.

« L'hérésie s'enfla tellement dans la vallée de Luserne, » nous dit Gilles, « que de tout le Piémont, sujet au roi, allaient gens pour écouter les prêches, contre le vouloir du roi, qui l'ignorait ou le dissimulait.

Conformément aux décisions du synode, les assemblées étaient devenues entièrement publiques. On s'assemblait chez les barbes, dans des maisons particulières ou en plein air. Mais bientôt l'affluence des auditeurs devint si grande qu'il fallut aviser de toute nécessité à la construction de temples spécialement consacrés aux assemblées religieuses.

C'est à Angrogne, ce boulevard de l'Église vaudoise, que fut construit le premier temple, au lieu dit Saint-Laurent (1535). Peu après, on en construisit un autre dans la même commune, mais plus haut dans la vallée, au lieu appelé La Serre, à une demi-heure de marche du premier. Cette même année, plusieurs autres communes du val Luserne mirent également la main à l'oeuvre, en sorte que de toutes parts surgissaient, comme par enchantement, des temples où

la foule des fidèles se pressaient pour entendre la bonne nouvelle de l'Évangile du salut, cherchant dans ses divines promesses la consolation d'un passé sanglant et douloureux, et aussi la force de supporter courageusement les persécutions que leur fidélité présente ne pouvait manquer d'attirer sur leurs têtes dans un prochain avenir [6].

Notes:

1. Monastier, t. 1, P. 200.
2. Gilles, chap. VI, p. 40.
3. Gilles, p. 30.
4. Ces détails sont tirés des préliminaires de la Bible d'Olivétan au recto du 3^e feuillet : Apologie du traducteur.
5. Muston, t. I, p. 190.
6. Ces détails sont empruntés à Monastier, t. 1, chap. XVIII. Voir aussi : Gilles, Hist. ecclés., chap. VII, p. 45. Perrin, Hist. des Vaudois et des Albigeois, page 161. Genève, 1618.

Chapitre 8

Quelques martyrs de l'Église vaudoise

Le magnifique réveil religieux provoqué par le synode tenu à Angrogne en 1532 forme un heureux contraste avec les scènes de carnage dont il avait été précédé et auxquelles, hélas ! nous allons bientôt assister de nouveau.

Après avoir été restaurés par la manne céleste, les hommes des Vallées furent appelés, à l'exemple du prophète de l'ancienne alliance, à se mesurer avec les ennemis de leur foi. Comme Elle, ils affrontèrent la lutte seuls : les amis étrangers, qui naguère avaient répondu à leur pacifique appel, combattaient ailleurs pour la même cause, et leurs frères de Provence, à peine de retour du synode, s'étaient vus exposés à mille vexations iniques, prélude de la guerre d'extermination que nous avons racontée dans un précédent chapitre.

Trois années ne s'étaient pas écoulées que la persécution recommença en Piémont, à l'instigation de l'archevêque de Turin et de l'inquisiteur de cette même ville. Charles III, duc de Savoie, cédant à leurs instances, remit le cruel office de « donner la chasse » aux prétendus hérétiques vaudois à un seigneur du voisinage, qui se jeta sur eux à l'improviste, et remplit de ces infortunés son château de Mirandol, les prisons et les couvents de Pignerol, ainsi que les cachots de Turin, où siégeaient les inquisiteurs chargés d'instruire leur procès. La plupart des prisonniers subirent le supplice du feu.

La persécution aurait sévi longtemps encore, si les circonstances politiques n'y avaient mis fin d'une manière imprévue. Francois Ier, roi de France, menaçait d'envahir le Piémont. Il importait de ne pas s'aliéner le concours de ces intrépides

montagnards qui pouvaient défendre les passages des Alpes contre l'ennemi. En conséquence, le duc ordonna de les laisser en paix. La crainte et l'intérêt réunis lui arrachèrent l'ordre que l'humanité aussi bien qu'une sage politique auraient dû lui dicter depuis longtemps.

Quand, plus tard, son neveu, François Ier, devint maître de ses États, il était trop absorbé par le massacre de ses fidèles sujets vaudois de Provence pour entreprendre une autre guerre d'extermination. Mais à la manière hautaine dont ce prince répondit à leurs députés réclamant la liberté de conscience : « qu'il ne faisait pas brûler les hérétiques en France pour les supporter dans les Alpes, » les Vaudois comprirent qu'ils n'avaient rien à espérer de sa clémence, et qu'ils ne jouiraient pas longtemps de la paix relative que les complications politiques leur avaient procurée.

En attendant, les persécutions locales, les arrestations arbitraires suivaient leur cours, et l'espace nous manquerait si nous entreprenions de donner ici la liste complète de tous les martyrs qui, à cette époque, scellèrent de leur sang la profession de leur foi.

L'un d'eux, Catelan Girardet, étant monté sur le bûcher, demanda qu'on lui apportât deux pierres, et, les frottant violemment l'une contre l'autre, il dit à la foule étonnée : « Vous pensez par vos persécutions abolir nos Églises, mais cela ne vous sera pas plus possible qu'à moi de broyer ces pierres. »

L'année suivante fut témoin du supplice de Martin Gonin, l'un des pasteurs les plus distingués de l'Église vaudoise. Il s'était rendu à Genève au commencement de 1536 pour y faire « emplettes de livres, » et régler quelques affaires ecclésiastiques. Mais à son retour, il fut arrêté en Dauphiné, sa qualité de Piémontais le faisant soupçonner d'être un espion du duc de Savoie, alors en guerre avec

le roi de France. Toutefois, les membres du parlement de Grenoble ayant reconnu son innocence, il allait être relâché, lorsqu'en le fouillant le geôlier découvrit des papiers cachés sous la doublure de son habit. Un espion eût trouvé grâce, un hérétique jamais ! Incarcéré de nouveau et soumis à un second interrogatoire, le pasteur fit une confession franche et entière de sa foi devant ses juges, qui le condamnèrent à mort. Mais comme on craignait que la vue du barbe vaudois n'éveillât trop de sympathie, et que « par sa douceur et son bien dire » il n'ébranlât les assistants, il fut résolu qu'on l'étranglerait de nuit et qu'on jetterait ensuite son corps dans l'Isère. Cette sentence barbare reçut son exécution dans la nuit du 26 avril 1536. La mort de ce fidèle serviteur de Dieu fut un véritable deuil pour les Vallées, où il était aimé et où la pénurie de pasteurs commençait à se faire sentir.

Un jeune homme se trouvant à Aoste le jour du vendredi-saint, entendit un prédicateur qui disait que le sacrifice de Jésus-Christ se renouvelait tous les jours dans le sacrifice de la messe.

-- Christ n'est mort qu'une fois, murmura le jeune homme, et il est maintenant au ciel d'où il ne reviendra qu'au dernier jour.

-- Vous ne croyez donc pas à sa présence corporelle dans l'hostie? lui demanda quelqu'un.

-- À Dieu ne plaise! Vous savez le Credo ? N'y est-il pas dit que Jésus est maintenant assis à la droite du Père ? Il n'est donc pas dans l'hostie.

Faute de pouvoir répondre à cet argument, on emprisonna celui qui osait le produire. Il avait vingt-six ans et se nommait Nicolas Sartoire.

Ses amis réussirent à le faire évader pendant la nuit, et il prit la route du Saint-Bernard pour se réfugier en Suisse. Mais, au moment de franchir la frontière, il fut reconnu, arrêté et ramené en prison.

On le mit à la torture.

-- Rétracte tes erreurs, lui dit le juge.

-- Prouvez-moi que je suis dans l'erreur.

-- L'Église te condamne.

-- Mais la Bible m'absout.

-- Tu encours le supplice par ton obstination.

-- Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé.

-- Tu veux donc mourir ?

-- Je veux avoir la vie éternelle.

Après la torture, on lui fit subir l'estrapade. Mais son courage ne se démentit pas. Ses amis le suppliaient de se rétracter, promettant d'obtenir sa grâce.

-- La grâce que je désire, leur répondit-il, je l'ai déjà obtenue de mon Dieu.

Il mourut sur le bûcher à Aoste, le 4 mai 1557.

L'année suivante périt un autre martyr, d'un âge beaucoup plus avancé, mais d'un zèle aussi ardent et d'une foi non moins robuste. Geoffroi Varaille était son nom. Originaire de Brusque, en Piémont, il était papiste par sa naissance. Son père s'était même signalé parmi les chefs de cette armée qui, en 1488, avait envahi les Vallées, à l'instigation du pape Innocent VIII. Entré de bonne heure dans les ordres, Geoffroi ne tarda pas à attirer l'attention de ses supérieurs, qui lui confièrent la mission difficile de parcourir les principales villes d'Italie, afin d'y relever le crédit de l'Église romaine par ses éloquentes prédications. Obligé d'examiner de près les arguments des réformés contre le catholicisme, le jeune prédicateur en reconnut la force, et bientôt on le soupçonna d'être favorable aux doctrines qu'il avait reçu mission de combattre. Une réclusion de cinq années qui, dans la pensée de ses supérieurs devait raffermir ses convictions ébranlées, contribua au contraire à confirmer tous ses doutes.

Renonçant dès lors à une lutte active contre la Réforme, il s'attacha au légat du saint-siège près la cour de France, et l'accompagna à Paris, où il demeura quelque temps.

Le massacre des Vaudois de Cabrières et de Mérindol, dont la cause venait d'être plaidée devant la Cour des pairs, excita son indignation et son dégoût contre l'Église abreuvée du sang des justes. Il quitta spontanément la haute position qu'il occupait et se rendit à Genève afin d'y étudier à leur source les doctrines nouvelles.

Convaincu de leur conformité parfaite avec les enseignements de l'Évangile, il rompit sans hésitation avec son passé, se mit à l'étude avec toute l'ardeur d'un néophyte, et reçut enfin l'imposition des mains pour le ministère.

Les Églises vaudoises réclamaient alors un pasteur qui pût

prêcher en italien. On leur envoya Geoffroi Varaille, et il fut installé dans la paroisse de Saint-Jean.

Étrange retour des choses d'ici-bas ! Voilà donc le fils appelé à prendre soin, comme pasteur, de ce même troupeau que le père avait voulu exterminer.

Ce ministère fut court, mais béni et glorieux. Au retour d'une excursion à Brusque, sa ville natale, il fut arrêté et conduit à Turin où l'archevêque et de hauts personnages qui l'avaient connu firent auprès de lui les plus instantes démarches pour le décider à rentrer dans l'Église romaine. Est-il besoin d'ajouter qu'ils perdirent leur temps ?

Ayant donc abandonné l'espoir de le ramener, ses juges le condamnèrent à la dégradation et au supplice du feu. Lorsqu'on lui communiqua l'arrêt fatal, il dit d'une voix grave : « Soyez certains, messeigneurs, que vous manquerez plutôt de bois pour les bûchers que de ministres de l'Évangile pour y sceller leur foi, car de jour en jour ils se multiplient, et la parole de Dieu demeure éternellement. »

Sa contenance ferme et joyeuse en allant à la mort, la confession de foi publique qu'il fit pour montrer qu'il n'était pas hérétique, mais chrétien, émurent la foule des spectateurs, « lesquels, » nous rapporte Crespin, « s'émerveillant de sa doctrine, disaient haut et clair : Que veut-on dire de cet homme qui parle tant bien et saintement de Dieu et de toutes choses ? »

Deux ans auparavant, cette même place avait vu se dresser le bûcher d'un colporteur, nommé Barthélemy Hector, originaire de Poitiers et réfugié dans les Vallées depuis sa conversion.

Un jour, étant monté jusqu'aux plus hauts chalets des montagnes d'Angrogne, il s'arrêta à l'Alp de la Vachère qui domine les rochers fameux du Pra-du-Tour [1]. Notre colporteur ne se laissait point arrêter par les obstacles du chemin, et le poids de ses Bibles lui paraissait léger en songeant au bien qu'il allait faire au milieu de ces pâtres et de ces alpagers perdus sur ces hauteurs et privés de toute nourriture spirituelle pendant une partie de l'année.

Surpris dans ces solitudes par ses ennemis, il fut conduit à Pignerol, et, après sept mois de détention, subit un premier interrogatoire.

-- Vous avez été surpris vendant des livres hérétiques, lui dit-on.

-- Si la Bible contient des hérésies pour vous, elle est la vérité pour moi.

-- Mais on se sert de la Bible pour détourner les gens d'aller à la messe.

-- Si la Bible les en détourne, c'est que Dieu ne l'approuve pas, car la messe est une idolâtrie.

Les instances et les menaces faites pour obtenir son abjuration étant demeurées inutiles, on l'envoya à Turin. Ses nouveaux juges n'osant prendre sur eux de condamner un homme à qui on n'avait aucun crime à reprocher, déférèrent la cause aux inquisiteurs. Ces derniers lui renouvelèrent l'assurance que sur une simple rétractation, on lui laisserait la vie. Mais la fermeté des convictions de l'humble colporteur ne pouvait se plier à aucun compromis.

-- J'ai dit la vérité : comment pourrais-je changer de langage et me rétracter ? Peut-on changer de vérité comme de vêtement ?

On lui accorda un nouveau sursis. Mais l'éternité se fût écoulée avant qu'il n'abjurât; et bien qu'il soit plus difficile de résister aux instances de l'indulgence qu'à la violence des rigueurs, Hector demeura ferme et inébranlable.

La peine de son obstination n'était rien moins que la mort. Lorsque la sentence lui fut lue dans sa prison : « Gloire à Dieu ! » s'écria-t-il, « de ce qu'il me juge digne de mourir pour son nom ! »

Au moment où il allait monter sur le bûcher, un nouvel émissaire de la cour vint encore lui offrir la vie en échange d'une rétractation; mais, au lieu de répondre, l'humble colporteur s'agenouilla, disant : « Seigneur, fais-moi la grâce de persévérer jusqu'à la fin, pardonne à mes bourreaux et éclaire ce peuple qui m'environne. »

La foule pleurait, s'étonnant que l'on fît mourir un tel homme.

Mentionnons encore un fugitif français, nommé Mathurin, auquel les inquisiteurs avaient donné trois jours pour choisir entre l'abjuration et la mort. Sa femme, qui était Vaudoise, demanda la permission de le voir en promettant de ne lui parler que pour son bien. Les commissaires ne pensaient pas qu'il fût de plus grand bien que la vie; ils l'amènèrent auprès du prisonnier. Qu'on juge de leur étonnement lorsque l'héroïque fille des martyrs se mit à exhorter son mari à persévérer jusqu'à la fin. Les commissaires, transportés de fureur, l'accablèrent d'injures et s'écrièrent qu'au lieu d'un ils en brûleraient deux. -- « Je serai ta compagne jusqu'au bout, » répliqua simplement la jeune femme. Le lendemain tous deux recevaient les

palmes du martyre.

Jordan Tertian fut brûlé vif à Suze. Barthélemy Frache, tailladé à coups de sabres, eut les plaies remplies de chaux vive, et expira ainsi à Fenil. Daniel Michel eut la langue arrachée à Bobi, pour avoir loué Dieu. Jacques Baridon périt, couvert de mèches soufrées, qu'on lui avait attachées entre les doigts, les lèvres, les narines et toutes les parties du corps. Daniel Revel eut la bouche remplie de poudre à laquelle on mit le feu et dont l'explosion fit sauter sa tête en éclats. Marie Romain fut enterrée vivante à Roche-Plate. Anne Charbonnier se vit empalée et portée ainsi, en guise de bannière, de Saint-Jean à la Tour.

Mais arrêtons-nous dans cette lugubre revue du martyrologe des Vallées ? Aussi bien « le temps nous manquerait, » si nous voulions parler de tous ces héroïques confesseurs de la vérité, soldats obscurs, isolés, détachés en avant-garde de la grande armée pour frayer ce chemin sanglant de la croix où bientôt, sur leurs traces, allaient s'engager « la nuée de témoins » dont il nous reste à raconter les souffrances et la fin glorieuse [2].

Notes:

1. On nomme Alp ou Alpage le lieu où les bergers conduisent leurs troupeaux en été.
2. Crespin, Histoire des martyrs, passim. Muston, t. I, chap. VIII. - Monastier, t. 1, chap. XVIII.

Chapitre 9

Seconde persécution contre l'Église vaudoise

1560

Après avoir été asservi à la France pendant vingt-trois ans, le Piémont fut rendu à son légitime souverain, le 3 avril 1559. Cet événement politique fut accueilli avec joie par les « hommes des Vallées, » car le duc régnant, Emmanuel Philibert, était un prince justement apprécié, distingué autant par sa valeur que par des talents peu communs et par la sagesse de son administration. Il venait d'épouser Marguerite, soeur du roi de France, qu'on croyait favorablement disposée pour les réformés. Les Vaudois pouvaient donc espérer jouir de la paix et de la liberté de conscience.

Mais hélas ! le traité qui rétablissait le duc sur le trône de ses pères contenait une clause perfide par laquelle on l'obligeait à combattre l'hérésie. On peut croire que le jugement du prince lui conseillait une sage tolérance, mais cédant malgré lui aux instances de l'Inquisition, des prélats et du nonce, il publia plusieurs édits enjoignant aux Vaudois d'assister à la messe sous peine des galères ou du bûcher.

L'exécution de ces édits fut confiée à un prince du sang, Philippe de Savoie, comte de Raconis, et à George Coste, comte de la Trinité, auquel on adjoignit, pour la procédure, Thomas Jacomel, inquisiteur général.

Nous passons sous silence toutes les atrocités commises par cet odieux triumvirat dans le voisinage immédiat des Vallées. Insensiblement la persécution se rapprocha de cette antique

forteresse de la vérité évangélique, et le récit des confiscations, des arrestations et des supplices infligés aux fidèles, vint apprendre à ses défenseurs le sort qui leur était réservé.

Dans ces conjonctures si critiques, que firent-ils ? Eurent-ils recours à la fuite, à la soumission, à l'apostasie ? Non! Les barbes et les principaux se réunirent pour prier. Ils décidèrent ensuite d'écrire au duc, à la duchesse et au conseil pour exposer la justice de leur cause et détourner, si possible, de leurs têtes l'orage qui grondait à l'horizon.

Dans la lettre à leur prince ils protestent de leur attachement à la vraie foi, à la religion pure et sans tache du Seigneur Jésus-Christ, et promettent une entière fidélité et une parfaite obéissance en tout ce qui ne porterait pas atteinte à leur conscience, voulant « rendre à César ce qui est à César, comme à Dieu ce qui est à Dieu. »

La lettre à la duchesse était dans un style tout différent. On lui parlait comme à une amie convaincue de l'innocence des persécutés, et pour mieux se recommander à sa bienveillante intercession auprès du prince, son époux, on lui rappelait les exemples d'Esther et d'autres femmes pieuses auxquelles les enfants de Dieu avaient été redevables de leur salut.

Ce ne fut pas une petite difficulté pour ces hommes voués au mépris et à la mort, que de faire parvenir leurs requêtes. Un de leurs amis dévoués, Gilles de Briqueras, fut enfin assez heureux pour remettre ces pièces justificatives à la duchesse Marguerite et obtenir d'elle de les présenter elle-même au duc.

Pendant que les Vaudois attendaient avec anxiété l'issue de ces négociations, les persécuteurs s'étaient mis à l'oeuvre. Deux frères

de la vallée de Saint-Martin, Charles et Boniface Truchet, se distinguèrent entre tous par leurs excès. L'édit de persécution avait été sollicité par eux. Ils avaient même obtenu la permission de lever une troupe de cent hommes pour les employer à « traquer » les hérétiques. C'étaient eux qui avaient arrêté et livré à l'Inquisition le libraire Hector, brûlé à Turin.

Assaillis à l'improviste par ces forcenés, les habitants de Rioclaret se précipitent hors de leurs maisons, la plupart sans vêtements, et se réfugient sur des hauteurs couvertes de neige, où ils seraient morts jusqu'au dernier, si quatre cents de leurs coreligionnaires du Val Cluson, émus de compassion à la nouvelle de leur infortune n'étaient accourus en armes à leur secours.

Au nombre des plus cruels ennemis des Vaudois, signalons encore les moines de l'abbaye de Pignerol. Non contents de vivre dans l'opulence, ils s'étaient accordé de tout temps la satisfaction, douce à leur coeur, de faire la chasse aux hérétiques. Le moment leur parut unique pour la faire en grand. Ils prirent donc à leur solde une troupe considérable de vauriens qu'ils lançaient fréquemment sur les habitants du Val Pérouse.

Un jour, ayant soudoyé un homme bien connu du pasteur de l'endroit, ils l'envoyèrent au presbytère de grand matin réclamer les secours de son ministère pour un prétendu cas pressant. À peine sorti de chez lui, le malheureux se vit entouré des sicaires de l'abbaye qui l'emmenèrent en compagnie de plusieurs fidèles, hommes et femmes, qui avaient tenté de le délivrer. Quelques jours plus tard, le prisonnier monta sur le bûcher, et, par un raffinement de cruauté qui divertit les spectateurs, on contraignit les pauvres femmes à jeter des fagots dans le brasier qui consumait lentement leur pasteur [1].

Vers la fin du mois de juin 1560, Philippe de Savoie, comte de Raconis, vint pour la seconde fois dans la vallée de Luserne, accompagné du comte de la Trinité son adjoint.

Au nom de leur maître ils promirent que la persécution cesserait si les Églises consentaient à congédier leurs pasteurs et à entendre ceux qu'on leur enverrait. À quoi les Vaudois répondirent « que si les prédicateurs proposés annonçaient la pure parole de Dieu, ils les écouteront; mais non dans le cas contraire. » Quant au premier point, ils demandèrent d'y réfléchir jusqu'au lendemain. Leur réponse fut « qu'ils ne pouvaient congédier leurs pasteurs aussi longtemps qu'ils n'auraient pas reconnu que les nouveaux prédicateurs étaient de vrais serviteurs de Dieu et des ministres de son Évangile. »

Volontiers le duc eût poussé plus loin les concessions en accordant aux plaignants des conférences publiques dans lesquelles des catholiques éminents par leur savoir auraient démontré la vérité de la religion de Rome et l'erreur du culte vaudois. Mais le pape, qui goûtait fort peu cet avis, et pour cause, répondit « qu'il ne consentirait jamais à mettre en discussion les points de sa religion, que les constitutions de l'Église romaine devaient être admises sans contestation et qu'il ne restait qu'à procéder avec toute rigueur contre les hérétiques. »

En même temps il offrait au duc son concours dans cette croisade, en lui promettant, outre l'abandon des revenus de tous les biens ecclésiastiques des États de son altesse, cinquante mille écus par mois, pendant toute la durée de l'expédition.

Il ne restait plus aux malheureux Vaudois qu'à se préparer à

affronter l'orage qui allait fondre sur les Vallées. Les pasteurs et les principaux s'assemblèrent, et convaincus que Dieu seul pouvait les délivrer ils décidèrent de ne donner la main à aucune mesure qui fût préjudiciable à son honneur ou opposée à sa parole. Ils convinrent d'exhorter chacun à recourir à Dieu par la repentance et la prière. Enfin ils arrêtaient que chaque famille rassemblerait ses provisions, vêtements et ustensiles, et les transporterait, ainsi que les vieillards et les infirmes dans les habitations les plus élevées au pied des cimes et des rochers.

Le 1er novembre 1560, le comte de la Trinité envahit les Vallées à la tête d'une armée aguerrie forte d'au moins quatre mille fantassins et de deux cents chevaux. Les Vaudois n'avaient à opposer à ces vieilles bandes disciplinées que douze cents hommes mal armés, disséminés à de grandes distances les uns des autres, n'ayant pour eux, avec le secours d'en haut, que la justice de leur cause, la connaissance des lieux et l'habitude de la montagne.

Le comte commença l'attaque par les hauteurs. d'Angrogne. Son but était de saisir l'aigle dans son nid. On rapporte qu'en passant près du « Tompi Saquet » il s'arrêta et eut un moment d'hésitation à la vue du gouffre célèbre, où le Goliath impie avait trouvé la mort. On ajoute qu'une paysanne catholique, l'accostant au même instant, lui dit : « Si votre religion est la meilleure vous reviendrez victorieux, mais si ceux que vous attaquez sont les serviteurs de Dieu, ils auront l'avantage sur vous. » Paroles hardies et prophétiques dont la réalisation ne devait pas se faire attendre.

Le jour même, deux cents habitants d'Angrogne, accourus en toute hâte, repoussaient douze cents Piémontais, qui battirent en retraite laissant plus de soixante morts sur le terrain. Deux nouvelles attaques dirigées contre La Combe et le Tailleret furent couronnées

d'un égal insuccès. Dans ces combats, les Vaudois avaient fait preuve d'un courage surprenant et témoigné d'une résolution bien arrêtée de mourir plutôt que de se rendre.

Le général comprit qu'il était perdu s'il n'appelait à son aide la ruse et la politique, armes redoutables inconnues de ces montagnards dont il connaissait la simplicité et la bonne foi.

Par ses artifices et ses promesses perfides il réussit à leur faire déposer dans la maison de leurs syndics quelques-unes de leurs armes, dont il s'empara aussitôt. Sur ses instances, ils envoyèrent les principaux de leurs Vallées en députation au duc. Enfin comme si c'eût été peu de les priver ainsi de leurs moyens de défense et de leurs meilleurs conseillers, il parvint à se faire conduire, lui général ennemi, au Pra-du-Tour, forteresse naturelle, refuge ordinaire en temps de persécution.

Dans l'intervalle, ses troupes pillaient les maisons abandonnées, coupaient les arbres fruitiers, incendiaient tout ce qu'elles ne pouvaient emporter et imposaient aux habitants une contribution forcée de seize mille écus.

Nous n'essaierons pas de décrire toutes les atrocités commises par cette soldatesque indisciplinée. Citons cependant un trait que nous rapporte l'historien Gilles.

Un vénérable patriarche, âgé de cent trois ans, s'était retiré dans une caverne avec sa petite-fille. Une chèvre les nourrissait de son lait. Un soir que l'enfant chantait un cantique, les soldats l'entendirent et, guidés par sa voix, envahirent la caverne et massacrèrent le vieillard. Puis, comme ils voulaient saisir la jeune fille pour l'outrager, elle s'élança d'elle-même dans les rochers,

préférant la mort à la honte.

Ainsi se passa l'année 1560. Sanglant automne! fatal hiver ! La désolation dans les moindres familles, la misère partout.

Une dernière lueur d'espérance restait encore aux persécutés, et ils attendaient avec impatience le retour des députés envoyés au duc Emmanuel-Philibert pour obtenir une capitulation honorable. Ils revinrent enfin, au commencement de janvier 1561. Mais, à leur regard abattu, on comprit, avant même qu'ils ouvrirent la bouche, que leur mission avait échoué. Au lieu de la paix espérée, ils apportaient l'ordre de recevoir des prêtres, de fournir à leur entretien et d'assister à la messe, sous peine d'une extermination générale.

Placé entre ces deux alternatives, le peuple martyr n'hésita pas un seul instant. À l'apostasie avec la paix, il préféra la fidélité avec la perspective de persécutions immédiates. Les propositions du prince furent repoussées avec indignation; les pasteurs reprirent leur ministère interrompu, partout se manifesta hautement l'intention de tout souffrir plutôt que de renier la foi de leurs pères.

Dans ces circonstances critiques, ils reçurent d'ailleurs de nombreux témoignages de sympathie qui leur furent précieux au moment d'engager la lutte. À la nouvelle du danger, leurs voisins du val Cluson, leurs frères des vallées de Luserne, de Pérouse, de Saint-Martin et d'Angrogne, s'assemblèrent à Bobbi et, par serment, s'engagèrent à mettre en commun toutes leurs forces et toutes leurs ressources pour repousser l'ennemi.

Leur premier soin fut d'organiser une troupe d'élite de cent arquebusiers, constamment de service, destinée à se porter rapidement sur les points menacés, et appelée pour cette raison la «

compagnie volante. » Deux pasteurs devaient l'accompagner sans cesse pour prévenir les excès, l'inutile effusion du sang, le relâchement de la piété. Avant le combat, comme au lever et à la fin du jour, ils célébraient le culte au milieu du camp. C'est par leur rigide équité que les Vaudois voulaient faire connaître la justice de leur cause.

L'ennemi comprenant fort bien que le Pra-du-Tour était le coeur même des Vallées, dirigea tous ses efforts de ce côté. Cette citadelle naturelle était défendue non seulement par sa ceinture de rochers inexpugnables, mais encore par d'héroïques combattants. On y avait construit à la hâte des moulins, des fours, des maisons, tout ce qu'il fallait en un mot pour subsister comme dans une ville forte.

Il s'agissait de frapper un grand coup en s'emparant par surprise ou de vive force de cette place où toute la population d'Angrogne s'était réfugiée. Le comte de la Trinité réunit donc toutes ses forces disponibles et en forma trois corps distincts qu'il disposa très habilement suivant les règles de la stratégie militaire.

Le 14 février 1461, le premier corps assaillit le Pra-du-Tour par le col du Laouzoun, l'autre par celui de la Vachère. Au moment où ils se mettaient en marche, le troisième corps parut dans le bas de la vallée d'Angrogne, brûlant et ravageant tout, afin d'y attirer les défenseurs du poste principal. Mais ceux-ci virent le piège et ne quittèrent point leurs retranchements. Bien leur en prit, car la troupe venue par la Vachère se montra presque au même instant. Les Vaudois l'assaillirent et la mirent en fuite. On aperçut ensuite celle du Laouzoun qui descendait avec difficulté. On la laissa s'engager dans les ravins. Les guides qui la précédaient, arrivant à une ouverture d'où l'on apercevait le bas de la vallée, s'écrièrent : « Descendez ! Descendez ! Angrogne est à nous ! »

-- C'est vous qui êtes à nous, répliquèrent les Vaudois en s'élançant de dessous les rochers. Et ils y firent un merveilleux devoir, observe Gilles dans cette circonstance.

Mais que peuvent une trentaine d'hommes contre une armée? L'ennemi, voyant leur petit nombre, leur fait tête, les environne et va forcer le passage. La foule sans défense pousse un cri d'effroi à la vue du danger et se jette à genoux en implorant le secours de Dieu. Les plus agiles s'élancent du côté de la Vachère et préviennent les Vaudois occupés à poursuivre les vaincus. Ils accourent et assaillent l'armée sur sa gauche. En même temps des cris éclatent sur la droite; ce sont leurs frères de la compagnie volante qui arrivent à leur tour pour prendre part à l'action. Les ennemis enveloppés de toutes parts cherchent vainement à résister; ils sont repoussés et mis en fuite.

Tous les soldats eussent été exterminés, sans le pasteur de la compagnie volante, qui accourut sur le champ de bataille pour défendre des gens qui ne se défendaient plus. -- « A mort! à mort! » criaient encore les Vaudois excités par l'ardeur de la victoire. » -- « À genoux! À genoux! » s'écria le pasteur. « Rendons grâce au Dieu des armées du succès qu'il vient de nous accorder. »

Les familles vaudoises reléguées dans le Pra-du-Tour n'avaient cessé de prier pendant l'action. Le soir, tout le camp retentissait de louanges à Dieu, de chants de joie et de triomphe. De tous côtés on y apportait les armes et le butin pris sur l'ennemi : arquebuses, morions, cuirasses, piques, épées, poignards et hallebardes; jamais ces rochers sauvages et nus n'avaient été couverts d'aussi pompeux trophées.

Ce combat mémorable coûta la vie à deux des principaux chefs

de l'armée du comte. L'un, Charles Truchel, seigneur de Rioclaret, qui avait persécuté ses propres vassaux, comme nous l'avons vu, et qui était l'un des promoteurs de cette guerre, terrassé par une pierre lancée avec la fronde, et abandonné des siens, eut la tête coupée avec sa propre épée. L'autre chef, Louis de Monteil, qui s'était enfui l'un des premiers, avait déjà dépassé la crête des monts, quand un jeune homme de dix-huit ans l'atteignit et le tua [2] . Pour se venger de ce sanglant échec, La Trinité ravagea la vallée d'Angrogne et celle de Luserne, pillant, incendiant et tuant tout sur son passage. Puis il attendit, pour reprendre l'offensive, les renforts qu'on lui annonçait. De nouvelles troupes arrivaient tous les jours. Le duc de Savoie avait même obtenu du roi de France, Henri II, dix compagnies d'élite. Un corps d'Espagnols rejoignit aussi ses drapeaux, en sorte qu'il eut bientôt près de sept mille hommes sous ses ordres.

Cette fois, le succès paraissait assuré, et les vaillants défenseurs du Pra-du-Tour devaient nécessairement succomber sous le nombre.

Le 17 mars 1561, jour de dimanche, les familles vaudoises réunies au Pra-du-Tour virent, au sortir du sermon, trois longues files de soldats qui s'avançaient parallèlement, l'une sur les hauteurs de La Vachère, l'autre par le chemin des Fourests, et la troisième par celui de Serres.

Les abords du Pra-du-Tour, auxquels devaient aboutir les deux premières lignes d'attaque, étaient défendus par un bastion formidable en terre et en rocaille; mais le sentier inférieur avait été négligé, les difficultés naturelles de son parcours paraissant suffisantes pour déjouer toute tentative de ce côté.

Peu s'en fallut que l'ennemi ne pénétrât par cet étroit passage, et

ne prît à revers les Vaudois uniquement préoccupés de la défense du bastion. Heureusement, il fut aperçu à temps et repoussé ainsi que les assaillants du bastion.

Dans cette journée décisive, les Vaudois furent complètement vainqueurs, et le comte vit tuer sous ses yeux ses meilleurs officiers et décimer ses troupes si belles et si renommées. On rapporte que, s'étant assis sur un rocher dominant le champ de bataille, il pleura de douleur et de rage à la vue des cadavres gisant au pied du terrible bastion.

Le soir même, il donna le signal de la retraite à ses soldats harassés de fatigue et découragés. « Dieu bataille pour eux, et nous leur faisons tort, » s'écriaient les plus braves, étonnés de l'audace et du sang-froid de ces intrépides montagnards qu'on leur avait appris à mépriser.

Pendant que l'armée battue se retirait en grande hâte, les Vaudois auraient pu lui causer des pertes irréparables, en l'attaquant dans les défilés, au passage des torrents, le long des précipices; c'était aussi le désir d'un grand nombre. Mais les chefs, et surtout les ministres, s'y opposèrent énergiquement, rappelant qu'ils avaient promis de n'employer les armes que pour défendre leur vie. Modération admirable et d'autant plus exemplaire que ceux qu'on épargnait étaient sans pitié.

Avec une obstination digne d'une meilleure cause et d'un meilleur sort, le comte de La Trinité résolut de tenter un troisième assaut contre le Pra-du-Tour. Par deux fois, la violence avait échoué; il eut recours à la fourberie.

Feignant tout à coup de désirer la paix, il envoya des

parlementaires aux Vaudois pour entrer en accommodement avec eux. Ceux-ci n'osèrent se fier à lui, ayant déjà plus d'une fois expérimenté à leurs dépens que c'était lorsqu'il parlait de paix qu'il méditait les coups les plus rudes. Et, en effet, leur perfide ennemi ne voulait qu'une chose : pénétrer dans le Pra-du-Tour pour y éteindre sa soif dans un bain de sang, « semblable à un loup sauvage qui, la gueule béante, la langue desséchée et pendante, rôde depuis longtemps autour de la bergerie, cherchant quelque ouverture pour s'y introduire. »

Cette ouverture, le comte crut l'avoir enfin découverte, et dans la nuit du 16 au 17 avril, au mépris des négociations entamées, ses troupes s'avancèrent sur le Tailleret. Les habitants, surpris dans leur sommeil, furent pour la plupart victimes de cet infâme guet-apens. Du haut de la montagne, les envahisseurs apercevaient le grand et profond ovale du Pra-du-Tour. En moins d'une heure de descente, ils allaient l'atteindre, l'investir et en égorger tous les défenseurs.

Mais les premiers rayons du soleil levant faisant étinceler les armes et les casques trahissent leur présence. Les sentinelles donnent l'alarme. En un clin d'oeil, les Vaudois ont saisi leurs armes et gravi les rochers qui dominent les profondeurs du long défilé dans lequel se sont engagées les troupes ennemies.

Tout à coup, du haut de ces cimes surplombantes, se détachent des rochers anguleux qui écrasent les hommes, percent les rangs, éclatent comme la foudre, et, rebondissant comme des éclats de bombe entre les parois resserrées de ce sentier de mort, y déterminent une déroute complète. Bien peu de soldats parvinrent à remonter ces pentes fatales à la trahison, car les Vaudois, si indignement attaqués au milieu de l'armistice qu'on leur avait offert et qu'ils avaient accepté, les poursuivirent avec acharnement et les

exterminèrent sans pitié.

Telle fut l'issue du dernier combat livré aux Vaudois pendant cette campagne, « la plus brillante que jamais d'héroïques persécutés aient soutenue contre de fanatiques persécuteurs. »

Sur ces entrefaites, le comte de La Trinité tomba gravement malade; la désertion se mit dans les rangs papistes; les soldats refusèrent de marcher vers ces redoutables montagnes, « où l'on tenait, » dit Gilles, « que la mort d'un seul Vaudois coûtait la vie à plus de cent de leurs ennemis. » En même temps, les Vaudois de Provence, échappés aux massacres de 1545, sortirent de leurs retraites, à la nouvelle que leurs frères du Piémont étaient persécutés, et, poussés par un esprit de vengeance qu'expliquent sans l'excuser les maux affreux qu'ils avaient endurés, ils se mirent à parcourir les Vallées, rendant carnage pour carnage et semant partout la terreur.

L'intérêt commandait de ménager ceux que les armes n'avaient pu réduire. Philippe de Savoie, cousin du duc Emmanuel-Philibert, leur offrit la paix, et, après un mois de pourparlers, le 5 juin 1561, fut signée, à Cavour, une convention garantissant aux Vaudois la liberté de conscience, la restitution de leurs biens injustement confisqués, et le maintien des franchises, immunités et privilèges antérieurement concédés par Son Altesse ou par ses prédécesseurs.

Ces concessions, qui honorent à jamais la mémoire du duc et de sa royale épouse, Marguerite de France, irritèrent extrêmement le souverain pontife de Rome, qui vit dans cette sage mesure un pernicieux exemple de tolérance. Les moines et les prêtres du Piémont se donnèrent beaucoup de mouvement, et s'ils ne réussirent pas à faire rompre l'accord, ils en retardèrent ou en entravèrent

l'exécution, particulièrement en ce qui concernait la restitution des biens confisqués et la libération des prisonniers. Il ne fallut rien moins que l'intervention de l'excellente duchesse pour obtenir le redressement de tous les torts et la stricte exécution du traité [3].

La paix de Cavour avait ramené la confiance dans tous les coeurs, mais il s'en fallait qu'elle eût cicatrisé toutes les plaies. Des villages entiers avaient été la proie des flammes; on manquait de tout pour les rebâtir. Les provisions de l'année précédente tiraient à leur fin. Le temps de semer était passé. Au surplus, les hauteurs seules ayant été cultivées, les meilleurs champs demeuraient en friche. Aux maux de la guerre venait s'ajouter la perspective de la famine.

Dans ces douloureuses conjonctures, les Églises des Vallées eurent recours à la charité de leurs frères de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Calvin s'employa pour elles avec un grand zèle. L'Électeur Palatin s'inscrivit pour une somme considérable, et des collectes faites en divers lieux de la France permirent de subvenir aux plus grandes nécessités. Ce magnifique élan de la charité chrétienne ramena l'espérance et la joie dans les Vallées, et l'on put croire que les Vaudois allaient enfin jouir des bienfaits d'une liberté conquise au prix de leur sang.

Il n'en fut rien.

Les moines, qui n'avaient pu s'opposer à la signature du traité, s'appliquèrent à en violer successivement toutes les clauses essentielles sous l'éternel prétexte que nul n'est tenu de garder la foi aux hérétiques. Leur sombre fanatisme, attisé par la cupidité, en fit les pourvoyeurs attitrés de l'Inquisition, et jamais les cachots du Saint-Office ne comptèrent plus de victimes que pendant ces

cinquante ou soixante années de prétendue paix.

Aux persécutions des moines vint enfin s'ajouter une épidémie désastreuse apportée par l'armée française qui, au printemps de l'année 1630, avait envahi le Piémont et mis le siège devant la citadelle de Pignerol.

La peste éclata d'abord dans la vallée de Pérouse, puis dans celle de Saint-Martin. Elle ne tarda pas à se répandre dans toutes les Vallées.

Les pasteurs et les députés des Églises vaudoises, réunis à Pramol pour prendre des mesures contre le fléau, ne négligèrent rien de ce qui pouvait en arrêter la marche, et, après avoir pourvu à l'achat de nombreux médicaments, ils décidèrent de célébrer un jeûne général et public. Mais l'ange exterminateur resta sourd aux supplications de l'Israël des Alpes, et dans chaque maison se trouvèrent bientôt des morts et des mourants.

Le manque de vivres et une chaleur excessive accrurent encore les ravages du mal. Mais dans cette épreuve, comme dans toutes celles qui l'avaient précédée, les hommes des Vallées furent admirables de dévouement, de résignation et de foi.

Les pasteurs se multipliaient, tant ils mettaient de zèle dans l'accomplissement de leurs devoirs, nous dit un historien [4]. Ils se transportaient de village en village, prêchaient en plein air aux valides et visitaient à domicile des centaines de moribonds. Quatre d'entre eux succombèrent dès le premier mois, victimes de leur dévouement. Le mois suivant, sept autres furent emportés. Le douzième mourut peu après comme il se disposait à se rendre à Genève où il était député pour y chercher de nouveaux pasteurs.

Lorsque le terrible fléau s'éloigna, après avoir séjourné plus d'une année dans les Vallées, la moitié de la population avait disparu. La vallée de Saint- Martin compta 1,500 victimes; celle de Pérouse, 2,000; celles de Luserne et d'Angrogne, 6,000. Ce qui fait un total de plus de 10,000 Vaudois enlevés en un an par la mortalité.

« Les grands chemins, » dit Gilles, « étaient jonchés de tant de cadavres d'hommes et de bêtes, qu'on n'y pouvait passer sans danger. Plusieurs domaines étaient abandonnés, faute de propriétaires ou de cultivateurs. Les bourgs et les villages qui abondaient naguère d'hommes de lettres, de marchands, d'artisans de toute espèce, et de manouvriers pour toutes sortes de travaux, étaient sans vie maintenant; le désert semblait y avoir passé. Les moissons pourrissaient dans les champs, et les fruits tombaient des arbres sans être recueillis. »

« Mais, » ajoute le même historien, « au milieu de tant de maux, crût et se fortifia la piété, ce fruit paisible de justice dont parle l'épître aux Hébreux. Le zèle du peuple à se trouver aux prédications en la campagne, or ci or là, était fort grand, et chacun s'émerveillait et louait Dieu de l'assistance qu'il nous faisait parmi les afflictions tant cuisantes et épouvantables. »

La nouvelle de la paix, conclue le 6 avril 1631 entre le roi de France et le duc de Savoie, vint relever les esprits abattus par tant de secousses successives. Il semblait que la guerre et la paix, ces fléaux de Dieu, une fois éloignées de ces campagnes désolées, il deviendrait possible aux survivants de bander leurs plaies et de sécher leurs larmes.

Vain espoir! Une nouvelle persécution, plus sanglante encore que les deux premières, se préparait contre la jeune génération

échappée à la peste. La suite de cette histoire nous montrera avec quel héroïsme les Vaudois la supportèrent, et comment, pour emprunter le langage du prophète, « Dieu fit revivre dans les enfants le coeur des pères. »

Notes:

1. Botta, Storia d'Italia, t. II, p. 423.
2. Ces détails sont empruntés à Muston, t. II, chap. II.
3. Gilles, chap. XI à XXVIII. — Léger, IIe part, p. 29 à 40.
4. Monastier, t. 1, chap. XXI.

Chapitre 10

Troisième persécution contre l'Église vaudoise

1655

Le duc Victor-Amédée Ier étant mort en octobre 1637, sa veuve, Christine de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, fut nommée régente pendant la minorité de son fils Charles-Emmanuel II.

Élevée par le clergé dans la haine aveugle de l'hérésie, cette femme bigote avait hérité des dispositions hautaines et dures de sa grand'mère. C'est donc l'esprit des Médicis, bien plus que celui des princes de Savoie, qui a présidé aux scènes de meurtre qui souillèrent son gouvernement et ensanglantèrent de nouveau les Vallées du Piémont.

Hâtons-nous d'ajouter, à sa décharge, qu'elle fut secondée dans son oeuvre sanguinaire par une société tristement célèbre dans les annales religieuses de l'humanité, et vulgairement appelée la Propagande, ou plus exactement « Conseil pour la propagation de la foi et l'extirpation des hérétiques. »

Fondée à Rome en 1622 par Grégoire XV, sous ce titre : Congregatio de propaganda fide, cette institution n'avait pour but, à l'origine, que la propagation des doctrines catholiques. Mais bientôt elle eut recours à la violence, et se donna pour mission de poursuivre, la torche incendiaire d'une main, l'épée dans l'autre, et les pieds dans le sang, l'extermination sauvage de toutes les doctrines qui n'étaient pas les siennes.

De nombreux conseils auxiliaires, placés sous la direction immédiate de celui de Rome, étaient répartis sur toute la surface du royaume. Leur organisation, fortement conçue, ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'ensemble, de l'unité d'esprit qui y présidait, de la promptitude et du secret de l'exécution, comme aussi sous celui de l'activité et du zèle fanatique de ses affiliés.

Un de ces conseils siégeait à Turin, sous la présidence de l'archevêque et dans son palais. Mais le membre le plus actif et le plus influent de cette redoutable assemblée était un laïque, le marquis de Pianezza, hommé rusé et cruel s'il en fut jamais.

« Enfin, » remarque, un témoin oculaire [1], comme il semble que Satan, à l'exemple des vieux singes, redouble ses ruses et sa malice en vieillissant, on s'est avisé d'ajouter au conseil des hommes, un conseil de femmes, composé des plus grandes dames, qui aussi, le plus souvent, ont bien besoin de l'indulgence plénière et rémission entière de tous leurs péchés, dont elles jouissent dès le moment qu'elles deviennent membres de cette Congrégation.

» Ces dames se partagent les villes par quartiers et travaillent incessamment à l'envi à trouver des moyens pour suborner les pauvres Réformés, subornant les simples filles, servantes et enfants par leurs amadouements et belles promesses, et procurant de mauvaises affaires à ceux qui ne leur veulent pas prêter l'oreille.

» Elles ont leurs espions partout qui les informent de toutes les maisons de la Religion où il y a quelque mauvais ménage; et c'est alors qu'elles prennent l'occasion par les cheveux et soufflent tant qu'elles peuvent le feu de la division pour séparer le mari d'avec la femme, la femme d'avec son mari, leur promettant et donnant de grands avantages s'ils vont à la messe.

» Et parce qu'il leur faut de grandes sommes d'argent pour faire remuer toutes sortes de machines et pour payer les âmes qui se vendent pour du pain, chacune fait la visite de son quartier régulièrement deux fois la semaine, et ne manque pas de voir toutes les bonnes familles, demandant l'aumône pour l'augmentation de la S. foi et l'extermination de l'hérésie.

» Elles s'assemblent en la plupart des villes pour rendre compte de ce qu'elles ont fait et prendre leurs mesures sur ce qu'elles veulent faire. S'il arrive qu'elles aient besoin du bras séculier, ou de quelque ordre du parlement, il est rare qu'elles ne l'obtiennent, et font bien voir que le zèle de leurs maris ne leur peut rien refuser.

» Le conseil des moindres villes se rapporte à celui des métropolitaines, ces derniers à celui de la capitale, et ceux des capitales à celui de Rome où est la grande araignée qui tient les fils de toute cette toile. »

On le voit, rien n'avait été négligé pour faire de cette vaste association la digne émule de l'Inquisition. Elle disposait de toutes les forces vives du catholicisme, et réunissait dans son sein tous les éléments de succès en prévision de la guerre d'extermination projetée contre les hérétiques des Vallées vaudoises.

Tous les moyens de persuasion, de séduction et d'intimidation étant restés sans effet sur ces chrétiens éclairés et fermement attachés à l'Évangile, la Propagande résolut de procéder sans retard à leur extirpation.

Le 25 janvier 1655, le lieutenant du duc se transporta à Luserne, et y publia un ordre enjoignant à tous les chefs de famille

protestants domiciliés dans les communes de Luserne, Lusernette, Saint-Jean, La Tour, Bubbiana, Fenil, Campillon, Briqueras et Saint-Segond, de se transporter dans les communes de Bobbi, du Villar, d'Angrogne et de Rora, les seules où S. A. R. entendait tolérer leur religion, et cela dans l'espace de trois jours, sous peine de la vie et de la confiscation des biens, à moins que dans les vingt jours suivants ils n'eussent consenti à se catholiciser.

Qu'on se représente la consternation de ces pauvres montagnards, brutalement contraints, au coeur de l'hiver, d'abandonner les lieux où ils avaient habité de temps immémorial, la maison où leurs enfants avaient grandi, leurs vergers, leurs vignes, leurs champs, le tombeau de leurs pères, le temple de leur Dieu.

Mais l'ordre était formel; ils partirent, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Tous préférèrent une perspective de misère et de souffrances à la paisible possession de leurs biens achetée au prix d'une abjuration.

Un de leurs pasteurs, l'historien Léger, remarque avec un sentiment de fierté bien légitime que parmi ces deux mille proscrits il ne s'en trouva pas un pour accepter l'alternative de Rome.

Il est à peine besoin d'ajouter que les exilés furent reçus à bras ouverts par leurs frères des villages tolérés. On leur fit place au foyer, on se serra pour les loger; la table fut dressée pour tous, on partagea avec eux la polenta, les châtaignes bouillies, le beurre et le lait. Enfin on fit parvenir au duc une humble requête réclamant contre l'injustice de la cruelle sentence qui frappait les Vallées.

Après bien des délais, le marquis de Pianezza, l'âme du conseil de la Propagande, fixa aux députés Vaudois un jour d'audience.

Mais la veille même du jour qu'il leur avait assigné, il quittait secrètement Turin pour rejoindre un corps d'armée qui l'attendait sur la route des Vallées vaudoises. Le lendemain, tandis que ces mandataires, pleins de franchise et de loyauté, se rendaient à son hôtel, le fourbe, en qui le jésuitisme avait tué à la fois la noblesse du sang et l'honneur du soldat, se trouvait déjà au seuil de leur patrie à la tête des troupes qui devaient la frapper d'extermination.

Ces troupes se composaient en majeure partie de vétérans Piémontais, animés d'une haine sauvage contre les Vaudois et brûlant du désir de se venger des défaites humiliantes qu'ils leur avaient fait essuyer à plusieurs reprises. À la demande expresse du duc, six régiments français avaient franchi les Alpes pour se joindre à la croisade. Ils étaient suivis d'un régiment recruté d'Irlandais bannis par Cromwell pour la part qu'ils avaient prise au massacre de leurs compatriotes, -- cette Saint-Barthélémy irlandaise dans laquelle quarante mille protestants furent égorgés [2]. Il est même avéré que les bandits, les repris de justice et des gens sans aveu furent attirés à dessein dans les rangs de l'armée, avec promesse de grâce et de pillage s'ils s'acquittaient bien de leur devoir.

De tels acteurs font pressentir en quelque mesure l'horrible tragédie qui suivit.

Le fourbe est souvent doublé d'un lâche. Le marquis de Pianezza, craignant avec raison que cette poignée de montagnards ne repoussât victorieusement ses quinze mille hommes, eut recours à la ruse et à la trahison.

Il protesta qu'il n'était entré dans les Vallées que pour châtier quelques opiniâtres qui résistaient aux ordres du duc; que quant aux autres, ils n'auraient rien à craindre, pourvu que, en signe

d'obéissance et de fidélité au prince, ils consentirent à loger, dans chacune de leurs communes, pour deux ou trois jours seulement, un régiment d'infanterie et deux escadrons de cavalerie.

Séduits par les manières affables du marquis, les Vaudois accueillirent ces propositions, malgré les efforts du pasteur Léger et de plusieurs anciens dont le regard plus clairvoyant prévoyait une catastrophe.

On devine sans peine ce qui arriva. Les soldats de Pianezza occupèrent tous les défilés, envahirent les villages et les hameaux, et, le samedi 24 avril 1655, veille du jour de Pâques, à un signal donné des hauteurs de la Tour, les quinze mille exécuteurs de la Propagande commencèrent un massacre général de tous les habitants.

Ce forfait a inspiré au poète Milton des strophes indignées, présentes à toutes les mémoires [3]; mais quelle plume saura jamais décrire les horreurs de cette journée néfaste ?

Il faudrait pour cela pouvoir, d'un seul regard, embrasser à la fois toutes les Vallées, pénétrer dans toutes les chaumières, assister à tous les supplices, distinguer dans cette immense clameur d'angoisse de tout un peuple, chaque cri particulier d'une victime que l'on déchire.

« Le signal, ayant été donné sur la colline de la Tour qu'on appelle le Castelus, » dit Léger, témoin oculaire de ces horreurs, « presque toutes les innocentes créatures qui se trouvèrent en la puissance de ces cannibales se virent égorgées comme de pauvres brebis à la boucherie. Que dis-je ? Elles ne furent point passées au fil de l'épée comme des ennemis vaincus auxquels on ne donne point de

quartier, ni exécutées par les mains des bourreaux comme les plus infâmes de tous les criminels; car les massacres de cette façon n'eussent pas assez signalé le zèle de leur général, ni acquis suffisamment de mérite aux exécuteurs.

« Des enfants, impitoyablement arrachés à la mamelle de leurs mères, étaient empoignés par les pieds froissés et écrasés contre les rochers ou les murailles, sur lesquelles bien souvent leurs cervelles restaient plâtrées, et leurs corps jetés à la voirie. Ou bien un soldat, se saisissant d'une jambe de ces innocentes créatures, et un autre de l'autre, chacun tirant de son côté, ils le déchiraient misérablement par le milieu du corps, s'en entrejetaient les quartiers, ou parfois en battaient les mères, et puis les lançaient par la campagne.

» Les malades et les vieillards, tant hommes que femmes, étaient ou brûlés dans leurs maisons ou hachés en pièces, ou liés tout nus en forme de peloton, la tête entre les jambes, et précipités par les rochers ou roulés par les montagnes. »

Les femmes, les jeunes filles outragées, empalées, plantées nues sur des piques aux angles des chemins, enterrées vivantes, rôties sur des lances et découpées par ces soldats de la foi, comme par des cannibales; puis l'incendie succédant au massacre; les moines, les propagandistes, les zélés catholiques courant de maison en maison avec des torches résineuses et ravageant, au milieu des flammes, ces villages remplis de cadavres; enfin, les rochers renvoyant aux échos les hurlements de douleur arrachés aux victimes jetées au fond des précipices : tel est le tableau épouvantable, inouï, sans exemple que présentèrent alors ces lieux de désespoir.

« Et qu'on ne dise pas, » ajoute l'historien Léger, « que

j'exagère les choses à cause des persécutions personnelles que j'ai souffertes; je me suis porté moi-même de communauté en communauté pour recueillir les témoignages authentiques des survivants.

» Que dirai-je ? mon Dieu ! la plume me tombe des mains. Les cadavres épars ou plantés sur des pieux; les quartiers d'enfants écartelés jetés au milieu de la route; les cervelles plâtrées contre les rochers; ici des corps de femmes horriblement mutilés; là des tombes à peine fermées où la terre semblait gémir encore des malheureuses victimes ensevelies vivantes; partout le deuil, la désolation et la mort [4] ! »

Après le massacre général, les soldats se mirent à la poursuite des quelques Vaudois, qui n'ayant pu passer la frontière, erraient dans les bois et sur les montagnes. C'est bien alors que les fugitifs, tisons arrachés du feu, pouvaient crier à Dieu ces paroles du psaume 79 :

Les nations sont dans ton héritage,
Ton sacré temple a senti leur outrage;
Jérusalem, ô Seigneur, est détruite,
Et par leur rage en mesures réduite.
Ils ont donné les corps
De tes serviteurs morts
Aux oiseaux pour curée,
La chair de tes enfants
Aux animaux des champs
Pour être dévorée!

« Nos larmes n'ont plus d'eau, » écrivaient aux Cantons évangéliques de la Suisse des Vaudois proscrits, « elles sont de sang.

Notre main tremblante et notre cerveau hébété par les coups de massue qu'il vient de recevoir, étrangement troublé aussi par de nouvelles alarmes et par les attaques qui nous sont livrées, nous empêchent de vous écrire comme nous désirerions; mais nous vous prions de nous excuser et de recueillir, parmi nos sanglots, le sens de ce que nous voudrions dire. »

Les historiens catholiques ont nié la plupart des faits énoncés plus haut, mais ils sont confirmés par de nombreux témoins oculaires dont les dépositions écrasantes en attestent la réalité d'une manière qui les met hors de doute. Dans un manifeste célèbre, publié peu après ces événements, la cour de Savoie s'inscrit en faux contre les récits de Léger, et le marquis de Pianezza, dans l'espoir de se disculper, en appela au témoignage « d'un homme d'honneur et digne de foi, » le sieur du Petitbourg, commandant d'un des régiments français qui avaient pris part au massacre. Mais cet officier déclara loyalement « qu'il avait été contraint d'abandonner la conduite de son régiment pour ne pas assister à de si mauvaises actions. »

« J'ai été témoin, » dit-il, a de plusieurs grandes violences et extrêmes cruautés exercées par les bannis de Piémont et par les soldats sur toute sorte d'âge, de sexe, de condition, que j'ai vu massacrer, démembrer, pendre, brûler, violer, et de plusieurs effroyables incendies... Quand on amenait des prisonniers au marquis de Pianezza, je l'ai vu donner l'ordre de tout tuer, parce que Son Altesse ne voulait point de gens de la Religion dans toutes ses terres [5]. »

Cependant, en dépit de Son Altesse et de la Propagande, quelques Vaudois de Rora avaient échappé au massacre, et Dieu suscita parmi eux des Gédéons et des Samsons dont les exploits

héroïques amenèrent la dispersion des oppresseurs et le retour des opprimés dans leur patrie. Il est temps de passer à ces glorieux événements.

Le hameau de Rora est bâti dans la montagne à l'abri d'un vallon où donnent accès deux étroits sentiers bordés de rochers et de précipices.

Le samedi 24 avril, jour du massacre général, quatre ou cinq cents soldats quittèrent secrètement le Villar et gravirent les pentes qui y conduisent dans l'intention d'en égorger les habitants. Mais un homme de coeur, Josué Javanel, qui avait abandonné sa demeure des Vignes près de Luserne et s'était retiré à Rora avec sa famille, veillait sur les rochers avec six hommes.

À la vue du danger, loin de fuir, il se porte en avant, place sa petite escouade en embuscade. Une décharge subite couche six ennemis à terre; les autres, pris de panique, reculent; le désordre se met dans leurs rangs, et ils s'enfuient laissant cinquante-trois morts sur le sentier ou dans les précipices.

Aussitôt les pauvres Rorains se rendent auprès du marquis de Pianezza pour se plaindre et s'excuser. Le fourbe leur répond que les agresseurs ne peuvent être que des pillards piémontais, et qu'ils ont bien fait de les châtier; mais, fidèle aux principes de son Église, qui portent que nul n'est tenu de garder la foi aux hérétiques, le lendemain il envoie contre eux six cents soldats choisis entre les plus agiles et les plus courageux.

Mais Javanel surveillait les mouvements de son perfide ennemi. À la tête de douze pâtres armés de fusils, de pistolets et de coutelas, et de six autres munis seulement, comme David, de frondes à

cailloux, il fond sur les assaillants engagés dans un étroit défilé, et les disperse après leur avoir tué soixante hommes.

Le lendemain 17 avril, neuf cents hommes, un régiment tout entier, enveloppe Rora, incendiant toutes les maisons qu'il trouve sur son passage. Javanel contemplait de loin cette oeuvre de destruction, mais n'osait s'approcher à cause du grand nombre de ses adversaires. Cependant, quand il les vit encombrés de butin, avec ses dix-sept hommes, il les assaillit avec tant de courage, et Dieu leur donna un tel succès au lieu, nommé Damasser, que la division tout entière se replia en désordre sur La Tour et Le Villar. Les Vaudois ne perdirent aucun des leurs dans cette affaire, et rentrèrent en possession des biens qu'on venait de leur enlever.

Le marquis de Pianezza, furieux, humilié, mais reconnaissant qu'il était inutile de recourir à de nouvelles tromperies, ordonne une quatrième attaque pour laquelle il rassemble toutes les troupes disponibles. Elles doivent se réunir à Luserne et de là marcher sur Rora. Le jour et l'heure sont indiqués, le plan d'attaque habilement combiné. Cette fois, le succès est assuré. Mais le capitaine Mario, emporté par sa haine contre les barbets, et par l'ambition de moissonner la gloire de la journée, part à la tête de ses mousquetaires piémontais et d'une bande d'Irlandais deux heures avant les autres milices. Ses troupes étaient divisées en deux corps dont l'un prit la droite et l'autre la gauche du vallon de Rora.

Javanel s'était de nouveau retranché, avec ses trente compagnons, derrière les rochers de Rummer, signalés par sa première victoire. Il voit le mouvement tournant de l'ennemi, et avec la promptitude de décision et l'énergie d'action qui caractérisent le génie militaire : « En avant ! à la broua ! » (au sommet !) s'écrie-t-il ; la victoire est là-haut ! » Et, faisant volte-face, il se tourne contre

le détachement qui manoeuvrait pour le cerner. Tous les Vaudois avaient leurs armes chargées. « Feu ! » s'écrie-t-il. Une décharge terrible mitraille les ennemis, qui ripostent aussitôt par un feu nourri. Mais Javanel s'est jeté ventre à terre, et la mousqueterie a passé sur sa tête. Alors, profitant des tourbillons de fumée qui le couvrent encore, il s'élance, et, l'épée à la main, se fraie un passage, et atteint enfin le sommet, ou la broua, qu'il avait désigné à ses soldats. De là il domine l'ennemi, et tous les Vaudois se rangeant en bataille, adossés contre les rochers, avec la triple énergie que donnent le bon droit, la confiance en Dieu et le succès, ils déciment les assaillants, qui prennent enfin la fuite, laissant soixante-cinq de leurs morts sur la place, sans compter les blessés et les cadavres qui furent emportés.

Javanel devance les fuyards, et court se poster, avec ses invincibles fusiliers, sur un passage étroit nommé Pierro Capello. Arrive bientôt la troupe ennemie, qui commençait à reprendre haleine. Les Vaudois font une nouvelle décharge à bout portant, précipitent des quartiers de rochers, s'élancent sur elle et en font un affreux carnage. Il n'y eut pas ombre de résistance. Une terreur panique, ou plutôt la frayeur du Dieu de Jacob, saisit ces soldats débandés qui, ne pouvant s'enfuir assez vite sur l'étroit chemin qui longe la Luserne, se jettent à corps perdu dans les rochers, les ravins, les torrents, et se noient ou se brisent dans les précipices, s'ils ne tombent pas sous le fer et le plomb des terribles montagnards.

Le capitaine Mario lui-même fut à grand'peine retiré d'un gouffre rempli d'eau; on le ramena à Luserne où il mourut dans une angoisse inexprimable, criant à haute voix « qu'il souffrait déjà tous les tourments de l'enfer à cause des horreurs qu'il avait commises dans les Vallées. »

Trois jours après cette délivrance miraculeuse, le marquis de Pianezza fit sommer les gens de Rora « d'aller à la messe dans les vingt-quatre heures sous peine d'une extermination générale. » « Nous aimons cent mille fois mieux là mort que la messe. » répondirent-ils.

Alors on vit, spectacle unique dans l'histoire, une armée de dix mille hommes se mettre en marche pour réduire vingt-cinq familles de montagnards vaudois. Le marquis avait divisé son armée en trois corps. Tandis que les Vaudois repoussaient le premier, les deux autres enveloppèrent le village, incendièrent les maisons, massacrèrent les habitants, et, après avoir commis les outrages les plus monstrueux, emmenèrent prisonniers les survivants. De ce nombre était la femme de Javanel et ses trois filles.

Javanel et ses intrépides compagnons avaient échappé par miracle. Pianezza écrivit au héros de Rora, lui offrant sa grâce, celle de sa femme et de ses trois filles, s'il renonçait à son hérésie, le menaçant, au contraire, s'il résistait, de mettre sa tête à prix et de brûler tous les siens.

La réponse de Javanel fut digne du nom glorieux de Vaudois qu'il portait.

« Il n'y a pas de tourment si cruel que je ne préfère à l'abjuration de ma foi, et vos menaces, loin de m'en détourner, m'y fortifient encore davantage. Quant à ma femme et à mes filles, elles savent si elles me sont chères ! Mais Dieu seul est le maître de leur vie, et si vous faites périr leur corps, Dieu sauvera leur âme. Puisse-t-il recevoir en sa grâce ces âmes chéries, ainsi que la mienne, s'il arrive que je tombe entre vos mains ! »

Il lui restait un fils, échappé au massacre. Le malheureux père prend avec lui cet enfant, le porte à travers les neiges de l'autre côté des Alpes, au Queyras, en Dauphiné, y ravitaille sa petite escorte, qui se grossit de plusieurs réfugiés, et rentre bientôt après dans les Vallées où il se remet en campagne, toujours confiant en Dieu, plus fort, plus intrépide, plus redoutable que jamais.

Dans l'intervalle, les réchappés de Rora, de Bobbi, d'Angrogne, de La Tour et de Saint-Jean s'étaient organisés sous la conduite de leur compatriote Jahier, de Pramol. Le 27 mai, les deux capitaines opérèrent leur jonction sur les rives de l'Angrogne, et, à la tête de cette petite armée de proscrits, inaugurèrent une série d'expéditions où le merveilleux le dispute au sublime.

Un de leurs premiers exploits fut la prise de Saint-Segond. Le 28 mai, au point du jour, s'étant encouragés par la prière, ils assaillirent inopinément le bourg défendu par un régiment irlandais et un grand nombre de soldats piémontais. À l'aide de tonneaux remplis de foin qu'ils roulaient devant eux pour se mettre à couvert des balles, ils s'approchèrent de la forteresse dans laquelle la garnison s'était retirée, mirent le feu à la porte et s'en emparèrent sans coup férir. Le régiment irlandais, surpris dans sa caserne, y fut taillé en pièces. Les Vaudois se montrèrent sans pitié pour ces assassins qui récemment avaient déshonoré leurs femmes, leurs filles, leurs soeurs et massacré leurs enfants et leurs vieillards.

Les habitants sans armes furent épargnés et en partie retenus prisonniers; puis on livra le village aux flammes, autant par représailles que par nécessité et pour amener les persécuteurs à reconnaître qu'il fallait enfin compter avec les hommes des Vallées.

Le but fut atteint. Ils avaient fait mordre la poussière à quatorze

cents ennemis; eux-mêmes n'avaient perdu que sept hommes. Ces résultats presque incroyables furent bientôt connus, et la terreur inspirée par Javanel et Jahier gagna toutes les villes voisines.

Le marquis de Pianezza pensa les abattre en mettant leur tête à prix. Mais leur troupe, au lieu de s'affaiblir, s'augmentait chaque jour de nouvelles recrues accourues du Queyras et de tous les points de la montagne. Deux mois à peine auparavant, le jour même du grand massacre, Javanel, on s'en souvient, avait inauguré la résistance avec dix-sept hommes seulement. Six cents braves se pressaient maintenant autour de lui, sur les hauteurs d'Angrogne, non loin du Pra-du-Tour, témoin de tant de hauts faits, et de cette forteresse inexpugnable, ils semaient l'épouvante dans toute la contrée.

Cependant, de guerre lasse, le marquis de Pianezza résolut de forcer ces redoutables montagnards dans leurs retranchements, et le 15 juin 1655, de grand matin, les Vaudois aperçurent les ennemis qui, au nombre de trois mille environ, gravissaient les pentes abruptes des montagnes de quatre côtés à la fois, dans le but évident de les envelopper. Le capitaine Jahier était absent, et Javanel n'avait avec lui que trois cents hommes. N'importe, il fait face aux premiers assaillants qui se présentent et les disperse. Puis, se voyant entouré de toutes parts, il rebrousse chemin, fond sur l'ennemi, brise le cercle de fer et de feu qui l'étreint, et, comme à Rora, va se poster avec ses hommes au sommet d'une colline qu'il couronne de héros.

Le voilà donc resserré entre un précipice et une armée dix fois plus nombreuse que la sienne. Il était neuf heures du matin; il résista dans cette position critique jusqu'à deux heures de l'après-midi. Jugeant alors le moment propice, Javanel lève ses armes vers le ciel. « 0 Dieu ! c'est à ta garde; soutiens-nous et préserve-nous ! » Puis,

se tournant vers ses soldats : « En avant, mes amis ! » leur crie-t-il. Et, comme une avalanche, ces hommes se précipitent, balayant tout sur leur passage. Les ennemis plient, se débandent; les Vaudois les poursuivent, ils en tuent plus de cinq cents et n'ont eux-mêmes qu'un mort et deux blessés.

À ce moment arrive le bouillant Jahier avec sa troupe. La joie de se retrouver surexcite le courage des Vaudois. Sans tenir compte de leur fatigue, ils s'élancent dans la plaine, tombent comme la foudre sur les ennemis, qui se retirent en désordre, et leur tuent plus de cent hommes.

Mais, ô douleur! sur la fin de ce rude combat, le vaillant Javanel tombe percé d'une balle. Sa bouche se remplit de sang, on croit qu'il va expirer. Au milieu de la consternation de ses braves compagnons, il remet le commandement à Jahier, et se fait emporter loin du champ de bataille, à Pinache, sur les terres de France, pour s'y rétablir ou y mourir.

Cependant Jahier, oubliant le conseil de Javanel de ne plus rien entreprendre ce jour-là à cause de la fatigue de ses troupes, prend avec lui cent cinquante hommes et se porte sur la petite ville d'Ousasq, à la suite d'un émissaire qui lui promet un riche butin.

Un escadron de cavalerie, placé en embuscade, l'y attendait. Dans ce moment suprême, Jahier s'éleva au-dessus de lui-même par sa valeur extraordinaire. Se voyant trahi, il tua le traître, invoqua Dieu, fit prendre l'arme blanche à ses soldats, et frappant d'estoc et de taille, éventrant les chevaux, renversant les cavaliers, il fit un carnage terrible autour de lui, et tomba enfin glorieusement couvert de blessures.

Son fils, qui combattait à ses côtés, mourut avec lui. Tous ses soldats, à l'exception d'un seul, furent taillés en pièces.

Fatale journée du 15 juin où les Vaudois furent à la fois privés de Javanel et de Jahier. Léger nous dépeint ce dernier en ces mots :

« Grand capitaine, digne de mémoire, d'autant plus qu'il a toujours montré un grand zèle pour le service de Dieu et le soutien de sa cause, sans pouvoir jamais être ébranlé ni par promesses ni par menaces, ayant un courage de lion, et cependant humble comme un agneau, rendant toujours à Dieu seul toute la louange de ses victoires, extrêmement versé ès saintes Écritures, entendant parfaitement la controverse, et homme de grand esprit, qui pourrait passer pour un personnage accompli, si seulement il eût été capable de modérer son courage... [6] »

Les Vaudois, un moment consternés, reprirent néanmoins courage sous la conduite du capitaine Laurent, de la vallée de Saint-Martin, d'un frère de Jahier et de plusieurs autres. Dans un combat livré peu après sur les hauteurs de La Vachère, ils repoussèrent six mille ennemis et leur tuèrent deux cents hommes, parmi lesquels le lieutenant-colonel du régiment de Bavière.

Au reste, l'opinion publique se prononçait en leur faveur, et le bruit des exploits de Javanel et de Jahier rendait leur nom célèbre dans toute l'Europe. Des amis du Languedoc et du Dauphiné, des hommes d'armes éminents, le lieutenant général français Descombies, le colonel suisse Andrion, vinrent offrir leurs services à ce peuple héroïque qu'on avait cru anéantir. En même temps, rentrait aux Vallées le modérateur Léger, de retour d'un voyage qu'il venait de faire en France et en Suisse pour plaider la cause de ses compatriotes opprimés.

Les ennemis, instruits sans doute de l'arrivée de ces renforts, gravirent de nouveau les pentes de la Vachère tant de fois rougies du sang de leurs devanciers, « et, donnèrent un rude et furieux assaut aux Vaudois, en trois endroits en même temps. Et tous ensemble ne désistèrent jamais de continuer les charges et les recharges presque l'espace de dix heures entières, étant de temps en temps rafraîchis et soulagés par les uns, par les autres, si bien qu'ils avaient de prime abord emporté les barricades qu'on appelle Des Casses, et criaient déjà victoire, comme s'ils se fussent derechef rendus maîtres de toutes les Vallées, comme en effet ils l'eussent été sans réserve s'ils eussent emporté le Donjon, où furent contraints de reculer ces pauvres Évangéliques. Mais comme ils avaient invoqué de bon coeur le nom du Dieu des armées, selon leur coutume, il exauça tellement leur ardente prière qu'il n'y en eut pas un seul qui ne tînt bon à son poste jusqu'à la fin du combat.

» Encore nonobstant tout leur courage, eussent-ils été en grand danger de succomber faute de plomb et de poudre, si Dieu ne leur eût inspiré de combattre avec les frondes et de rouler des rochers qui en écrasèrent incontinent un grand nombre; de sorte que ceux mêmes qui, se confiant en leurs charmes, voyaient qu'il n'y avait point d'enchantement contre ces pierres, furent des premiers à prendre la fuite. Ce qui renforça si bien le courage des défenseurs que, comme à la première attaque, les ennemis leur criaient à gorge déployée : *Avanza ! avanza ! resta di Giaero !* (Avancez ! avancez ! restes de Jahier !) se glorifiant de la défaite de ce grand capitaine, les Vaudois se mettant aussi tous à crier à haute voix : *Avanza ! avanza ! resta di S. Secondo!* (parce que de Saint-Segond il n'en était pas réchappé un seul) ils se jetèrent tous à la fois hors des barricades, le pistolet et le coutelas à la main, et jetèrent un tel effroi dans cette armée qu'elle ne pensa plus qu'à la retraite, laissant sur le

carreau quatre-vingt quinze de leurs corps et emmenant plus de trois cents autres morts ou blessés, entre lesquels se rencontrèrent plusieurs officiers de marque du régiment de Bavière [7]. »

C'est en voyant cette armée débandée rentrer en ville, que le syndic de Luserne, jouant sur le surnom de barbets donné aux Vaudois, et qui est synonyme de chiens, dit ce mot dont toute la finesse ne peut être saisie qu'en italien : « Altre volte li lupi mangiavano li barbetti, ma lo tempo è venuto che li barbetti mangiano i lupi [8]. » Ce mot lui coûta la vie.

Pendant que leurs ennemis sortaient ainsi affaiblis de tous ces combats meurtriers, les Vaudois voyaient leurs rangs se grossir incessamment de nouveaux défenseurs. Ils avaient alors près de dix-huit cents hommes sur pied, et un petit escadron de cavalerie équipé depuis peu. En outre, le héros de Rora, l'illustre Javanel, remis de ses blessures, venait de rentrer dans les Vallées. Il était encore trop faible pour combattre, mais sa présence seule suffisait à électriser ses anciens compagnons de gloire.

Quelques jours après le combat de La Vachère, cette petite armée investit le bourg de La Tour, et l'eût certainement emporté de vive force si le général Descombies, qui la commandait pour la première fois, eût mieux connu l'ardeur et l'intrépidité des montagnards sous ses ordres. Ses lenteurs firent manquer l'entreprise. Déjà les Vaudois avaient forcé l'enceinte; ils s'étaient emparés du couvent des capucins et rendus maîtres de toute la ville; abrités, comme à Saint-Segond, derrière des tonneaux vides, ils montaient à l'assaut de la citadelle, et la garnison commençait à capituler, lorsque la cavalerie de Savoie, accourue de Luserne, cerna le bourg et menaça de prendre les assaillants entre deux feux. Il fallut battre en retraite.

Descombies, témoin de l'audace incroyable de ses troupes, ne put retenir un cri d'admiration : « Je savais bien, » dit-il, « que les Vaudois étaient des soldats courageux, mais je ne pensais pas qu'ils fussent des lions, et plus que des lions. »

Avec de tels hommes, tout était possible. Secondé par Javanel, il allait tenter un nouvel assaut contre La Tour, et de là marcher sur Luserne, lorsqu'une trêve fut conclue qui mit fin à toutes les opérations militaires.

Un cri d'horreur et d'indignation avait retenti dans tous les pays réformés au récit des massacres de Pâques, et le modérateur Léger n'avait pas eu de peine à éveiller sur son passage les plus vives sympathies en faveur de ses coreligionnaires égorgés.

Les cantons évangéliques de Suisse, le roi de Suède, les Provinces-Unies, l'Électeur Palatin, le landgrave de Hesse, l'Électeur de Brandebourg plaidèrent énergiquement leur cause auprès de la cour de Savoie. Cromwell surtout déploya le plus grand zèle en cette circonstance, et, au mois de juin, sir S. Morland, son ambassadeur extraordinaire, se présenta hardiment devant le duc Charles-Emmanuel et lui tint ce discours :

« Le Sérénissime Protecteur vous conjure lui-même d'avoir compassion de vos propres sujets des Vallées, si cruellement maltraités. Après les massacres est venue la misère. Ils sont errants par les montagnes, ils souffrent de froid et de faim. Leurs femmes et leurs enfants traînent dans le dénûment une vie languissante et désolée. Et de quelles barbaries n'ont-ils pas été victimes ! Leurs maisons incendiées, leurs membres déchirés, écartelés, mutilés, quelquefois même dévorés par les meurtriers. Ah! le ciel et la terre

en frémissent d'horreur ! Quand tous les tyrans des temps passés (ceci soit dit sans blesser Votre Altesse Royale) viendraient contempler ces champs de carnage, d'infamie et d'atrocités inexprimables, ils rougiraient de honte et croiraient n'avoir rien commis que de bon et d'humain en comparaison de ces cruautés... O Dieu! souverain Seigneur des cieux et de la terre, détourne de dessus la tête des coupables les justes vengeances qu'appelle tant de sang répandu ! »

Cette harangue hardie, tout empreinte de l'onction puritaine du temps, produisit une impression profonde sur l'assistance. Le prince ne répondit rien; mais la cruelle duchesse, en digne élève des Jésuites, exprima son étonnement « que la méchanceté humaine eût pu présenter comme des barbaries les châtiments si doux et si paternels infligés à des sujets rebelles, dont nul souverain n'aurait pu excuser la révolte. Néanmoins, ajouta-t-elle, je veux bien leur pardonner pour faire connaître au Sérénissime Protecteur le désir que j'ai de lui être agréable. »

Après des négociations laborieuses, la paix fut enfin conclue à Pignerol, le 18 juillet 1655. Les députés vaudois, le pasteur Jean Léger à leur tête, crurent bien faire en acceptant des conditions qui, sans être entièrement satisfaisantes, leur assuraient : l'habitation dans la majeure partie des anciennes limites, la vente de leurs biens dans les quelques localités qu'il fallait abandonner, et le libre exercice de la religion dans toute l'étendue des nouvelles limites, comme aussi l'exemption de tout impôt pendant un certain nombre d'années, la mise en liberté des prisonniers et des enfants enlevés, et l'amnistie pleine et entière pour le passé.

Une des règles constantes de la politique de la Propagande était de priver les Vallées de leurs hommes éminents et de leurs

conseillers les plus avisés et les plus influents. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que Léger, le modérateur des Églises vaudoises, l'historien des Vallées, le patriote ardent, l'avocat éloquent de son peuple, le négociateur incorruptible du traité de Pignerol, se vit bientôt obligé de quitter ses chères montagnes, et qu'il termina ses jours en exil.

Quelques détails sur la vie de ce pasteur héroïque trouveront naturellement ici leur place. Nous les empruntons à la biographie qu'il nous a laissée lui-même à la fin de son histoire, « non par aucun mouvement de vanité, mais pour édifier ses lecteurs et confondre les adversaires, touchant les véritables causes des sentences de confiscation de tous biens, de bannissement perpétuel et de mort, fulminées contre lui par la cour de Turin. »

Jean Léger naquit à Ville-Seiche, dans la vallée de Saint-Martin, le 2 février 1615, au moment où un violent orage fracassait les toits des maisons et déracinait les arbres, « présage, ce semble, des furieuses secousses, orages et tempêtes que le Prince de la puissance de l'air lui préparait en son temps pour le ruiner et le perdre sans ressource, comme il n'eût pas manqué d'en venir à bout s'il n'eût si bien fondé sa maison et si fortement élançonné toutes ses espérances sur le Rocher des siècles. »

Son père était noble. À la requête des habitants eux-mêmes, le duc Victor-Amédée l'avait nommé consul général de toute la vallée. Son grand-père maternel, qui exerça le ministère jusqu'à cent quinze ans, descendait en ligne directe de l'illustre martyr Jean-Louis Pascal. « Je pourrais aisément, » remarque notre historien, « faire voir par ma ligne sacerdotale, continuée depuis plus de quatre cents ans, comment l'arche de l'alliance a toujours été logée en notre maison, et mes ancêtres employés à la charge du sanctuaire, si les

funestes embrasements de 1655, dont je n'ai pu sauver une seule feuille de papier, ne m'empêchaient maintenant de tirer nettement et sûrement cet arbre, qui seul serait capable de jeter dans la confusion ceux qui font de Luther et Calvin les premiers de nos ministres. »

En 1629, le jeune Léger fut mis en pension à Genève. Au cours de ses études, il sauva la vie au Prince Palatin qui se noyait dans le lac. Aucun des assistants n'ayant le courage de l'aller secourir, on le croyait perdu. Mais Léger, qui était grand nageur, s'élança un couteau à la main, fit le plongeon, coupa l'herbe qui retenait l'infortuné par le pied et le ramena sain et sauf à la surface, après avoir failli être lui-même victime de son dévouement. Le prince conçut la plus vive affection pour son généreux sauveur, et voulut l'attacher à sa personne. Mais son père, jugeant qu'il serait plus utile aux Églises vaudoises, lui ordonna de rentrer aux Vallées.

C'était en 1639. Les oncles du jeune roi, à la tête d'une armée d'Espagnols et de Piémontais, disputaient alors la régence à sa mère, la duchesse Christine, que soutenaient les Français. À peine Léger avait-il dépassé Turin, qu'il se vit enfermé entre les deux armées, et engagé dans une mêlée sanglante dont il se tira comme par miracle, en se réfugiant près d'une métairie abandonnée « où, » dit-il, « je fis moins bonne chère que mon cheval, qui y trouva foin et paille. »

Surpris le lendemain par un parti de Piémontais, il allait être massacré sans pitié, lorsque, payant d'audace, il pique droit à eux et les accoste dans leur propre patois en les appelant ses chers compatriotes. Comme ils lui demandaient qui il était et d'où il venait, il répondit « avec équivoque » qu'il était parent d'un papiste fort considéré de Luserne et qu'il arrivait de Constantinople. Les soldats relâchèrent leur prisonnier, se doutant fort peu assurément qu'il allait faire retentir l'Europe entière du bruit de leurs atrocités,

conserver à la postérité le récit des souffrances de ses compatriotes et vouer à l'exécration la mémoire de leurs persécuteurs.

Cette même année, il fut nommé pasteur de l'église des Prals et Rodoret, la plus haute et la plus froide de toutes les Vallées, avec ordre d'y faire quatre prêches par semaine. Il y fit la connaissance d'une jeune Vaudoise qui consentit à partager sa solitude et son existence précaire. Un dimanche que le jeune pasteur se rendait au Rodoret pour y prêcher l'un de ses quatre sermons, il fut surpris par un tourbillon de vent qui le roula longtemps dans la neige, et il faut l'entendre nous parler avec sa bonne humeur habituelle de la manière dont il perdit son chapeau, du « bonnet de glace » dont sa tête se trouva garnie, de ses oreilles gelées, de sa dent cassée, de la façon dont il « dégela sa pauvre tête auprès du feu, » et de l'apostème qui couronna cette aventure. La tendance de son esprit le portait naturellement à envisager le côté brillant des choses.

Sur ces entrefaites, son oncle ayant été banni, Léger hérita de sa charge et devint pasteur de l'église de Saint-Jean. Un jour qu'il prêchait sur les sauterelles dont il est question au chapitre IX de l'Apocalypse, il vit entrer dans le temple « une volée de frères missionnaires fraîchement envoyés de Rome et conduits par un certain Padre Angelo, grand colosse quant à son corps, mais estimé bien plus grand encore quant à son esprit. » « Aussitôt, » dit-il, « je passai droit à ma partition, tractation et application, et je tâchai de n'omettre pas un des beaux rapports qui se rencontrent entre les missionnaires et les sauterelles, jusqu'à celui des capuchons des moines et la crête des sauterelles. » Le prêche achevé, notre Goliath se leva pour répliquer. Mais successivement « débusqué de l'Écriture, des Pères et des conciles, il renvoya la dispute à huitaine. Il revint, en effet, à point nommé avec un âne chargé de livres qu'il fit décharger à la porte du temple. Mais, après une longue dispute, il

s'en retourna avec ses satellites, chargé de tant de confusion qu'il n'y voulut plus revenir. »

Échappé à grand'peine aux massacres de 1655, Léger se rendit en Suisse pour plaider la cause de ses compatriotes opprimés, et provoqua en leur faveur l'intervention de tous les États protestants de l'Europe. À son retour, il prit une part active à la lutte héroïque dont nous venons de retracer les péripéties émouvantes. Le traité de Pignerol lui rendit, pour quelque temps, la direction de son église de Saint-Jean; mais les membres du Conseil pour la Propagande de la foi et l'extirpation des hérétiques, « enragés du peu qu'il avait pu faire pour la restauration de sa pauvre patrie, » avaient résolu de se défaire de lui à tout prix. Ils le sommèrent de se rendre à Turin pour s'y disculper de certains crimes imaginaires, et, sur son refus de comparaître, le condamnèrent par contumace au bannissement et finalement à la peine de mort [9].

Après avoir de nouveau plaidé la cause de son peuple auprès des Cantons et des États évangéliques, et échappé aux assassins que la Propagande avait mis à ses trousses, Léger se retira en Hollande, où il écrivit sa célèbre Histoire générale des Églises vaudoises.

L'Église de Leyde admit le noble proscrit au nombre de ses pasteurs. Il exerça son ministère dans cette ville jusque vers l'an 1670, époque à laquelle il entra dans le repos réservé au peuple de Dieu.

Le trait dominant du caractère de Léger était, avons-nous dit, une égalité d'humeur constante et une gaieté pleine de malice qui ne l'abandonnaient jamais, même dans les circonstances les plus critiques. Nous n'en voulons pour preuve que la délicieuse aventure dont il nous fait le récit en ces termes :

« Revenant de France par la Bourgogne, je fus suivi par un espion de la cour de Turin, qui m'attrapa près de Mâcon. Mais comme j'avais derechef changé d'habit, de perruque et de cheval, et rasé mes grosses moustaches, bien loin de me reconnaître, il s'informa de moi touchant moi-même, qui lui dis que l'homme qu'il cherchait n'était pas loin, etc. Il piqua et me laissa; mais il se jeta dans le régiment Mazarin, qui le démontra, dépouilla et battit à merveille.

À la couchée, je me trouvai au même logis où il était : on m'y conta les aventures de cet homme. Je ne dis mot jusques au matin; dès que mon cheval et celui de mon valet furent sellés et bridés sur la rue, alors je fus voir mon homme tout brisé dans le lit et lui demandai qu'est-ce qu'il donnerait à qui lui montrerait l'homme qu'il cherchait; et en même temps, ayant tiré ma perruque, je lui dis que c'était moi, ce qui lui fut aisé à reconnaître, m'ayant autrefois vu dans Luserne. Mais en même temps, lui laissant mordre son frein, je me jetai à cheval et me sauvai. »

Cette gaieté native a survécu à toutes les persécutions; elle se retrouve encore aujourd'hui chez les descendants du pasteur proscrit, et si le prophète a pu dire avec raison des méchants qu'ils sont comme une mer en courroux, ces chrétiens joyeux des Vallées du Piémont n'évoquent-ils pas l'image d'un lac paisible dont les ondes limpides réfléchissent l'azur des cieux ?

Notes:

1. Léger, IIe partie, chap. VI, p. 72-74.
2. Hume, History, chap. LV.
3. « Avenge, o Lord, thy slaughtered saints, whose bones Lie

scattered on the Alpine mountains cold, etc. »

4. Léger, IIe partie, chap. VI, VII, VIII, IX et suiv.
5. Voir la déclaration authentique de ces horreurs donnée par M. du Petitbourg, dans Léger, IIe part, p. 115.
6. Léger. IIe part., p. 194.
7. Léger. IIe part., p. 196.
8. « Autrefois les loups mangeaient les barbets; mais le temps est venu que les barbets mangent les loups. »
9. L'arrêt portait qu'il serait étranglé publiquement, que son cadavre serait ensuite pendu par un pied au gibet, pendant vingt-quatre heures, et sa tête séparée du corps, exposée dans Saint-Jean. -- Son nom devait être en outre inscrit sur le rôle des bannis fameux, ses maisons brûlées, etc. (Léger, IIe partie, p. 275).

Chapitre 11

Troisième persécution -- Exil de l'Église vaudoise

1686

Le traité de Pignerol, qui devait, semble-t-il, rendre la paix aux Vallées, devint, entre les mains de la Propagande, une nouvelle arme de guerre dirigée contre elles et leurs malheureux habitants.

Non contents d'en maintenir avec rigueur les clauses les plus défavorables, les membres du Conseil en intercalèrent frauduleusement de nouvelles dont les Vaudois eurent beaucoup à souffrir.

Les années qui suivirent furent marquées par toutes sortes d'actes arbitraires, de vexations et de violences. En vain les victimes multipliaient leurs requêtes au duc de Savoie : on ne tenait aucun compte de leurs justes réclamations. Depuis longtemps on avait juré la perte de ces héroïques montagnards, et l'on n'attendait, pour procéder ouvertement contre eux, qu'une occasion favorable à défaut de prétexte plausible. Les événements servirent à souhait la haine des persécuteurs en leur offrant l'une et l'autre à la fois.

Louis XIV, auquel le siècle a décerné le nom de grand, essayait alors d'expier les fautes de sa vie dissolue par la conversion forcée des protestants de son royaume au catholicisme. Son confesseur, le père La Chaise, lui avait persuadé qu'en agissant ainsi il assurerait son propre salut et celui de l'Église. Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire de la révocation de l'Édit de Nantes. Disons seulement que non content de priver ses sujets réformés de leurs droits civils, de les condamner par milliers aux galères ou au bûcher, d'inventer les

dragonnades et de ruiner la France en expulsant de son sein les plus laborieux et les plus dévoués de ses enfants, le cruel monarque contraignit son voisin, le jeune duc de Savoie, à suivre son exemple, en mettant les Vaudois en demeure d'abjurer leur foi ou de s'expatrier.

Victor-Amédée II refusa d'abord de sévir contre des sujets dont tout récemment encore il venait d'éprouver la valeur et la fidélité. Mais l'ambassadeur français lui ayant dit un jour « que le roi son maître trouverait le moyen, avec quatorze mille hommes, de chasser ces hérétiques, et qu'il garderait pour lui les vallées qu'ils habitaient, » le prince se ravisa, et plutôt que de permettre à une puissance étrangère de donner des lois à ses propres sujets, il préféra les persécuter lui-même.

Quelques semaines après la révocation de l'Édit de Nantes, le 4 novembre 1685, parut une proclamation, interdisant à tout étranger de demeurer dans les Vallées plus de trois jours sans la permission du gouverneur, et le 31 janvier suivant, un édit ordonnant la cessation complète de tout service religieux non romain, sous peine de la vie et de la confiscation des biens, la démolition des temples, le bannissement des ministres et des maîtres d'école, et le baptême de tous les enfants par les curés, selon les rites de la religion romaine.

Une terreur indicible envahit les Vallées. Les Vaudois, surpris comme par la foudre, essayèrent de fléchir le duc en lui rappelant les promesses sacrées des traités antérieurs. Il resta sourd à leurs cris, et quand les ambassadeurs des États protestants intervinrent à leur tour, ils n'obtinrent rien de lui, sinon l'aveu humiliant que des engagements secrets le liaient et qu'il n'était plus libre de retirer ou de modifier son décret.

Il ne restait désormais aux Vaudois d'autre alternative que l'abjuration, l'exil, ou la résistance armée. Ils prirent les armes et jurèrent de se défendre jusqu'à la mort. Ils n'étaient que deux mille cinq cents contre les armées réunies de France et de Savoie, commandées par l'illustre Catinat en personne; mais le souvenir des victoires passées enflammait tous les coeurs, et ils combattaient pour la même cause au cri de ralliement mille fois répercutés par les échos de leurs montagnes : « Plutôt la mort que la messe ! »

Pendant trois jours, la victoire sourit à nos héroïques montagnards. Solidement retranchés sur les hauteurs d'Angrogne, au lieu dit Des Casses, à La Vachère, témoin de tant de glorieux exploits, abrités au Pra-du-Tour, l'antique boulevard des Vallées, ils avaient repoussé trente assauts successifs et mis hors de combat plus de cinq cents ennemis. Tout semblait les encourager à la lutte, lorsque, par une résolution aussi imprévue qu'inexplicable, ils déposèrent les armes et se remirent corps et biens à la merci des vaincus.

Ou plutôt, les motifs secrets de ce brusque revirement ne nous sont que trop connus. Cette fois encore, la trahison avait accompli son oeuvre et triomphé de nos trop crédules montagnards.

Le général Gabriel de Savoie, voyant qu'il ne pouvait les forcer dans leurs retranchements des Casses, leur fit savoir que la vallée de Saint-Martin s'était rendue, et que les Français, déjà maîtres de Pramol, allaient les prendre par derrière. Et comme, en dépit de ces nouvelles désastreuses, les Vaudois hésitaient encore, il leur écrivit un billet ainsi conçu : « Posez promptement les armes et remettez-vous à la clémence de Son Altesse royale. À ces conditions, recevez l'assurance qu'elle vous fait grâce, et qu'on ne touchera ni à vos personnes, ni à celles de vos femmes et de vos enfants. » Sur cette

promesse, les Vaudois mettent bas les armes, et l'armée piémontaise occupe leurs retranchements.

Quinze cents montagnards établis au quartier de Poenian, près de Pramol, y tenaient en échec les régiments de Catinat. Le général leur fit dire que les habitants de la vallée de Luserne s'étaient rendus à Victor-Amédée, qui leur avait fait grâce. Il les exhortait à suivre cet exemple pour jouir des mêmes bienfaits.

Les Vaudois lui envoyèrent deux députés pour recevoir de sa propre bouche la confirmation de cette nouvelle et de ces promesses.

L'honneur militaire ne se révolta pas dans le coeur de cet homme de guerre, et il certifia ce qu'il savait être un mensonge.

-- Posez les armes, ajouta-t-il, et tout est pardonné.

-- Mais, général, reprirent les députés, bien que nous ne doutions nullement de votre parole, nous craignons les excès de ces mêmes soldats qui viennent d'ensanglanter la vallée de Saint-Martin.

-- Par la sambleu ! repartit Catinat, toute mon armée traverserait vos maisons qu'elle n'y toucherait pas seulement une poule.

Comment douter de la parole du héros de tant de batailles ? Les Vaudois de Poenian se rendirent à leur tour.

Ainsi les Vallées voyaient le nombre de leurs défenseurs diminuer de jour en jour. Ils pouvaient être encore cinq à six cents hommes. Cette troupe eût suffi à Javanel pour faire des prodiges; mais l'illustre proscrit, banni depuis trente ans de sa patrie, ne

pouvait plus la servir que de ses conseils, et ses conseils n'avaient pas été suivis.

Tous les détachements isolés dans la montagne capitulèrent les uns après les autres, et l'ennemi s'empara presque sans coup férir de ces redoutables Vallées où, au témoignage d'un contemporain, les Vaudois avaient des postes si avantageux et des retranchements si forts qu'on eût pu y tenir dix ans [1].

À peine les Vaudois avaient-ils déposé les armes qu'une soldatesque effrénée se répandit dans les hameaux, privés de leurs défenseurs, et s'y porta aux excès de la plus honteuse licence et de la plus sauvage barbarie. À quoi bon souiller ces pages du récit de ces abominations [2] ? Les horreurs de 1655 se renouvelèrent partout dans ce malheureux pays, et quand l'oeuvre d'extermination fut achevée, les infortunés survivants se virent chargés de chaînes, et le Piémont devint une vaste prison.

Outre les cinq cents victimes offertes en présent à Louis XIV, qui les envoya ramer sur ses galères, quatorze mille créatures humaines, hommes, femmes et enfants, furent arrachées au sol natal et jetées dans d'affreux donjons, où la mauvaise nourriture, l'eau fétide, la paille pourrie, les chaleurs étouffantes de l'été, le froid glacial des nuits, la maladie et les privations de toutes sortes en décimèrent un grand nombre. De quatorze mille qu'ils étaient à leur entrée en prison, il en sortit à peine quatre mille !...

Plusieurs exécutions suivirent également le sac des Vallées. Mentionnons entre autres celle de Leidet de Prali. Ce vénérable pasteur s'était retiré dans une caverne pour échapper aux massacreurs. Au bout de deux jours, il crut que les troupes s'étaient retirées, et, dans sa joie, se mit à chanter un cantique de délivrance.

Les soldats l'entendirent, s'emparèrent de lui et le conduisirent à Luserne. On lui promit la liberté et une pension de deux mille livres s'il voulait abjurer. Il refusa. Alors on le jeta dans un donjon où il demeura plusieurs mois les jambes pressées dans de pesants ceps de bois qui l'empêchaient de se coucher et de dormir. Enfin, les moines qui le harcelaient sans relâche, sans triompher de sa constance, le firent condamner à mort comme rebelle pris les armes à la main. Le martyr écouta sans broncher la lecture de la fatale sentence. En sortant de prison pour marcher au supplice, il parla avec joie de la double délivrance dont son corps et son âme allaient être l'objet. Puis, gravissant d'un pas allègre les degrés de l'échafaud, il s'écria : « Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains, » et, s'étant mis à genoux, il tendit la tête au bourreau.

Rome avait vaincu. Des jardins du palais de Luserne où il était venu savourer la victoire, Victor-Amédée pouvait contempler les ravages que son armée triomphante avait faits : les campagnes dévastées, les champs, les prés, les pâturages alpestres réduits en solitude, les villages incendiés, le sol jonché de cadavres, les prisons et les galères remplies de victimes, les enfants soustraits à leurs parents et élevés dans la religion de leurs bourreaux, partout le silence de la tombe, la désolation et la mort. Jamais oeuvre d'extermination n'avait été plus complète, et, sur ces ruines encore fumantes, l'Église pouvait entonner un Te Deum joyeux et célébrer son triomphe définitif sur l'hérésie.

Mais non ! Dieu, qui ne s'est jamais laissé sans témoin, veillait sur son Église des Vallées, et par un prodige inouï de sa toute-puissance, au moment même où ses ennemis célébraient ses funérailles, on la vit sortir du tombeau plus intrépide, plus fidèle, plus vivante et plus redoutable que jamais.

À peine l'armée piémontaise commençait-elle d'abandonner cette terre sanglante et dépeuplée, nous dit un historien [3], que du fond des bois, du creux des ravins, des fentes des rochers, du haut des cimes escarpées sortirent des hommes amaigris, des patriotes à moitié nus, des proscrits battus par l'orage, aguerris au danger, familiers aux fatigues et à la faim qui, pour échapper à la persécution, s'étaient nourris, pendant des mois entiers, de l'herbe des montagnes, de la chair des chamois et des loups.

Peu à peu, ces rudes montagnards se rapprochèrent, se réunirent, s'organisèrent, et, s'étant comptés dans la vallée de Luserne, ils se trouvèrent en tout quarante-deux hommes, quelques femmes et quelques enfants.

Un nombre à peu près égal surgit de la vallée de Saint-Martin.

Quels étaient leurs noms ? Qui fut leur chef ? Quels actes d'héroïsme accomplirent-ils depuis lors pour affranchir, à eux seuls, leur patrie opprimée, tirer de prison leurs compatriotes trahis, regagner tous leurs biens confisqués et obtenir, avec armes et bagages pour eux et pour leur peuple, une glorieuse retraite en pays étranger ?

On l'ignore. Nul n'a écrit les annales de ces enfants perdus, mais victorieux, des montagnes vaudoises. Leurs expéditions se jugent par les résultats.

Ah! si toutes les forces d'un tel peuple s'étaient trouvées dès l'abord bien unies et bien dirigées ! Si Javanel avait été écouté! s'il s'était trouvé là! Mais son esprit, du moins, paraît avoir animé ces derniers défenseurs des Vallées. Poussés par le désespoir, ils tombèrent comme la foudre sur les persécuteurs, qui les croyaient

anéantis, défirent successivement les garnisons du Villar, de La Tour, de Luserne, de Saint-Segond, enlevèrent des convois de ravitaillement qui se rendaient à Pignerol et refirent ainsi leur équipement, leurs munitions et leurs vivres.

Imprévu dans l'attaque, insaisissables dans la fuite, ils se jetaient à l'improviste sur un poste négligé, sur un cantonnement endormi, mettaient tout à feu et à sang, et disparaissaient avant qu'on eût eu le temps de se reconnaître autour d'eux.

Les troupes dirigées contre eux furent repoussées, et la terreur qu'ils inspiraient devint si grande qu'on fut obligé d'entrer en négociations avec eux.

On leur offrit des saufs-conduits pour passer à l'étranger. Mais ils exigèrent que la même faveur fût accordée à tous leurs compatriotes prisonniers dans les places fortes, et stipulèrent en outre que leur voyage s'effectuerait aux frais du duc de Savoie et qu'un officier de la garde royale accompagnerait en qualité d'otage chaque détachement d'exilés.

Le duc hésita longtemps à ratifier cette convention qui entraînait de sa part un aveu d'impuissance humiliant. Il en coûtait à son orgueil de traiter d'égal à égal avec une poignée de proscrits, dont ses armées n'avaient pu délivrer la contrée. Il s'y résigna cependant, grâce aux instances réitérées des États protestants, qui ne cessaient de réclamer la mise en liberté des prisonniers, et sur la promesse que lui firent les Cantons évangéliques de les recevoir dans le coeur de leur pays, de manière à prévenir leur retour dans les Vallées.

Mais les retards apportés au départ des prisonniers et la

manière dont il s'effectua témoignèrent une fois de plus de la haine implacable de leurs oppresseurs.

Quand les portes des prisons s'ouvrirent, l'hiver était venu. Il était cruel, barbare de choisir à dessein cette saison rigoureuse pour faire franchir les Alpes à des milliers d'hommes affaiblis par une longue détention et dont plusieurs relevaient de maladie, à des vieillards courbés par la souffrance autant que par les années, à des femmes, à des enfants en bas âge. C'était vouer la plupart d'entre eux à une mort certaine.

À Mondovi, l'ordre de laisser partir les Vaudois ne leur fut communiqué que la veille de Noël, à cinq heures du soir, et l'on dit en même temps aux prisonniers que s'ils ne partaient pas sur-le-champ ils ne pourraient plus le faire le lendemain, attendu que l'ordre serait révoqué. Les malheureux se mirent en route de nuit et firent cinq lieues sans s'arrêter, sur la neige, par un froid des plus intenses. Mais cette première marche coûta la vie à cent cinquante d'entre eux.

Arrivés au pied du mont Cenis, une autre troupe de prisonniers font observer à l'officier qui les conduit qu'il s'élève un orage sur la montagne et le supplient de suspendre la marche par pitié pour les femmes et les enfants qui les accompagnent. L'officier refuse, et quatre-vingt-six victimes sont ensevelies sous une avalanche. Les bandes qui passèrent quelques jours après virent leurs cadavres étendus sur la neige, les mères serrant encore leurs enfants dans leurs bras.

Toutes les relations du temps s'accordent à nous dépeindre, sous des traits navrants, le dénuement des premiers détachements qui franchirent la frontière.

« Les uns, courbés par l'âge et par la maladie, ne possédaient rien pour se vêtir; d'autres, percés de blessures qui s'étaient agrandies et envenimées dans l'oubli des cachots, avaient à peine du linge pour les panser; plusieurs étaient perclus de leurs membres gelés en route et ne pouvaient se servir de leurs mains, même pour porter à leur bouche les aliments qu'on leur offrait ; il y en avait dont l'estomac débile ne pouvait digérer, sans des douleurs cuisantes, la moindre nourriture. Les plus malades avaient été entassés sur des charrettes ou des montures. Les uns chancelaient sous le poids d'une extrême langueur; d'autres étaient si transis qu'ils n'avaient pas la force de parler; plusieurs enfin étaient tellement accablés de peines morales qu'ils eussent préféré mourir. Il y en eut qui rendirent le dernier soupir sur la frontière comme s'ils n'avaient pu survivre à la perte de leur cruelle patrie; d'autres moururent en arrivant à Genève, entre les deux portes de la ville, trouvant ainsi la fin de leurs maux au moment où ils eussent pu en être soulagés [4]. »

Mais détournons pour un moment nos regards du Piémont, où le duc de Savoie, aveugle instrument de prêtres fanatiques, poursuit de ses rigueurs implacables les restes mutilés d'un peuple sans défense, et voyons l'accueil que réservaient aux proscrits leurs frères d'au-delà les Alpes.

Les habitants de Genève furent admirables de dévouement, de générosité et d'empressement pour secourir d'aussi grandes infortunes. Dans leur impatience à leur venir en aide, ils se portaient au-devant des exilés, jusqu'au pont de l'Arve où était la frontière, et là, dit Arnaud, « ils s'entrebattaient à qui emmènerait chez soi les plus misérables. » Afin d'éviter l'encombrement des routes résultant de cet empressement, les magistrats se virent obligés de rendre un arrêté qui prescrivait à chaque citoyen d'attendre, pour recevoir les

nouveaux venus, la distribution de leurs billets de logement.

Ils firent plus et mieux encore. Au récit des privations et des souffrances inouïes endurées par ces premiers arrivants, ils envoyèrent en toute hâte des commissaires chargés de secourir leurs frères par tous les moyens possibles. Ces agents s'échelonnèrent le long de la route suivie par les proscrits et fournirent des moyens de transport aux uns, des vêtements et des médicaments aux autres, de l'argent à un grand nombre, des consolations et des encouragements à tous. Que de pauvres vieillards infirmes, que de malades épuisés leur durent d'arriver à destination et de rejoindre des parents, des amis que, sans eux, ils n'eussent jamais revus !

Enfin, après le passage des dernières bandes, ces mêmes commissaires se rendirent à Turin pour solliciter l'élargissement des prisonniers retenus au mépris de la convention. De ce nombre étaient neuf pasteurs et beaucoup d'enfants soustraits à leurs parents dans un but de prosélytisme.

Mais leurs réclamations restèrent sans effet; tout ce qu'ils obtinrent fut de visiter les ministres en présence de plusieurs officiers. Puis, comme si l'intérêt qu'ils leur témoignaient était un motif suffisant de resserrer les liens des détenus, dès le lendemain, on fit partir pour le château de Nice trois pasteurs et leurs familles, en compagnie d'un malfaiteur de Mondovi. Le jour suivant, trois autres furent dirigés sur un autre point. Les commissaires qui surveillaient la sortie des derniers purent à peine échanger quelques mots avec eux et leur remettre tout ce qu'ils avaient d'argent sur eux, au moment où défila le lugubre cortège en tête duquel figurait le bandit enchaîné; puis venait une charrette avec les enfants et les malades, enfin les trois ministres et leurs femmes à pied.

Deux mille six cents Vaudois environ, résidu d'une population de quatorze à seize mille âmes, étaient donc désormais à l'abri dans les murs de Genève. Mais le traité conclu avec le duc spécifiait leur éloignement des frontières; aussi, à mesure qu'ils se remettaient de leurs fatigues, étaient-ils transportés dans l'intérieur de la Suisse, où des milliers de proscrits français, victimes de la révocation de l'Édit de Nantes, les avaient précédés.

La présence de ces nouveaux venus, dénués de tout, devenait pour leurs hôtes un surcroît de dépenses et une charge pesante. N'importe, ils les reçurent à bras ouverts, comme leurs devanciers, et avec plus de compassion encore, car les Vaudois en avaient plus besoin. De son côté, l'Électeur de Brandebourg leur ouvrait ses États. Plusieurs princes allemands leur offraient généreusement un asile et des terres à cultiver, et leurs amis de Hollande se préoccupaient sérieusement de leur faciliter une émigration en masse au cap de Bonne-Espérance ou en Amérique.

Ce fut sans doute pour leurs amis et bienfaiteurs une grande déception de constater l'indifférence avec laquelle les exilés accueillirent ces offres généreuses, et leur répugnance invincible à s'éloigner de leur pays. Avaient-ils donc obligé des ingrats ? Non, assurément. Mais il est une chose que rien ne remplace ici-bas, et ni les soins affectueux dont ils étaient l'objet, ni les champs qu'on leur offrait à défricher, ni les privilèges que les princes allemands leur octroyaient, ne pouvaient effacer du cœur des proscrits l'image de la patrie perdue. Ces lieux où s'était écoulée leur enfance, cette maison paternelle pleine de souvenirs si doux; l'ombrage de leurs figuiers et de leurs châtaigniers, les champs arrosés de leurs sueurs, les coteaux et les pâturages où ils menaient paître leurs troupeaux, hantaient leur imagination et les obsédaient nuit et jour au point d'absorber toutes leurs pensées. La nostalgie des montagnes s'empara d'eux et se

traduisit bientôt en un désir ardent, irrésistible de retourner dans leurs Vallées.

Dès le mois de juillet 1687, les plus impatients et les plus déterminés, au nombre d'environ trois cent cinquante, s'assemblèrent à Ouchy, près de Lausanne, dans le but avoué de traverser le lac et de se frayer ensuite un passage jusqu'aux Vallées. Cette première tentative, faite à l'aventure, sans préparation, sans chef et sans armes, échoua misérablement. Les autorités bernoises, ayant eu vent de l'entreprise, s'opposèrent au départ des exilés, qui regagnèrent leurs cantonnements, sans renoncer toutefois au projet qui seul donnait désormais un but à leur existence terrestre.

L'exécution de ce projet gigantesque, en apparence impraticable, était réservée à deux hommes exceptionnellement qualifiés pour en assurer la réalisation, et tels que Dieu en suscite toujours aux grandes heures de l'histoire des peuples pour l'accomplissement de ses desseins.

L'un d'eux nous est déjà connu. C'était Javanel, le héros de Rora. Après trente-cinq années d'exil, le vaillant capitaine retrouvait les fils et les petits-fils de ses anciens compagnons d'armes. L'âge avait paralysé son bras jadis redoutable, sans abattre son grand coeur. À défaut de son épée, il leur apportait les conseils de sa longue expérience, l'exemple d'une foi vivante, d'un patriotisme ardent et d'un courage indompté. À ses yeux, cette héroïque tentative était plus qu'un besoin du coeur; elle était un devoir de conscience. Il fallait reconquérir l'arche de l'alliance sur les impies qui s'en étaient emparés, et faire de nouveau briller la lumière de l'Évangile placée sous le boisseau. Il fut l'âme de cette entreprise dont il dressa le plan, laissant à un proscrit, digne à tous égards de cette mission, le soin de mener à bonne fin ce que l'histoire a nommé la Glorieuse Rentrée

des Vaudois dans leur patrie.

Javanel dirigea; Arnaud fit exécuter, les Vaudois obéirent, Dieu les bénit, et leur patrie fut reconquise.

Henri Arnaud naquit aux environs de Die, en Dauphiné, en 1641. Il avait donc atteint sa quarante-sixième année à l'époque où nous le présentons au lecteur. Le portrait que nous possédons de lui nous représente un homme aux traits rudes, au front large et intelligent, encadré d'une épaisse chevelure retombant en longues boucles sur les épaules, suivant la mode du temps. Doué d'une constitution exceptionnellement robuste, d'un esprit vaste, lucide et prompt; prudent autant que résolu, unissant à un courage indomptable une patience à toute épreuve, à l'éloquence la plus entraînante l'art du commandement, possédant enfin cet ensemble de qualités qui gagnent l'affection et inspirent le respect, il était naturellement désigné au choix de ses compatriotes pour la direction de l'entreprise projetée.

Arnaud avait été élevé en vue du ministère; mais les circonstances avaient modifié ses plans, sinon ses goûts, et il était entré au service du prince d'Orange. Il y fit preuve d'aptitudes remarquables pour les choses de la guerre, s'éleva rapidement au grade de capitaine, et reçut plusieurs marques de la faveur royale. Mais par un revirement soudain, qu'une vocation irrésistible motiva sans doute, il quitta la carrière des armes et reçut la consécration dans l'Église vaudoise où nous le retrouvons antérieurement aux tragiques événements de 1686.

C'est ainsi qu'à son insu il fut providentiellement préparé au double rôle de pasteur et de chef d'armée, et se concilia l'amitié d'un prince puissant dont l'appui lui fut si précieux dans la suite.

Arnaud occupait le poste important de La Tour lors de l'invasion des forces combinées de la France et du Piémont. Il avait pris une part glorieuse au combat de Saint-Germain, et s'était élevé avec force contre la soumission des Vallées. Ses remontrances restant sans effet, il s'était soustrait par la fuite aux conséquences de cette fatale reddition, qui devait jeter quatorze mille de ses compatriotes, pieds et poings liés, entre les mains de leurs ennemis. Huit mois plus tard, il avait rejoint les exilés à Genève. Un autre pasteur, le seul, croyons-nous, qui eût échappé au carnage, vint grossir les rangs de cette poignée de héros au moment où secrètement ils se préparaient à rentrer dans leur patrie.

Leur premier soin fut d'envoyer trois hommes à la découverte des chemins détournés qu'on pourrait suivre pour retourner aux Vallées. Ils avaient ordre de marquer les routes par les montagnes les plus hautes, afin de passer les rivières à leurs sources, et d'engager ceux qui étaient encore autour de leurs vallées à leur faire cuire du pain pour leur arrivée et à le leur faire parvenir secrètement dans les lieux dont ils convinrent ensemble.

« Ces trois voyageurs, » dit Arnaud [5], « furent assez heureux en allant; mais il n'en fut pas de même en s'en retournant, car, ne suivant pas le grand chemin, deux d'entre eux furent regardés comme des voleurs et arrêtés dans un des lieux les plus sauvages de la Tarentaise. »

Relâchés au bout de huit jours, après avoir été dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ils regagnèrent enfin Genève, et « le rapport que firent ces trois hommes se trouvant favorable au dessein des Vaudois, soit parce que tout leur pays était habité par des étrangers, soit parce qu'ils voyaient les moyens d'y retourner par des

chemins qu'on croyait jusque-là impraticables, » un conseil secret tenu chez Javanel décida qu'on ferait une seconde tentative par le Valais, le grand et le petit Saint-Bernard et le mont Cenis.

Ce projet hardi les conduisait de cime en cime par les montagnes les plus inaccessibles de l'Europe, et les mettait à l'abri des atteintes de leurs ennemis, sous l'égide des orages et des glaciers, jusqu'au sein de leurs belles vallées [6].

Bex, petite ville à l'extrémité méridionale de l'État de Berne, près d'un pont sur le Rhône, fut choisie pour le lieu du rendez-vous.

« Ils croyaient s'y rendre sans qu'on s'aperçût de leur dessein; mais quoiqu'ils marchassent de nuit et par divers endroits, ils ne purent pourtant dérober leur marche à LL. EE. de Zurich et de Berne, non plus qu'à la ville de Genève, où leur entreprise fut découverte par la désertion d'une soixantaine de Vaudois qui servaient dans la garnison. »

Le bailli d'Aigle reçut l'ordre d'arrêter l'expédition. Il le fit avec tous les ménagements de la charité chrétienne. Les ayant rassemblés dans le temple, il les harangua, leur démontrant que leur projet était éventé et leurs ennemis en armes, qu'il serait téméraire de passer outre et que Leurs Excellences ne le pourraient permettre sans être accusées de violer les traités. Ce discours sensé et bienveillant ayant un peu calmé les esprits, leur pasteur et chef, Arnaud, les soumit entièrement en leur exposant ce verset du chapitre 22 de saint Luc : « Ne crains point, petit troupeau, » leur faisant entendre que Dieu avait son temps pour abattre et pour relever, et qu'il les relèverait bientôt.

L'insuccès de cette seconde tentative décida plus de huit cents

Vaudois à accepter les offres généreuses des princes allemands et à s'embarquer sur le Rhin à destination de l'électorat de Brandebourg.

Leur chef Arnaud les vit s'éloigner avec tristesse; mais, plus résolu que jamais à donner suite à ses projets, il se rendit en Hollande pour en entretenir son royal protecteur. Le prince d'Orange l'accueillit avec bonté, loua son héroïque obstination et promit son concours, lui laissant entendre que les circonstances seraient bientôt favorables à son entreprise.

En effet, quelques mois plus tard, la guerre éclatait entre la France et l'Allemagne. À peine les Vaudois avaient-ils commencé à s'établir dans ce pays qu'ils se virent obligés de chercher leur sûreté dans la fuite, « ne jugeant pas à propos de devenir la victime des Français dont ils n'avaient déjà que trop ressenti la fureur. » Force leur fut de retourner en Suisse.

La Providence semblait n'avoir pas voulu mener ce petit peuple dans un pays où il pût demeurer, comme pour montrer qu'elle voulait que ces pauvres gens retournassent dans leur patrie. Eux-mêmes jugèrent que Dieu n'avait permis cette nouvelle disgrâce que pour leur faire mieux comprendre qu'ils ne trouveraient jamais de repos que chez eux, et ils résolurent pour la troisième fois d'y rentrer à tout prix.

Jamais occasion n'avait été plus propice. La Savoie était dégarnie de troupes. Victor-Amédée les avait retirées en Piémont, « soit qu'il ne craignît plus les Vaudois qu'il voyait éloignés, soit qu'il eût besoin de tout son monde pour mettre à la raison les Mondovisains révoltés. » La France, attaquée par la Hollande, par l'Empereur, et bientôt par l'Angleterre, avait trop à faire à se défendre elle-même pour fournir des renforts au duc de Savoie.

Le moment d'agir était venu.

De Neuchâtel, où il résidait avec sa famille, Arnaud surveillait les préparatifs de l'expédition. Cette fois, le secret avait été bien gardé. Au jour fixé, l'héroïque chef rejoignait ses compagnons d'armes en un lieu choisi d'avance, et inaugurait avec eux la plus étonnante et, sans contredit, la plus merveilleuse de toutes les campagnes dont l'histoire nous ait conservé le souvenir.

Notes:

1. Muston, t. II, p. 538.
2. Consulter l'ouvrage authentique intitulé : Histoire de la persécution des Vallées du Piémont, en l'an 1686, etc.
3. Muston, t. II, p. 555.
4. Muston, t. II, p. 593-594. -- Arnaud, La Glorieuse rentrée. Introduction. -- Jurieu, Lettres pastorales, t. I, p. 287. -- Extraits des registres d'État de Genève depuis février 1687 à décembre 1690, etc.
5. Arnaud, Glorieuse Rentrée, p. 29.
6. Muston, t. III, p. 49.

Chapitre 12

Glorieuse rentrée de l'Église vaudoise

Pendant la nuit du 16 au 17 août 1689, la forêt de Prangins, près de Nyon, silencieuse encore au coucher du soleil, se peupla tout à coup d'hôtes mystérieux descendus des hauteurs voisines, montant des ravins, surgissant des taillis et, comme à un signal muet, se concentrant avec un ensemble admirable sur les plages désertes du Léman.

Quand les horloges de la ville sonnèrent neuf heures, les conjurés descendirent silencieusement au bord de l'eau, et s'étant mis à genoux, leur pasteur Arnaud prononça une fervente prière pour implorer sur les proscrits la protection divine.

Ils traversèrent le lac sur quinze bateaux et abordèrent heureusement entre Yvoire et Nernier. « Malheureusement, après ce premier trajet, ayant renvoyé les bateaux pour chercher ceux qui n'avaient pu passer la première fois, il n'en revint que trois; les autres prirent la fuite, quoiqu'ils fussent payés d'avance, ce qui fut cause qu'ils abandonnèrent plus de deux cents des leurs sur le rivage suisse. »

Le capitaine Bourgeois, qui devait commander l'expédition, manqua au rendez-vous, et cent vingt-deux exilés, venant des Grisons, de Saint-Gall et du Wurtemberg, furent arrêtés dans les cantons catholiques et transférés dans les prisons de Turin, d'où ils ne sortirent qu'à la paix.

Neuf cents hommes à peine avaient effectué le passage du lac. Arnaud les divisa en vingt compagnies, dont six étaient composées

de Français du Dauphiné et du Languedoc, treize autres de différentes communautés vaudoises, et une dernière de volontaires qui n'avaient pas voulu faire partie des précédentes.

De toutes ces compagnies réunies, on forma trois corps : une avant-garde, un corps de bataille et une arrière-garde, selon la tactique des troupes réglées qui fut toujours observée par les Vaudois dans leurs marches. Outre Arnaud, qu'on peut appeler leur patriarche, ils avaient deux ministres : Cyrus Chyon, ci-devant pasteur de Pont-à-Royans en Dauphiné, et Montoux, du Val Pragela. Le premier ne suivit pas longtemps l'expédition, car s'étant rendu avec trop de confiance au premier village pour y obtenir un guide, il fut fait prisonnier et conduit à Chambéry.

À peine organisée, et en mesure de se défendre, la petite troupe fléchit de nouveau le genou devant Dieu, de qui dépendait le succès de l'entreprise, puis elle se mit résolument en marche dans la direction du sud.

Dans son histoire de la Glorieuse Rentrée, Arnaud nous a minutieusement décrit tous les incidents de l'expédition. Nous y renvoyons le lecteur, nous bornant à rappeler ici les traits les plus saillants de cette merveilleuse odyssée [1].

La première journée, ils marchèrent jusqu'à minuit, par une pluie battante, et campèrent en rase campagne. Yvoire ouvrit ses portes après un simulacre de défense. Les villages qu'on traversa ne songèrent même pas à résister. Cet heureux résultat était dû en grande partie à la sage précaution qu'avaient eue les Vaudois de s'assurer partout des personnages les plus influents et de les retenir comme otages au milieu d'eux. Les prisonniers étaient traités avec toutes sortes d'égards et relâchés dès qu'il s'en présentait d'autres

pour les remplacer, lesquels ils s'empressaient de désigner eux-mêmes en disant : « Voilà un bon oiseau pour notre cage. » On y mit plusieurs prêtres, qui furent d'un grand secours. Dans toutes les occasions où il s'agit d'obtenir le passage, leur intercession était toujours si efficace que les Vaudois s'étonnaient plus que jamais du pouvoir que ces bons pères exerçaient sur leurs coreligionnaires.

La seconde journée fut laborieuse. Il fallait nécessairement passer par Cluse. Mais les habitants en armes en bordaient les fossés, et les paysans descendaient des montagnes en vociférant des injures. La fermeté des Vaudois, et l'intervention des otages qui craignaient pour leur vie, amenèrent une capitulation.

De Cluse à Salanches la vallée est fort étroite et bordée de montagnes à pic, du haut desquelles on aurait pu détruire toute une armée en l'assaillant avec des pierres. Ce pas dangereux fut franchi sans encombre; mais, arrivés au grand pont de Saint-Martin, vis-à-vis de Salanches, les Vaudois y trouvèrent six cents hommes armés que le conseil y avait assemblés au bruit du tocsin. « Mais la ville craignant d'être incendiée, ainsi qu'on l'en avait menacée, ils défilèrent tranquillement, et, après de grands détours, arrivèrent à un village où ils passèrent la nuit pour se reposer; » et malgré la pluie qui n'avait cessé de tomber tout le jour, ces pauvres gens bénirent Dieu de leur avoir fait traverser sans combat et sans perte d'hommes des ponts et des défilés où quelques défenseurs courageux auraient pu leur faire un mal irréparable.

Le troisième jour a lui. Les voici maintenant au pied des géants des Alpes, « épouvantés en apprenant quel chemin rude et difficile ils ont à faire, » et surtout à la vue d'une horrible montagne, appelée la montagne de Haute-Luce, « dont le seul abord fait peur. » Après des fatigues qu'il est plus facile d'imaginer que d'exprimer, ils

parvinrent enfin au sommet, grâce à l'indomptable énergie du pasteur Arnaud, « qui ranima, par ses saintes et bonnes exhortations, le courage de ceux qui le suivaient, et qui semblaient prêts à succomber sous le poids de toutes sortes de misères, qu'augmentait encore ici une peine indicible à franchir un passage taillé dans le roc qu'il fallait monter et descendre comme par une échelle, et d'où vingt personnes en auraient défait sans peine vingt mille. »

La descente, non moins périlleuse que la montée, fut faite presque toujours assis, et en se glissant comme dans un précipice, sans autre clarté que celle que procurait la blancheur de la neige. Ce ne fut que tard dans la nuit qu'ils arrivèrent à des cabanes de bergers, dans un lieu profond comme un abîme, désert et froid, où ils ne purent faire du feu qu'en découvrant les toits, ce qui en revanche les exposa à la pluie, qui dura toute la nuit.

Au matin du quatrième jour ils passèrent le col du Bonhomme, l'une des plus hautes arêtes du mont Blanc, « ayant, » dit Arnaud, « de la neige jusqu'aux genoux et la pluie sur le dos. »

On savait que, par peur des Vaudois, on avait construit dans ces lieux plusieurs fortins dans une position si avantageuse que trente personnes auraient pu les arrêter et les détruire. Les exilés s'attendaient donc à une sanglante action; « mais l'Éternel, qui était toujours avec cette troupe de fidèles, permit qu'ils trouvassent ces beaux retranchements vides et sans aucune garde, parce que, las d'y veiller si longtemps, on les avait abandonnés, grâce dont ils rendirent sur-le-champ louange à Dieu. »

La cinquième et la sixième journées furent employées à remonter l'Isère jusqu'à sa source. À Laval, le principal du village hébergea les officiers. « Ce fut en ce lieu qu'Arnaud et son collègue

Montoux, après avoir été huit jours et huit nuits sans presque manger, ni boire, ni dormir, reposèrent trois heures après avoir soupé; aussi jamais repas ni sommeil ne leur fut plus agréable. » Au mont Iseran, les Vaudois trouvèrent des bergers qui les régalerent de laitage et leur annoncèrent qu'un grand nombre de soldats les attendaient au bas du mont Cenis. Loin de les alarmer, cette nouvelle les enflamma de courage, car sachant que le sort de leurs armes dépendait absolument de Dieu, pour la gloire duquel ils allaient combattre, ils ne doutaient nullement qu'il ne leur ouvrît lui-même le passage partout où on prétendrait le leur fermer.

Le vendredi, 23 août, au septième jour, la petite troupe gravit le mont Cenis, où elle enleva tous les chevaux de poste pour empêcher que par leur entremise la nouvelle de leur marche ne fût annoncée partout. Un petit détachement fit en outre main-basse sur des mulets chargés des bagages du cardinal Angelo Ranuzzi, qui se rendait à Rome pour assister au conclave. Les muletiers ayant porté plainte aux officiers, ceux-ci firent restituer ce butin. Mais le cardinal, inquiet du retard de ses bagages, crut qu'ils étaient perdus, et comme ils contenaient des papiers compromettants, on prétend qu'il mourut de douleur en répétant : O le mie carte ! O le mie carte ! « O mes papiers ! O mes papiers ! »

Après avoir fait cette restitution, les Vaudois gravirent le grand et le petit mont Cenis. Étant enfin arrivés sur ce dernier après des fatigues inouïes, ils purent se procurer un peu de pain et de vin; mais malheureusement, en partant de là, soit malice du guide, soit à cause du brouillard et de la neige dont la terre était couverte à la hauteur d'un pied, ils s'égarèrent et descendirent la montagne de Touliers plutôt par un précipice que par un chemin battu. Enfin, pour comble de malheur, plusieurs n'en pouvant plus de fatigue et de lassitude, restèrent en arrière et passèrent misérablement la nuit dispersés dans

les bois, tandis que le gros de la troupe, qui avait gagné la vallée du Jaillon, se réchauffait et se séchait au moyen du bois sec qu'il y avait trouvé pour tout secours.

Quand, à l'aube du huitième jour, les Vaudois cherchèrent à déboucher de l'étroite vallée où ils avaient passé la nuit, ils trouvèrent les hauteurs couronnées de soldats français de la garnison d'Exilés. Le capitaine Palenc, envoyé pour traiter, ayant été retenu prisonnier, l'avant-garde s'avança avec un courage intrépide jusqu'à cinquante pas de l'ennemi. Mais une grêle de balles, de grenades et de débris de rochers l'obligea à battre en retraite.

Il fallut rebrousser chemin, sous peine d'être enveloppé et détruit, et regagner les hauteurs d'où l'on était descendu. Cette ascension devint bientôt si pénible que les otages demandaient en grâce qu'on leur ôtât la vie plutôt que de leur faire souffrir tant de maux.

Une quarantaine de Vaudois s'égarèrent dans les bois et tombèrent aux mains de leurs ennemis. Ceux qui furent saisis sur les terres de Savoie se virent jetés dans les prisons de Turin, où ils croupirent pendant neuf mois; les autres, arrêtés sur le territoire français, furent conduits à Grenoble et de là aux galères pour y ramer jusqu'à la fin de leurs jours.

Cette déroute, qui diminuait la petite troupe et lui coûta beaucoup de braves et de butin, n'affaiblit pourtant pas le courage des Vaudois; « mais consolés par l'idée que ce n'est ni par la force, ni par l'adresse, ni par le nombre des hommes que Dieu exécute ses merveilleux desseins, ils se rassurèrent, » et ayant résolu de gravir la montagne de Tourliers, ils se mirent en marche après avoir fait sonner longtemps de la trompette pour indiquer aux égarés la

direction à suivre.

L'intention d'Arnaud était de passer la Doire, au-dessus de Suse, au pont de Salabertrand. Un paysan auquel il fit demander si l'on trouverait des vivres, en payant, au village voisin, répondit froidement : « Allez! on vous donnera tout ce que vous voudrez, et on vous prépare un bon souper. » Ces paroles énigmatiques s'expliquèrent bientôt, car on découvrit dans la [vallée jusqu'à trente-six feux autour desquels bivouaquaient plus de deux mille hommes.

« Ne doutant plus qu'il n'en fallût venir aux mains, on fit la prière, et ayant envoyé en reconnaissance à droite et à gauche, on s'avança jusqu'auprès du pont. Les ennemis qui s'étaient retranchés de l'autre côté crièrent : Qui vive? On leur répondit bien sincèrement : Amis! bien entendu pourvu qu'on les laissât passer. Mais ne voulant point d'amis à ce prix, ils se mirent à crier : Tue ! tue! et en même temps ils firent un feu qui dura un bon quart d'heure et de plus de deux mille coups à chaque décharge. M. de La Tour (Arnaud) ayant aussitôt ordonné de se coucher à terre, il n'y eut qu'un seul homme blessé au cou; ce qui fit dire à un des otages, gentilhomme savoyard blanchi sous les armes, « qu'il n'avait jamais vu un feu si terrible avoir eu si peu d'effet. » Mais ce qui fut encore plus remarquable, c'est que ledit M. de La Tour, aidé seulement du capitaine Mondon, de Bobi, généreux et vaillant officier, et de deux autres réfugiés, tint tête à deux compagnies qui venaient charger ses gens par derrière.

« Se trouvant ainsi entre deux feux, les Vaudois virent bien qu'il fallait, sans perdre un instant, tout hasarder. Aussi quelques-uns se mirent-ils à crier : Courage! le pont est gagné! quoiqu'il ne le fût pas. Ces paroles animèrent tellement le coeur des soldats que, se jetant à corps perdu sur le pont, le sabre à la main et la baïonnette au

fusil, ils l'emportèrent et attaquèrent tête baissée les retranchements, qu'ils forcèrent du même coup. Ils poursuivirent les ennemis à brûle-pourpoint jusqu'à les saisir par les cheveux. Jamais choc ne fut plus rude : les sabres des Vaudois mettaient en pièces les épées des Français et faisaient jaillir des milliers d'étincelles en frappant sur les fusils dont l'ennemi ne se servait plus que pour parer les coups. Enfin, la victoire fut si belle et si complète que M. le marquis de Larrey, qui commandait ces troupes et qui fut dangereusement blessé au bras, s'écria : « Est-il possible que je perde le combat et mon honneur ! »

En effet, deux mille cinq cents soldats bien retranchés, savoir quinze compagnies de troupes réglées et onze de milices, sans compter les paysans et les troupes qui avaient pris les Vaudois à dos, avaient été défaits par huit cents hommes, exténués de fatigue et novices dans l'art de la guerre. Les Vaudois n'eurent que dix ou douze blessés et quatorze ou quinze tués. Les Français avouèrent une perte de douze capitaines, de plusieurs autres officiers et d'environ six cents soldats.

Après le combat, plusieurs des ennemis s'étaient mêlés aux vainqueurs, espérant par là leur échapper. Mais les Vaudois ayant pour mot de ralliement : Angrogne ! quand ils criaient : Qui vive ? ceux des ennemis qui voulaient les contrefaire répondaient seulement : Grogne ! en sorte que ce mot seul coûta la vie à plus de deux cents hommes.

Les bagages et les munitions tombèrent aux mains des vainqueurs. Arnaud ordonna à chacun de prendre des balles et de la poudre autant qu'il en avait besoin, puis il fit mettre le feu à ce qui en restait. « Au fracas épouvantable qui suivit et qui retentit au loin dans les montagnes, se joignirent les trompettes vaudoises et les

acclamations de la petite troupe s'écriant en signe d'allégresse : « Grâces soient rendues à l'Éternel des armées qui nous a donné la victoire sur tous nos ennemis ! »

Quoique, après une telle action, le besoin d'un peu de repos se fît sentir plus vivement que jamais, il fallut employer le reste de cette glorieuse nuit à gravir la montagne de Sci pour éviter d'être surpris par les forces que l'ennemi avait dans la vallée de la Doire. Mais à chaque instant quelque soldat tombait accablé de lassitude et de sommeil, et quelque soin que l'arrière-garde mît à réveiller les dormeurs, quatre-vingts restèrent en route et furent faits prisonniers. Le dimanche, 25, au point du jour, les exilés atteignirent le haut de Sci, et lorsque tous eurent rejoint, Arnaud leur fit remarquer avec émotion que de ce lieu on découvrait la cime de leurs montagnes natales. Après tant de fatigues, de dangers et de privations, les hardis pèlerins entrevoyaient enfin le terme de leur course. Ils tombèrent à genoux, en remerciant Dieu dont la main les avait si merveilleusement protégés. Quelques heures après, ils passaient le Cluson, se reposaient à La Traverse, et allaient coucher au village de Jaussaud, qui est le lieu le plus élevé du col du Pis.

Le lendemain, les Vaudois se remirent en marche frais et dispos. Un détachement de soldats piémontais qui gardait le col du Pis s'enfuit à leur approche, et dans une des gorges de la montagne ils capturèrent un troupeau de moutons qui furent pour eux un régal et un réconfort.

Enfin, le mardi 27 août 1689, la vaillante troupe qui avait traversé le lac Léman, onze jours auparavant, et surmonté avec tant de constance et d'abnégation tous les obstacles de la route, mit le pied dans le premier village vaudois, La Balsille, à l'extrémité nord-ouest de la vallée de Saint-Martin.

Désormais une lutte à mort va s'engager dont l'enjeu n'est rien moins que la patrie elle-même. Nos exilés le savent; ils s'y sont préparés. La déroute du Jaillon, le glorieux fait d'armes de Salabertrand et l'épuisement joint au sommeil lors de l'ascension du Sci, leur ont enlevé près de cent cinquante hommes. Au moment de tenter un effort suprême et décisif, ils se trouvent réduits au chiffre de sept cents combattants. Il importe de se faire une juste idée de leur situation pour pardonner aux Vaudois une mesure cruelle que l'instinct de la conservation leur arracha.

Du jour où ils eurent franchi les frontières de leur patrie, le conseil de guerre décida qu'à l'avenir tous les prisonniers seraient passés par les armes.

« Il ne faut pas s'étonner que les Vaudois aient ainsi mis à mort tous ceux qui tombaient entre leurs mains, » dit Arnaud, comme pour prévenir le reproche de cruauté de la part des ennemis; « c'était pour eux une puissante raison d'État : ils n'avaient d'abord aucune prison pour les renfermer; ayant ensuite besoin de tout leur monde, ils ne pouvaient les garder, et les renvoyer c'eût été vouloir faire connaître leur marche, leur petit nombre et enfin tout ce d'où dépendait le succès de l'entreprise. Ils n'ont que trop reconnu la nécessité de cette maxime forcée, puisqu'après avoir fait grâce de la vie à Jean Gras et à son père, ils en ont été récompensés par de grands préjudices que leur causèrent ces deux ingrats, qui reçurent cependant plus tard le juste salaire de leur perfidie [2]. »

La première exécution eut lieu sur l'Alp du Pis.

Six soldats des gardes de son Altesse royale furent passés par les armes. À La Balsille, quarante-six miliciens de Cavour et deux

paysans apostats furent exécutés deux à deux sur le pont de la Germanasque et jetés dans la rivière. Hâtons-nous d'ajouter que dans la suite l'armée ne sévit jamais contre des prisonniers aussi nombreux, et que des guides convaincus de trahison, des paysans suspects ou apostats, des soldats isolés furent seuls victimes de cette terrible loi.

De La Balsille, les Vaudois se rendirent à Prali, où ils eurent la joie de trouver le temple encore debout. Ils en arrachèrent tout ce qui sentait le culte romain, puis les sept cents guerriers en armes entonnèrent le psaume 74 : D'où vient, Seigneur, que tu nous as épars, etc.

« Pour se faire entendre tant de ceux qui étaient au dedans qu'au dehors, Arnaud monta sur un banc placé dans le vide de la porte, et ayant encore fait chanter le psaume 129 :

Dès ma jeunesse ils m'ont fait mille maux;
Dès ma jeunesse, Israël peut le dire,
Mes ennemis m'ont livré mille assauts :
Jamais pourtant ils n'ont pu me détruire, etc.

Il prit pour texte de ses instructions quelques versets de ce dernier psaume.

« Plusieurs firent la remarque que Dieu permit que le premier sermon que les Vaudois entendirent de nouveau dans leurs vallées fût fait dans un temple qu'avait desservi le bienheureux ministre Leidet, surpris par les papistes comme il chantait des psaumes sous un rocher, et mort martyr trois ans auparavant en confessant le nom du Sauveur. »

Le jeudi, 29, ils apprirent que l'ennemi les attendait au col Julien, qu'il fallait forcément franchir pour passer de la vallée de Saint-Martin dans celle de Luserne. En les voyant gravir les hauteurs, les soldats leur criaient avec arrogance : « Venez! venez! barbets du diable, nous avons saisi tous les postes et nous sommes plus de trois mille. » Attaquer ces fanfarons, les forcer dans leurs retranchements, les mettre en fuite, s'emparer de leurs munitions et de leurs bagages fut l'affaire d'un instant.

Cette victoire les rendait maîtres de la vallée. Ils jugèrent à propos de se recueillir et de rendre grâces à Dieu. Le dimanche, 1er septembre, réunis près de Bobbi, sur la colline de Sibaoud, ils groupèrent leurs armes en faisceaux, et, paisiblement assis sous l'ombrage des grands châtaigniers qui la couronnent, ils goûtèrent pour la première fois les douces émotions de la patrie reconquise.

Après une éloquente prédication du pasteur Montoux, tous, officiers et soldats, se lièrent solidairement par un serment solennel, renouvelé de l'ancien acte d'union des Vallées, et désormais connu sous le nom de « Serment de Sibaoud. »

« Dieu, par sa divine grâce, nous ayant heureusement ramenés dans les héritages de nos pères pour y rétablir le pur service de notre sainte religion, en continuant et achevant la grande entreprise que ce grand Dieu des armées a si divinement jusqu'ici conduite en notre faveur;

» Nous, pasteurs, capitaines et autres officiers, jurons et promettons, devant la face du Dieu vivant et sur la damnation de nos âmes, d'observer parmi nous l'union et l'ordre, de ne point nous séparer ni nous désunir tant que Dieu nous conservera la vie quand bien nous aurions le malheur de nous voir réduits à trois ou quatre;

de ne jamais parlementer ni traiter avec nos ennemis, tant de France que de Piémont, sans la participation de tout notre conseil de guerre, et de mettre ensemble le butin que nous ferons...

» Et nous soldats, promettons et jurons aujourd'hui devant Dieu d'être obéissants aux ordres de tous nos officiers, et leur jurons de tout notre coeur fidélité jusqu'à la dernière goutte de notre sang...

» Et afin que l'union, qui est l'âme de toutes nos affaires, demeure toujours inébranlable entre nous, les officiers jureront fidélité aux soldats et les soldats aux officiers;

» Promettant en outre tous ensemble, à notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, d'arracher, autant qu'il nous sera possible, le reste de nos frères de la cruelle Babylone, pour, avec eux, rétablir et maintenir son règne jusqu'à la mort, et d'observer toute notre vie et de bonne foi le présent règlement. »

Tous les Vaudois, levant leurs mains au ciel, ratifièrent par serment cet engagement solennel dont Arnaud venait de leur donner lecture, et peu après ils se séparèrent en deux corps pour occuper simultanément la vallée de Luserne et celle de Saint-Martin, conformément aux instructions de Javanel, qui jugeait cette double occupation indispensable au succès de l'entreprise.

Nous ne les suivrons point dans leurs diverses expéditions à travers ces vallées, que leurs exploits ont à jamais rendues célèbres. Après des efforts inouïs, des combats héroïques et des victoires merveilleuses, les Vaudois, enveloppés de toutes parts, poursuivis de rochers en rochers, semblaient sur le point de succomber misérablement sous le nombre.

On était au 16 octobre 1689, et l'issue de leur entreprise paraissait de plus en plus douteuse. Affaiblis par une multitude d'engagements partiels, épuisés par des marches incessantes, inquiets pour le présent, incertains de l'avenir, peu s'en fallut qu'ils ne connussent le découragement.

Le nombre de leurs hommes, réduit par les combats, diminuait encore par les désertions. Plusieurs des réfugiés français qui les avaient suivis, considérant leur cause comme désespérée, sortirent des montagnes vaudoises, où le trépas et le triomphe eussent été également glorieux, et n'eurent pour la plupart qu'une fin misérable; car saisis isolément, soit en France, soit en Piémont, ils furent menés prisonniers à Turin ou jetés aux galères.

Le commandant Turrel lui-même, qui avait dirigé les opérations militaires depuis la Suisse jusque dans les Vallées, désespérant du succès de la cause qu'il avait défendue jusque-là, ne voyant aucune chance de réussite, aucune apparence de rapatriement durable pour les Vaudois, se retira furtivement du milieu d'eux, incapable de résister plus longtemps aux fatigues d'une telle guerre. Son origine étrangère, sans nuire au déploiement de ses talents militaires, lui rendait impossible, sans doute, de s'élever ou de se maintenir à la hauteur de leur patriotisme [3].

Au moment même où ces défections se produisaient, deux mille Français envahissaient la vallée de Saint-Martin et resserraient encore le cercle de fer et de feu qui étreignait la petite armée.

Il était impossible de faire face à tant d'ennemis. Mais où se retirer en lieu sûr ? Dans les montagnes de Bobbi, conseillaient les uns. Dans les Alpes d'Angrogne, conseillaient les autres. La division se glissait entre les chefs; l'on courait à une ruine certaine.

Alors Arnaud s'écria que, dans un tel embarras, il fallait avoir recours à Dieu, et il commença en effet à prier. Après leur avoir instamment recommandé l'union et leur en avoir fait sentir l'absolue nécessité, il fit comprendre aux Vaudois que les rochers de la Balsille étaient seuls capables de les abriter.

Tous applaudirent à cette opinion, et deux heures avant le jour ils se mirent en marche. « L'obscurité était si grande, » dit Arnaud [4], « que pour découvrir les guides on fut obligé de mettre sur leurs épaules les linges les plus blancs que l'on put trouver. La route qu'on fut obligé de prendre étant en outre environnée de précipices, on eut toutes les peines du monde à s'en garantir, au point qu'on fut souvent dans la nécessité de marcher sur les pieds et sur les mains en même temps... Qui n'a pas vu ces lieux ne peut pas bien s'en représenter les dangers, et qui les a vus tiendra sans doute cette marche pour une fiction et une supposition. Mais c'est cependant la pure vérité, et l'on peut ajouter que ces lieux sont si affreux, que quand les Vaudois les ont revus de jour, comme cela est arrivé plusieurs fois dans la suite, leurs cheveux se sont hérissés, et ce n'est qu'en frémissant qu'ils se sont rappelé qu'ils avaient passé de nuit, et fort heureusement, dans un endroit qu'on ne peut traverser de jour sans risquer sa vie. »

Nos fugitifs ayant évité les ennemis qui se trouvaient dans le bas de la vallée, arrivèrent enfin à La Balsille, au lieu appelé le Château, sorte de promontoire escarpé s'avancant entre deux profonds ravins comme une langue de montagne, et tout hérissé en arrière de pointes de rochers superposées formant pour ainsi dire trois enceintes ou étages reliés entre eux, et d'un abord très difficile, excepté du côté d'un ruisseau qui arrose le pied du château.

C'est sur ce roc inaccessible que, suivant les instructions de

Javanel, les Vaudois se postèrent, avec la résolution bien arrêtée d'y attendre les ennemis de pied ferme et de ne plus se fatiguer à courir de montagne en montagne comme ils l'avaient fait si souvent.

« Pour s'y maintenir, ils commencèrent à se retrancher, firent des chemins couverts, des fossés et des murailles, et creusèrent plus de quatre-vingts cabanes dans la terre, en les entourant de rigoles pour empêcher l'eau d'y entrer. Après la prière du matin [5], ceux qui étaient désignés allaient travailler aux retranchements, qui consistaient en coupures l'une sur l'autre. On en fit jusqu'à dix-sept, soit autant que le terrain le permettait, et on les disposa de telle manière qu'au besoin on pouvait se retirer de l'une dans l'autre, et que si les assiégeants eussent emporté la première, ils auraient trouvé à qui parler dans la seconde, et ainsi de suite jusqu'au sommet de la montagne. »

Ces travaux de défense étaient à peine entrepris, que les troupes françaises enveloppèrent La Balsille et commencèrent le siège du château. C'était vers la fin d'octobre : la neige tombait en abondance; beaucoup de soldats assiégeants eurent les pieds et les mains gelés; d'autres, en assez grand nombre, périrent en voulant forcer le passage d'un pont, si bien que, soit à cause de la saison avancée, soit à cause de l'insuffisance des moyens dont ils disposaient, ils décampèrent subitement, emportant ou détruisant tout ce qui aurait pu servir à l'entretien des Vaudois, et leur criant ironiquement de prendre patience jusqu'à Pâques en les attendant.

Les Vaudois, encore au nombre de quatre cents, commencèrent alors à respirer un peu librement. On disait, à la vérité, qu'on reviendrait les visiter; mais cette perspective ne les épouvantait pas, car ils comptaient sur le secours divin qui les avait si visiblement délivrés de leurs ennemis et garantis de la faim dont on voulait les

faire mourir.

« Ils étaient arrivés à La Balsille sans avoir de quoi vivre pour le lendemain. Ils y vécurent cependant de choux, de raves et de blé, qu'ils faisaient bouillir et qu'ils mangeaient sans graisse, sans sel et sans aucun autre assaisonnement, jusqu'à ce qu'ils eussent rétabli le moulin et pu faire du pain. »

Ils en préparèrent alors de grandes quantités pour l'hiver, grâce au secours miraculeux de la bonne Providence, qui permit que les blés, qui n'avaient pas été moissonnés partout, se conservassent sous la neige jusqu'en janvier et février, et même jusqu'en mai de l'année suivante, où on les récolta sans qu'ils fussent gâtés.

« Qui peut être assez déraisonnable et dépourvu de sens, » s'écrie Arnaud, « pour ne point attribuer à la divine providence plutôt qu'à la nature que les Vaudois aient fait la moisson, non en été, comme à l'ordinaire, mais au coeur de l'hiver ? Pendant que les ennemis, ne pouvant en venir à bout par les armes, prennent toutes les précautions possibles pour les affamer, Dieu, le Père céleste, conserve des grains sur terre pour leur nourriture pendant dix-huit mois, malgré l'injure et les rigueurs de l'hiver, voulant dire par là à toute la chrétienté : « Ceux-ci sont mes élus et mes bien-aimés, lesquels je veux repaître de ma providence; que la terre de Canaan, où je les ai ramenés, se réjouisse de les revoir et leur fasse des présents non seulement extraordinaires, mais même surnaturels [6]. »

Les Français, qui, pendant tout l'hiver, avaient menacé les Vaudois d'une visite au printemps, prirent pour cela toutes leurs précautions, et on s'aperçut en effet qu'ils tiendraient parole.

Le 30 avril 1690, leurs troupes commencèrent à défiler par le bas de la vallée, et se massèrent autour de La Balsille au nombre de vingt-deux mille hommes, dont dix mille Français et douze mille Piémontais. L'illustre Catinat dirigeait les opérations et pensait, dit-on, en finir en un jour.

« Un ingénieur ayant examiné la position avec une lunette d'approche, crut remarquer que l'endroit le plus favorable pour l'attaque était sur la droite, et en conséquence on détacha de l'armée des assiégeants cinq cents hommes choisis, qui s'approchèrent du premier bastion à la faveur d'une décharge générale. Ils crurent qu'il n'y avait qu'à écarter les arbres des palissades, et qu'ils auraient ensuite un chemin frayé. Mais ils furent très étonnés lorsqu'ils s'aperçurent que ces arbres étaient inébranlables et comme cloués par la charge de pierres qui les retenait.

» Voyant qu'ils n'en pouvaient venir à bout et les apercevant si proches d'eux, les Vaudois commencèrent alors un feu si violent, qu'ils renversèrent la plupart de ces fiers-à-bras que, malheureusement pour eux, on avait choisis pour mener à la boucherie.

» La grêle de balles qui remplissait les airs était effrayante, car les Vaudois avaient si bien pris leurs mesures, que les plus jeunes d'entre eux étaient sans cesse occupés à charger les armes, tandis que les autres tiraient; en sorte que malgré la neige qui tomba pendant tout ce temps et qui mouillait la poudre, les ennemis furent abîmés par ce feu roulant.

» Voyant tout ce qui restait de ce détachement en plein désordre, les assiégés sortirent de leurs retranchements,

poursuivirent et mirent en pièces les débris de cette troupe, dont il ne s'échappa que dix ou douze sans chapeaux et sans armes, qui allèrent porter à Catinat la nouvelle de leur honteuse défaite.

» Leur commandant de Parat, qui, quelques heures auparavant, disait à ses soldats en leur montrant La Balsille : « Mes enfants, il faut aller coucher ce soir dans cette baraque, » fut fait prisonnier et conduit dans cette même baraque où il espérait entrer en vainqueur. Quant aux Vaudois, ils n'eurent ni morts ni blessés dans cette sanglante journée. Les ennemis, consternés, se retirèrent le même soir : les Français, à Macel; les Piémontais, qui étaient restés tranquilles spectateurs du combat, à Champ-la-Salse.

» Catinat, profondément irrité de l'échec qu'il venait d'éprouver, prit toutes les dispositions nécessaires pour en tirer une éclatante vengeance; mais il ne jugea point sans doute à propos d'exposer une seconde fois sa personne et ses espérances au bâton de maréchal de France, et il remit l'exécution de l'entreprise au marquis de Feuquières, ambassadeur du roi à la cour de Savoie.

» Le samedi, 10 mai, veille de la Pentecôte, la garde avancée prévint les Vaudois que les ennemis revenaient à la charge de cinq côtés à la fois, dans le but évident de les envelopper. En effet, le soir même le château était investi, car, dit Arnaud, aussitôt qu'ils avaient gagné un pied de terrain, ils le couvraient d'un bon parapet, et ils voyaient à peine le chapeau d'un Vaudois qu'ils lui lâchaient une centaine de coups de fusil sans courir aucun risque, car ils étaient couverts par des sacs de laine que la balle ne pouvait percer.

» Au bout de quelques jours ils crièrent aux Vaudois, à travers un porte-voix, qu'ils devaient se rendre, et ils arborèrent même le drapeau blanc au pied du château.

» On envoya un soldat pour savoir plus précisément ce qu'ils souhaitaient. Ils lui dirent qu'ils s'étonnaient qu'une poignée de gens osât faire la guerre à un aussi grand roi que celui de France, et offrirent des passeports et 500 louis d'or à chaque Vaudois, s'ils voulaient quitter ce poste avant qu'on ne fût obligé de les en déloger à coups de canon.

» À cette sommation, les Vaudois répondirent avec leur fermeté ordinaire : « N'étant point sujets du roi de France, et ce monarque n'étant point maître de ce pays, nous ne pouvons faire aucun traité avec aucun de vos messieurs. Et étant dans les héritages que nos pères nous ont laissés de tout temps, nous espérons, avec l'aide de Celui qui est le Dieu des armées, d'y vivre et d'y mourir, quand nous ne resterions que dix. Si votre canon tire, nos rochers n'en seront pas épouvantés, et nous entendrons tirer. »

» Le lendemain 14, le canon tonna en effet toute la matinée. Bientôt les boulets firent brèche aux murailles en pierres sèches qui n'avaient été construites que pour résister au mousquet, et l'assaut fut ordonné sur trois points.

» Les Vaudois, écrasés par le nombre, abandonnèrent le bas de leurs retranchements et se retirèrent dans les positions les plus élevées, où, en dépit de leur résistance héroïque, ils ne pouvaient manquer d'être forcés et exterminés jusqu'au dernier. Telles étaient du moins les prévisions du marquis de Feuquières, qui fit publier partout, dans la vallée, que ceux qui voulaient voir pendre les Barbets deux à deux n'avaient qu'à se rendre le lendemain à Pignerol. Le lendemain, au lieu des Barbets, on vit entrer en ville des chars remplis de blessés. Ce fut pour le pauvre marquis un coup de foudre qui lui enleva le titre de dompteur des Barbets, qu'on lui

avait donné à l'avance. »

Mais revenons à nos intrépides montagnards, et mentionnons ici un incident douloureux qui marqua la fin de la lutte. Quand la canonnade eut accompli son oeuvre de destruction, les Vaudois abandonnèrent leurs malades et leurs blessés, et annoncèrent à leur prisonnier, M. de Parat, pour lequel ils avaient eu jusqu'alors les plus grands égards, qu'ils se voyaient obligés de lui ôter la vie. Avec un courage chevaleresque bien digne d'un Français, ce vaillant officier reconnut la justice de la sentence qui le frappait et leur dit : « Je vous pardonne ma mort. » Un Vaudois, qui se retirait des derniers, lui déchargea son pistolet dans la tête et le tua sur le coup.

Sans vouloir répéter ici ce qui a été dit plus haut relativement à ces exécutions sommaires, nous rappellerons que les assiégés avaient tout tenté pour sauver leur prisonnier, et que la responsabilité de sa mort revient tout entière au marquis de Feuquières, qui repoussa obstinément toutes les offres d'échange et se conduisit envers les Vaudois avec une cruauté qui, à défaut des exigences impitoyables de la guerre, eût autorisé de sanglantes représailles; car un d'eux étant tombé en son pouvoir, il ordonna qu'on lui brûlât les pieds à petit feu, « pour lui faire avouer tout ce qu'il savait sur ses compagnons d'armes et où ils avaient l'intention de se retirer. »

Les Vaudois, en effet, ne songeaient plus qu'aux moyens de s'échapper, ce qui n'était pas facile, puisqu'ils étaient entourés de tous côtés. Mais Dieu veillait sur eux, et au moment même où ils n'avaient plus devant les yeux qu'une mort affreuse, un brouillard épais survint avant la nuit, qui eût été trop courte et trop claire pour l'exécution de leur dessein. Le capitaine Poulat, qui était de La Balsille même et qui avait une parfaite connaissance du pays,

déclara qu'on ne pouvait s'échapper que par un ravin ou précipice effroyable qu'il indiqua.

« On s'y achemina donc en défilant tout doucement par ce trou, et il fallut franchir cet abîme, la plupart du temps en se glissant assis ou en marchant un genou en terre, en se tenant à des branches d'arbres et en se reposant par moments. Ceux qui étaient en tête tâtonnaient des pieds et des mains pour savoir s'il y avait du terrain où l'on pût poser le pied en sûreté. Poulat, qui était lui-même le guide de la troupe, fit ôter les souliers, tant pour faire moins de bruit que pour mieux sentir si on posait le pied sur un objet capable de soutenir. »

Les abords du château étaient si bien gardés qu'on ne put éviter le voisinage incommode de quelques corps de garde. Comme on passait près d'un poste, au moment de la ronde, un Vaudois laissa tomber un petit chaudron qui fit assez de bruit dans sa chute pour attirer l'attention d'une sentinelle. Celle-ci de crier aussitôt : « Qui vive ? » « Mais, » dit plaisamment le grave Arnaud, « ce chaudron, qui heureusement n'était pas de ceux que les poètes feignent avoir rendu autrefois des oracles dans la forêt de Dodone, n'ayant donné aucune réponse, la sentinelle crut s'être trompée et ne réitéra pas son appel. »

Au point du jour, les ennemis qui, avaient pris tant de peine pour s'emparer du nid des Barbets, s'aperçurent que les oiseaux s'étaient échappés, malgré les filets qu'ils avaient tendus de tous côtés. Le marquis de Feuquières envoya un détachement à leurs trousses, mais il était trop tard. Quand ce détachement s'ébranla, ils se trouvaient à La Salse; quand il fut à La Salse, ils étaient à Rodoret; quand l'ennemi fut à Rodoret, ils étaient sur la montagne de Galmon, qui domine toute la vallée de Prali; et ainsi, fuyant de cime

en cime, toujours plus loin de leurs adversaires, les distançant de toute la supériorité de leurs forces, de leur courage et de leur parfaite connaissance des lieux, les glorieux fugitifs arrivèrent au-dessus de Servins, où ils se recueillirent pour prier.

Mais les ennemis, furieux d'avoir laissé échapper leur proie, les suivaient à la piste; et malgré les fatigues extraordinaires de cette journée, les Vaudois repartirent le samedi, 17 mai, avant l'aube, pour franchir la montagne qui les séparait de Rioclaret. Leur but était de se rendre, par les hauteurs d'Angrogne, au sein de la retraite célèbre de leurs aïeux, au Pra-du-Tour, et d'y renouveler leurs glorieux exploits ou de mourir les armes à la main.

Un événement imprévu changea tout à coup la face des affaires.

Obligés de passer à Pramol, dont ils avaient dû s'emparer de vive force, les fugitifs apprirent du capitaine Vignaux, fait prisonnier pendant l'action, que Victor-Amédée n'avait plus que trois jours pour opter entre l'alliance française et la coalition que l'Empereur, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Espagne venaient de former contre Louis XIV.

S'il se décidait pour la France, les Vaudois ne pouvaient, selon toutes les prévisions humaines, que finir par être détruits ou de nouveau expulsés des Vallées. Si la cour de Savoie, au contraire, se prononçait pour les ennemis de la France, les Vaudois rentraient dans les bonnes grâces de leur souverain et acquéraient aussitôt une importance réelle par leur position sur les frontières des deux États et par l'appui que leurs armes aguerries pouvaient apporter à la cause de la Savoie, qui devenait la leur par ce revirement politique.

Le lendemain, 18 mai 1690, ils apprirent que Victor-Amédée II

s'était décidé pour l'Autriche, qu'il déclarait la guerre à la France et leur rouvrait enfin le seuil de la patrie.

Qui pourrait se représenter la joie de ces pauvres exilés, épuisés par une guerre de neuf mois, réduits aux deux tiers de leur nombre primitif et traqués comme des bêtes fauves de rocher en rocher, de vallon en vallon ? Plusieurs se refusent d'abord à croire à une semblable nouvelle. Mais bientôt les événements la confirment et ne permettent plus d'en douter.

Des vivres leur sont distribués au nom de Son Altesse royale; le village de Bobbi est remis entre leurs mains; leurs frères prisonniers, les ministres Montoux et Bastie, le capitaine Palenc et vingt autres, sortis des prisons de Turin, accourent avec des transports de joie et rapportent les paroles que le duc a prononcées en les mettant en liberté : « Allez retrouver vos braves compatriotes ! Dites-leur qu'ils seront désormais aussi libres que par le passé. Qu'ils me soient fidèles comme ils l'ont été à leur religion, et leurs ministres pourront prêcher même à Turin. »

Quelques jours après, Arnaud s'étant présenté devant le duc avec quelques-uns de ses officiers, Victor-Amédée les accueille avec bienveillance et prit congé d'eux en ces termes : « Vous n'avez qu'un Dieu et qu'un prince à servir. Servez Dieu et votre prince fidèlement. Jusqu'à présent nous avons été ennemis; désormais il nous faut être bons amis. D'autres ont été la cause de votre malheur; mais si, comme vous le devez, vous exposez vos vies pour mon service, j'exposerai aussi la mienne pour vous, et tant que j'aurai un morceau de pain, vous en aurez votre part. »

Il tint parole, et de part et d'autre la réconciliation fut sincère et complète.

La confiance du prince ne se borna pas à remettre la garde des frontières à la troupe des anciens proscrits, ni son estime à accorder le rang de colonel à leur chef Arnaud : sa justice mit le comble à leurs vœux en consentant au retour de leurs familles aux Vallées, ainsi qu'à leur rentrée en possession de leur antique héritage.

À peine ces nouvelles eurent-elles été connues à l'étranger, que les exilés se mirent en marche, les larmes aux yeux, à la pensée que bientôt ils auraient rejoint tous ceux qu'ils aimaient dans cette patrie pour laquelle ils avaient bravé tant de dangers. Dans leur enthousiasme, ils abandonnèrent tout et partirent avec tant d'imprévoyance et de précipitation, que, si on ne les eût secourus, la moitié eût péri en voyage faute de ressources.

Un grand nombre de réfugiés français, victimes de l'intolérance de Louis XIV, se joignirent à eux. Tous ensemble s'enrôlèrent sous les drapeaux du duc de Savoie, et se signalèrent par d'audacieux coups de main qui les rendirent redoutables aux ennemis.

Peu après, en retour des services qu'ils lui avaient rendus, le duc publia un édit de pacification (mai 1694), contenant, en substance, la révocation des édits de 1686 et la reconnaissance de leur légitime établissement dans leurs biens héréditaires sur la terre de leurs aïeux.

Telle fut l'issue de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leur patrie. Et maintenant, lequel de nos lecteurs hésiterait à s'associer aux paroles mémorables par lesquelles Arnaud en couronne le récit ?

« Y a-t-il des gens assez simples d'esprit pour ne pas reconnaître qu'il faut absolument que ce soit Dieu qui non seulement

ait inspiré à un si petit peuple dépourvu d'or, d'argent et d'une infinité de choses nécessaires, de rentrer dans leur patrie les armes à la main, et d'entreprendre une guerre contre leur prince et contre le roi de France qui, à cette époque, faisait encore trembler l'Europe, mais même qui les ait conduits, protégés, et leur ait accordé un succès aussi glorieux, malgré tous les systèmes et les moyens possibles que ces deux puissances aient inventés et mis en usage pour les exterminer, malgré tous les vœux et toutes les prières que le pape et ses adhérents ont faits pour la gloire des étendards papistes et la ruine entière de ce petit nombre d'élus ?

» Qui peut être assez déraisonnable et dépourvu de sens, pour ne point attribuer à la divine providence plutôt qu'à la nature que les Vaudois aient fait la moisson non en été, comme à l'ordinaire, mais au coeur de l'hiver?...

» Peut-il venir à l'esprit que, sans une protection toute divine, environ 367 Vaudois qui restaient dans La Balsille, y vivant de fort peu de pain, d'herbages, de fèves et d'eau, logés comme les morts en terre et couchés sur la paille, après y avoir été bloqués pendant huit mois entiers, et à la fin, assiégés par dix mille Français et douze mille Piémontais, aient obligé leurs ennemis à lever le siège après avoir perdu beaucoup de monde, et qu'après s'y être extraordinairement défendus pendant un second siège, ils aient encore heureusement échappé à leur fureur ?...

» N'est-ce pas une chose qui surpasse toute imagination, et qui doit être rapportée uniquement à la main toute-puissante qui gouverne le monde, d'entendre qu'en plus de dix-huit attaques que ces pauvres gens ont faites ou soutenues, ils n'aient pas perdu plus de trente personnes de leur troupe en pénétrant dans leurs vallées, en s'y maintenant et en triomphant de leurs ennemis, et qu'au contraire

il en ait coûté plus de dix mille hommes tant à la France qu'à S. A. R. le duc de Savoie, sans avoir pu réussir dans leur dessein, puisque leur but était d'exterminer ou au moins de chasser les Vaudois de leurs Vallées, et que pourtant ils y sont encore et y ont rebâti leurs Églises [7] ? »

Tout présageait pour la colonie vaudoise une ère de paix et de prospérité durables, lorsqu'un nouveau revirement politique vint lui porter un coup fatal.

Victor-Amédée, séduit par les offres brillantes de Louis XIV, abandonna les puissances alliées et conclut avec lui un traité dont une des clauses portait que les habitants des Vallées vaudoises n'auraient aucun commerce ni aucune relation avec la France en ce qui concernait la religion, et que les sujets du roi très chrétien, réfugiés dans les Vallées, en seraient immédiatement bannis.

Cet édit visait sept pasteurs originaires du Pragela et du Dauphiné : Montoux, Pappon, Giraud, Jourdan, Dumas, Javel, et enfin Arnaud lui-même.

Arnaud, en effet, était Français, des environs de Die. Il ne l'eût pas été, qu'on eût sans doute trouvé quelque prétexte pour se défaire de lui. « Sa personne était trop vénérée, ses conseils trop respectés et suivis avec trop de promptitude pour qu'on ne prît pas ombrage d'un homme aussi influent parmi son peuple adoptif. Son nom, rehaussé par le souvenir de ses exploits, par son génie entreprenant, par sa fermeté héroïque, ainsi que par ses talents et ses vertus comme pasteur, le faisait paraître redoutable au parti sans générosité qui, dans les conseils du prince, excitait sourdement à la haine contre les évangéliques [8]. »

Arnaud quitta pour jamais ces glorieux compagnons d'armes et ces églises auxquelles il avait consacré sa vie. Trois mille Français le suivirent dans son douloureux exil.

L'Europe protestante accueillit avec empressement les fugitifs. Guillaume III, roi d'Angleterre, envoya à leur illustre chef un brevet de colonel et lui offrit un régiment. Préférant l'exercice de ses devoirs pastoraux aux honneurs et à la guerre, Arnaud s'établit à Schoenberg en Wurtemberg, et s'y consacra tout entier à l'oeuvre du ministère au milieu de ses compagnons d'exil. C'est là qu'il mourut, le 8 septembre 1721, à l'âge de quatre-vingts ans.

Ses cendres reposent au pied de la table de communion de la petite église où il prêchait. Une gravure, suspendue sous le pupitre de la chaire, reproduit les traits du héros de Salabertrand et de La Balsille, tandis qu'une inscription latine, gravée dans la pierre qui recouvre sa tombe, rappelle ses exploits. Nous traduisons :

Sous cette pierre repose Henri Arnaud
Pasteur et colonel
des
Vaudois du Piémont.
Tu vois ici ses restes mortels.
Mais qui pourra jamais te dépeindre
Ses hauts faits, ses luttes et son courage inébranlable ?
Seul, le fils de Jessé
Combat contre des milliers de Philistins;
Seul
Il tient en échec
Leur camp et leur chef.
Il mourut le 8 septembre 1721
Dans la 80^e année de son âge.

Les Vaudois, originaires des Vallées, eurent à souffrir, de leur côté, des mesures rigoureuses et vexatoires. Les prêtres leur faisaient une guerre sourde et cachée. Des missionnaires papistes parcouraient sans cesse les villages et les montagnes, cherchant par tous les moyens à entraîner les faibles dans l'apostasie, et réprimant avec la dernière sévérité la moindre tentative de prosélytisme chez leurs adversaires. Des impôts onéreux étaient levés à leurs dépens, et ils réclamaient en vain l'autorisation de réparer ou de rebâtir les églises dévastées pendant les persécutions. Tel était le fruit du retour de Victor-Amédée à l'alliance de la France.

En 1706, la guerre ayant de nouveau éclaté entre le Piémont et la France, le duc de Savoie se vit enlever la plupart de ses places fortes, et fut investi dans Turin sa capitale. Obligé de fuir, il se retira à Luserne, « où les Vaudois le rejoignirent en grand nombre » et lui firent un rempart de leurs corps. C'est ainsi que se vengeaient ces nobles montagnards, que la perfidie romaine et la haine de Louis XIV lui représentaient comme des ennemis de sa personne et de son royaume, et qu'il avait traités avec tant de cruauté vingt ans auparavant.

On a peine à croire que Victor-Amédée ne fut point sensible à ces témoignages réitérés d'attachement et de fidélité à sa personne. Cependant l'histoire nous apprend qu'il ne se départit point de son injuste sévérité à leur égard. Les démarches de l'ambassadeur de la reine Anne, la lettre éloquente de leur royal protecteur, le roi de Prusse, réclamant leur émancipation, les subsides envoyés par l'Angleterre et la Hollande, sous la réserve expresse que le duc rétablirait les Vaudois, ainsi que leurs enfants et leurs descendants, dans tous leurs droits et privilèges, soit religieux, soit civils, -- tout cela fut réduit à néant par le pape, qui, en plein concile, délia le

prince de tous ses engagements et déclara que le traité conclu avec la Hollande et l'Angleterre était nul et non avenü.

Telle fut la situation lamentable des Vaudois jusque vers la fin du dix-huitième siècle. À cette époque, Charles-Emmanuel IV ayant solennellement abdiqué la couronne, le Piémont devint province française.

Cet événement, auquel d'ailleurs ils n'avaient pris aucune part, valut aux Vaudois la liberté civile et religieuse pour laquelle ils avaient tant souffert. Un libre champ s'ouvrit aussitôt à leur industrie jusqu'alors entravée. De parias méprisés, de barbets haïs et tenus à l'écart, ils se trouvèrent subitement placés sur un pied d'égalité complète avec leurs persécuteurs.

Si les Français semblaient avoir à coeur de faire oublier leurs torts passés, les Vaudois de leur côté surent leur en témoigner leur reconnaissance. Au mois de mai 1799, trois cents blessés français venant de Cavour, et fuyant devant les Autrichiens et les Russes, arrivèrent sur des charrettes au village de Bobbi dans un état affreux de dénuement et de misère. Le pasteur de l'endroit subvient selon ses ressources aux besoins les plus pressants de ces malheureux. Un veau, vingt-cinq pains, du vin, tout ce que renferme son presbytère, leur est apporté par ses soins. Les paroissiens suppléent à ce qui manque, et quand les blessés sont bandés et restaurés, des centaines d'hommes les transportent en France, à bras ou sur leurs épaules, l'espace de dix lieues, par-dessus un col élevé, le long des précipices, au milieu des neiges, qui rendaient impossible la marche des bêtes de somme. Les Vaudois ne les quittèrent qu'après les avoir déposés en sûreté entre les mains de leurs compatriotes. Ce fait fut signalé à l'armée française dans un ordre du jour du général Suchet, qui en envoya un double au pasteur charitable ainsi qu'une lettre des

plus flatteuses.

Cette action dévouée, jointe à la vigoureuse résistance que les Vaudois, fidèles à leurs serments, opposèrent jusqu'à la fin à l'envahissement des Austro-Russes, auraient attiré sur eux les plus grands malheurs, si Dieu ne leur eût envoyé, du fond de la Russie, le prince Bagration pour les protéger. À ceux qui demandaient à mettre tout à feu et à sang dans les Vallées, et accusaient les Vaudois de trahison, il répondit : « Ils sont sous la protection du maréchal (Souwarow); nous n'avons que faire de vos haines piémontaises. » Ces paroles, pleines de fermeté, coupèrent court à toutes les velléités de persécutions.

En 1800, Bonaparte, franchissant les Alpes à la tête d'une puissante armée, battit les Autrichiens et les Piémontais à Marengo. Le Piémont passa de nouveau sous la domination de la France, et les Vaudois jouirent immédiatement des privilèges qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir.

Ce retour à la liberté, qui rendit aux Vaudois l'égalité civile et leur permit de se livrer sans entraves au commerce et aux professions libérales, fut un bien assurément; mais il contribua sensiblement à l'affaiblissement de la foi et de la vie chrétienne. Le contact forcé avec les hommes de la Révolution et les zéloteurs de l'impiété ne pouvait qu'être préjudiciable au maintien des pures doctrines évangéliques. Les intérêts terrestres primaient alors ceux du ciel. Tous les regards se portaient sur l'homme extraordinaire dont le nom remplissait l'Europe et le monde. Subjugués par son génie, les fils des Vaudois, soumis d'ailleurs à la conscription, coururent se ranger sous ses drapeaux, et dépensèrent à son service une vie que leurs aïeux, les martyrs, consacraient à la prospérité et à la défense de l'Église.

Moissonnés par la mort, dans les combats ou dans les hôpitaux, peu d'entre eux revirent leur patrie. Quelques-uns acquirent de la réputation et un nom dans l'armée. Le nom du colonel Olivet est populaire aux Vallées; son portrait lithographié orne toutes les chaumières.

Comme Napoléon se rendait à Milan pour mettre sur son front la couronne de fer de la République italienne dont il venait d'être nommé président, les Vaudois lui envoyèrent à Turin une députation qu'il reçut avec bienveillance.

-- Êtes-vous un des membres du clergé protestant de ce pays? dit-il à Peyran, qui portait la parole au nom de la Table vaudoise.

-- Oui, sire, et modérateur de l'Église vaudoise.

-- Êtes-vous schismatiques de l'Église romaine?

-- Non point schismatiques, mais séparés.

Puis l'Empereur, changeant soudain de conversation comme sous l'influence d'un souvenir subit, lui dit :

-- Vous avez eu des braves parmi vous ?

-- Oui, sire, le pasteur et colonel Arnaud, qui reconduisit nos aïeux dans leur patrie.

-- Vos montagnes sont les meilleurs défenseurs que vous puissiez avoir. César eut de la peine à traverser leurs défilés. La Glorieuse Rentrée d'Arnaud est-elle exacte ?

-- Oui, sire; mais nous croyons que notre peuple a été assisté par la Providence.

-- Depuis quand formez-vous une Église indépendante ?

-- Depuis Claude, évêque de Turin, vers l'an 820.

-- Quel traitement reçoit votre clergé ?

-- Nous n'avons maintenant aucun traitement fixe.

-- N'aviez-vous pas une pension de l'Angleterre ?

-- Oui, sire; les rois de la Grande-Bretagne ont toujours été nos protecteurs et nos bienfaiteurs jusques à récemment.

-- Comment cela?

-- La pension royale a été supprimée depuis que nous sommes les sujets de Votre Majesté.

-- Êtes-vous organisés ?

-- Non, sire.

-- Présentez un mémoire; envoyez-le à Paris, et vous aurez cette organisation immédiatement.

Napoléon tint parole. À peine de retour à Paris, il assimila les pasteurs vaudois au clergé de France et leur assura un traitement annuel de mille francs, qui les mit à l'abri du besoin [9].

La Restauration fut un événement désastreux pour les Vallées. Leurs demandes se résumaient à la liberté de conscience et de culte, à une existence politique analogue à celle des autres sujets du roi, à l'abolition de toutes les restrictions humiliantes mises autrefois à l'exercice de ces avantages, enfin à quelques vœux particuliers, tels que le salaire des pasteurs et une protection efficace contre le rapt des enfants vaudois.

C'était trop attendre d'une cour dominée par un clergé fanatique. Un des premiers actes présentés à la signature de Victor-Emmanuel, après son retour dans sa capitale, fut l'édit qui rétablissait les Vaudois sous l'empire de toutes les ordonnances restrictives en vigueur durant le règne de ses prédécesseurs. Après quinze ans d'une pleine jouissance des avantages de la liberté religieuse et de l'égalité politique, les « hommes des Vallées » se voyaient de nouveau traités en parias, et comme tels soumis au régime exceptionnel et arbitraire sous lequel leurs ancêtres avaient gémi pendant tant de siècles.

Notes:

1. Arnaud, Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans les Vallées du Piémont. Il existe deux éditions de cet ouvrage : l'une très rare, de 1710, sans lieu d'impression, l'autre imprimée à Neufchâtel en 1845. Nos citations sont empruntées à cette dernière.
2. Glorieuse Rentrée, p. 94 et 95.
3. Muston, t. III, p. 115 et 116. Arnaud, La Glorieuse Rentrée, p. 119 et 120.
4. Glorieuse Rentrée, p. 149 et 150.
5. Arnaud faisait deux prédications le dimanche, une le jeudi, et la

prière soir et matin, tous à genoux et la face en terre. »
Glorieuse Rentrée, p. 150.

6. Glorieuse Rentrée, p. 248.

7. Glorieuse Rentrée, p. 248 et 250.

8. Monastier, t. II, p. 162.

9. Gilly, Narrative of an excursion to the mountains of Piedmont and Researches among the Vaudois, fourth edit., p. 31-32.
Muston, t. III, p. 144-146.

Chapitre 13

Émancipation de l'Église vaudoise

Avant d'aborder cette nouvelle période de l'histoire de l'Église vaudoise, si importante à tant d'égards, il est bon de jeter un rapide coup d'oeil sur l'état matériel, intellectuel et religieux de ses membres au début du présent siècle.

La plupart des historiens modernes s'accordent à nous représenter cette époque comme une période de tiédeur et de décadence.

En effet, les fluctuations politiques, la propagation des principes révolutionnaires, le prestige du pouvoir militaire personnifié dans le héros du jour avaient exercé une influence profonde sur les moeurs des Vaudois, jusqu'alors étrangers aux rêves malsains de l'ambition. Il convient de mentionner, en outre, une circonstance qui leur fut peut-être encore plus préjudiciable. Dans l'impossibilité où ils se trouvaient de préparer eux-mêmes leurs jeunes gens au saint ministère, ils durent accepter les bourses que leur offraient généreusement les universités suisses et allemandes, où déjà l'enseignement théologique laissait beaucoup à désirer sous le rapport des doctrines. Il s'ensuivit que dans les Vallées, comme partout ailleurs, les vérités si simples de la Parole de Dieu furent supplantées par la philosophie de l'école, la vertu exaltée plus que l'oeuvre expiatoire du Christ, et les grands mots d'humanité, de justice et de raison, substitués aux fruits de l'Esprit et aux vertus essentiellement chrétiennes : la foi, l'espérance et la charité.

Mais, grâce à Dieu, si la jeunesse se laissait pour un temps séduire et emporter par le torrent des idées nouvelles, il se trouvait

encore au sein des montagnes des pasteurs pour protester contre ces innovations, des pères et des mères pour conserver dans toute sa pureté le précieux dépôt de l'Évangile et inculquer à leurs enfants l'amour de la Bible, pour laquelle leurs ancêtres avaient tant souffert.

Pour ranimer ces ossements desséchés, Dieu se servit du ministère de Félix Neff, l'apôtre des Alpes. Mais il ne fit que traverser les Vallées du Piémont, et, portant ses pas plus haut, au sein des profondes retraites qu'avait habitées l'Église vaudoise dans les Alpes françaises, il se consacra tout entier à l'évangélisation de leurs incultes habitants [1].

À ce réveil de la vie religieuse correspondit, à l'étranger, un accroissement d'intérêt en faveur des Vallées. Le besoin d'un hôpital s'y faisait vivement sentir. Frappé des misères et des maux que le manque de secours et de soins médicaux laissait incurables, navré surtout de voir qu'aucun Vaudois n'était admis dans les maisons de santé sans y être obsédé d'instances au sujet de sa religion, le comte de Waldbourg-Truchsen, ambassadeur allemand à Turin, intéressa son auguste maître à la fondation de l'établissement désiré. Par ses soins, des collectes furent organisées en Prusse, en Angleterre, en Hollande, en Suisse, en France, dans toute l'Allemagne protestante, et les fonds recueillis furent assez abondants pour qu'on pût doter deux hôpitaux au lieu d'un : l'un à La Tour pour la vallée de Luserne, l'autre au Pomaret pour les deux autres vallées.

À la même époque, le Rév. Dr Gilly ayant attiré l'attention du public anglais sur les Vallées vaudoises par le récit du voyage qu'il y avait fait en 1823 [2], devint pour ainsi dire le fondateur du collège de la Sainte-Trinité, qui fut bientôt établi à La Tour.

Une annexe de cet établissement ne tarda pas à se former au

Pomaret, par les soins du colonel Beckwith. C'est à ce dernier que l'on doit l'érection ou l'agrandissement d'une centaine d'écoles dans les Vallées, et le développement de l'instruction primaire jusque dans les hameaux les plus reculés de ce pays.

Des marques aussi visibles de l'intérêt accordé aux Vallées par les protestants de l'Europe ne pouvaient manquer de porter ombrage au clergé qui, pour faire pièce aux Vaudois, se mit à bâtir, aux portes mêmes de La Tour, un établissement missionnaire pour huit pères, sous le nom de Prieuré de la sacrée religion et de l'Ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare.

Le peuple des Vallées craignait avec raison que, cette fois encore, la présence des moines ne fût le signal de nouvelles mesures de rigueur. L'anxiété s'accrut lorsqu'on apprit que Charles-Albert assisterait à la dédicace du temple neuf, et que des ordres étaient donnés pour recevoir les troupes destinées à sa garde. On les attendait, quand le bruit se répand que le duc s'y est opposé en disant : « Je n'ai pas besoin de garde au milieu des Vaudois. »

Cette bonne nouvelle dissipa les sombres pensées amoncelées dans bien des coeurs. Tous les hommes valides de la vallée de Luserne, d'Angrogne et de Prarustin, sous les armes, formèrent la haie pour le passage du roi qui, au milieu d'un silence solennel, se rendit au nouveau temple romain, faire ses dévotions. Pendant ce temps, les milices vaudoises se portèrent sur la route de Luserne et accueillirent à son retour Charles-Albert par mille cris de joie.

Le roi, ému d'une réception si cordiale, se plaça sur le seuil de la porte du palais de Luserne et fit défiler en parade les compagnies selon leurs communes et avec leurs drapeaux. Il salua chaque étendard, et chacun put voir un sourire bienveillant errer sur ses

lèvres, alors même qu'un porte-enseigne, non content d'incliner sa bannière devant son souverain, le saluait encore en tirant son chapeau.

La Table, ou direction vaudoise, se présenta à son tour à l'audience et remporta le souvenir d'une réception distinguée. Charles-Albert, tout entier au peuple des Vallées, refusa d'admettre aucune autre députation. Et quand, après avoir remis au syndic de La Tour un don généreux pour les pauvres des deux communions, il reprit, à la nuit, le chemin de Turin, il vit de loin la ville illuminée et les noires montagnes qui l'entouraient couvertes de feux de joie, comme pour éclairer aussi loin que possible le départ d'un prince qui avait su gagner le coeur de ses sujets.

« Je n'oublierai jamais, » dit Charles-Albert, « ces témoignages d'affection qui m'ont montré, dans le coeur des Vaudois, le même dévouement au trône de Savoie, pour lequel leurs ancêtres se sont jadis signalés. » Et il fit élever à l'entrée du bourg de La Tour une fontaine en marbre avec cette inscription : « Il re Carlo Alberto, al popolo che l'accoglieva con tanto affetto. 1845 [3]. »

Tous les Italiens éclairés que n'aveuglait point l'esprit de secte applaudirent à ces témoignages de la faveur royale. Deux ans plus tard, le marquis d'Azeglio, qui fut ensuite ministre, se mit à la tête des signataires d'une pétition, dans le but d'obtenir l'émancipation civile, des Vaudois et des juifs du royaume.

La même année, dans un banquet patriotique donné à Pignerol, l'avocat Audifredi ne craignait pas de faire entendre les paroles suivantes : « Au pied de ces montagnes qui nous dominent, vingt mille de nos frères sont privés des droits de citoyens, et cependant ils sont instruits, laborieux, forts de bras et de coeur autant que tous

les autres Italiens. C'est à nous qu'il appartient d'élever la voix en leur faveur; à nous, leurs plus proches frères, de demander que la patrie soit pour eux une mère et non une marâtre; à nous de crier les premiers : Vive l'émancipation des Vaudois ! » Toute l'assemblée répéta avec enthousiasme ce cri d'affranchissement et de fraternité.

Enfin, le 17 février 1848 parut l'édit d'émancipation, garantissant aux Vaudois l'égalité civile et la liberté de conscience.

À peine ce décret eut-il été connu dans les Vallées qu'il y excita un enthousiasme universel.

« À La Tour, » dit une lettre de l'époque [4], « il y eut une illumination générale. On s'est rendu au temple des Coppiers, où M. le pasteur Meille a célébré le service divin et prononcé, d'abondance, un discours extrêmement touchant.

» Plusieurs jeunes gens s'étaient exercés à chanter en chœur des cantiques d'actions de grâces; leur voix se fit alors entendre, et cette musique, ce service religieux, les bannières qui remplissaient le temple, le recueillement des auditeurs, augmentaient l'émotion de chacun.

» À Pignerol aussi, dès qu'on eut appris la nouvelle de l'émancipation des Vaudois, ceux d'entre eux qui y étaient établis demandèrent au commandant la permission d'illuminer leurs demeures : ce qui leur fut accordé. La même autorisation fut offerte aux catholiques, et le soir toute la ville était illuminée sans exception d'aucun quartier.

» À Saint-Jean, le presbytère se faisait remarquer par sa brillante illumination. Mais tout cela n'était rien en comparaison de

ce qui se passait à Turin.

» On avait annoncé pour le 28 février une fête nationale, où toutes les provinces du Piémont devaient avoir leurs représentants pour célébrer l'établissement de la Constitution.

» Dès le 27, la députation vaudoise s'était mise en marche. On criait sur son passage : Vivent nos frères vaudois ! vive la liberté de conscience. Le lendemain matin, toute cette troupe, s'étant réunie sur l'esplanade de Porte-Neuve, organisa le cortège qu'elle devait former. Il était précédé par un groupe de jeunes filles vêtues de blanc, ornées de ceintures bleues et portant chacune une petite bannière à la main. Plus de six cents personnes venaient ensuite, ayant à leur tête un magnifique étendard en velours, sur lequel les armes royales avaient été brodées en argent avec cette simple inscription : 'A Carlo Alberto i Valdesi riconoscenti.'

» Les acclamations les plus vives accueillirent les Vaudois dans les rues de Turin. Les mouchoirs s'agitaient aux fenêtres, les fleurs pleuvaient du haut des balcons sur les jeunes filles qui marchaient devant eux. -- Evviva i fratelli Valdesi ! evviva l'emancipazione dei Valdesi ! criait-on de tous côtés.

» Enfin, lorsqu'il fut question d'organiser la série de toutes les députations qui devaient défiler devant le palais de Sa Majesté, les commissaires de la fête assignèrent aux Vaudois la première place. « Ils ont été assez longtemps les derniers, » dirent-ils, « il est juste qu'aujourd'hui ils soient les premiers.

» Qui aurait dit que nous verrions tout cela ? qui aurait dit que sur cette même place du château où s'élevèrent jadis tant de bûchers pour nos martyrs, où la foule se pressait alors pour contempler leur

supplice, qui aurait dit qu'une telle affluence accueillerait aujourd'hui les Vaudois avec tant de cris d'amour et de fraternité ?

» Ah ! c'est Dieu qui a fait toutes ces choses ! À lui soient la gloire et les actions de grâce ! Puisse-t-il bénir à jamais notre belle patrie ! »

Charles-Albert abdiqua, en 1849, en faveur de son fils Victor-Emmanuel, et mourut l'année suivante. Son successeur tint loyalement les promesses faites aux Vaudois, et en maintes occasions leur donna des témoignages publics de son affection. Quand la fatale fièvre qui devait l'emporter le saisit, les Vallées prirent le deuil, car elles perdaient en lui un protecteur et un ami.

À son avènement au trône, le roi Humbert a solennellement juré de maintenir la constitution et, jusqu'à ce jour, il est demeuré fidèle à son serment.

Notes:

1. Pour plus de détails, consulter la Vie de Félix Neff. Toulouse, 1875. 2e édit.
2. Narrative of an excursion to the mountains of Piedmont. ... London, 1824.
3. Monastier, t. II, p. 215 et 217; « Le roi Charles-Albert, au peuple qui l'a accueilli avec tant d'affection, 1845. »
4. Lettre datée de La Tour, le 5 mars 1848. et reproduite par Muston, t. IV, p. 254.

Chapitre 14

L'Église vaudoise actuelle

À peine en possession de la liberté religieuse, les Vaudois consacrèrent toutes leurs ressources et toutes leurs forces à l'évangélisation. Indifférents pour ainsi dire à l'amélioration de leur condition sociale et aux spéculations lucratives du commerce ou de l'industrie, ils ne pensèrent qu'à ensemençer l'Italie en vue de l'éternelle moisson.

Leur première station missionnaire fut Pignerol, dont le nom évoque chez le lecteur tant de souvenirs douloureux. Placée au seuil de leurs Vallées, sa sombre forteresse avait abrité leurs persécuteurs; des milliers d'innocentes victimes étaient mortes de faim dans ses donjons. Ses innombrables couvents avaient servi de prison à leurs enfants enlevés par la violence.

Néanmoins, ils s'y rendirent et y proclamèrent hardiment la bonne nouvelle du salut. Bientôt la petite « chambre haute » se trouva trop étroite pour contenir la foule toujours croissante de leurs auditeurs.

L'évêque de Pignerol et son clergé proférèrent, il est vrai de violentes menaces contre les intrus. Mais des catholiques revendiquèrent pour eux le droit de bâtir un temple, et à la Chambre des députés, à Turin, un prêtre libéral prononça en leur faveur ces paroles mémorables : « Je désire maintenir la liberté du culte protestant parmi nous, parce que je désire maintenir la liberté du culte catholique dans le monde entier. Vous serez plus logiques dans votre tolérance que dans vos restrictions. »

Cinq années plus tard, en 1853, un magnifique temple s'élevait à Pignerol.

De Pignerol nos missionnaires se rendirent à Turin et y fondèrent une Église qui compta presque au début plusieurs centaines de membres. Un temple, digne de la capitale, y a été construit par les soins d'amis généreux. Les écoles annexées à l'oeuvre sont remplies d'enfants, catholiques pour la plupart, et plus d'un fait réjouissant montre que les efforts tentés pour la conversion des âmes n'ont pas été vains auprès du Seigneur.

À Gênes, les succès du pasteur Geymonat égalèrent ceux des Barbes ses ancêtres. Au bout de quelques mois, le local où se tenaient les réunions devint insuffisant, et les membres de la jeune Église songèrent à faire l'acquisition du couvent de « La Madré di Dio, » alors en vente. Un généreux banquier de Turin, signor Malan, avait avancé la somme nécessaire. Mais l'archevêque de Gênes courut à Turin et, se jetant aux pieds de la reine, la supplia de prévenir ce scandale. Le marché fut rompu; mais, à quelque temps de là, un temple s'élevait au centre même de la ville.

Lors de la réunion de la Table, ou commission exécutive, en 1853, une demande d'admission dans l'Église vaudoise fut reçue du Dr Luigi Desanctis, ex-recteur de la Maddalena à Rome, et qualificatore ou théologien de l'Inquisition. Chargé par le Saint-Office de combattre l'hérésie, il entreprit la lecture des livres réputés hérétiques. Il n'y découvrit point l'erreur qu'il y cherchait, mais par contre il y découvrit la vérité qu'il n'y cherchait point, et cette vérité fit de lui un chrétien vivant et dévoué. Chassé de Rome, il se réfugia à Malte, où il se consacra tout entier à la défense de l'Évangile. Pendant cinq années, il évita de se rattacher à aucune dénomination religieuse; mais, comme il le dit lui-même, « ses pensées se

reportaient toujours sur l'Église des Vallées, dans laquelle il retrouvait la véritable et primitive Église italienne apostolique. » Il en devint un des membres les plus éminents. Cette Église, dont il avait fait choix, le nomma professeur d'histoire ecclésiastique. Il exerça ces fonctions jusqu'en 1869, époque à laquelle Dieu le rappela à lui.

La ville de Nice était connue pour son fanatisme et sa bigoterie. Il y a trente ou quarante ans, on n'eût pu y distribuer une Bible ou un traité sans courir les risques d'un emprisonnement. Mais là comme ailleurs se leva l'aurore de la liberté et aussitôt une souscription s'organisa pour l'érection d'un temple. Depuis 1859, Nice est devenue française, mais l'Église vaudoise s'y maintient dans un état prospère.

En Toscane, l'Évangile avait pris racine depuis 1845 et des centaines de Bibles y avaient été introduites par les soins des agents de la Société biblique britannique et étrangère. Mais les réunions étaient tenues secrètes, car la constitution arrachée au grand-duc de Toscane, en 1848, avait été retirée presque aussitôt que donnée, et de cruelles persécutions avaient suivi. Pour le seul fait d'avoir écouté les « hérétiques » ou lu les « Scritti profani, » ainsi qu'on désignait les saintes Écritures, un grand nombre de paisibles citoyens se virent arrêtés et conduits en prison.

Tel fut le sort du jeune pasteur Geymonat, surpris en flagrant délit de lecture du saint Livre, du comte Guicciardini et de plusieurs nobles familles.

Francesco Madiari et sa femme Rosa furent jetés en prison, où ils attendirent pendant dix mois qu'on statuât sur leur sort. Après cette longue et douloureuse réclusion, ils furent enfin jugés et

condamnés, Francesco à cinquante-six mois de travaux forcés, Rosa à quarante-cinq mois d'emprisonnement. Les nobles époux supportèrent leur épreuve avec un courage et une résignation dignes des premiers chrétiens, jusqu'au jour où, grâce à l'intervention de la reine d'Angleterre et du roi de Prusse, leur peine fut commuée en une sentence de bannissement perpétuel.

Mais la Parole de Dieu ne peut être liée, et tandis que les adversaires se flattaient d'avoir entravé l'oeuvre d'évangélisation, plus de quatre-vingt-cinq mille exemplaires des saintes Écritures étaient distribués en Italie.

Revenons maintenant aux Vallées proprement dites, et contemplons-y les fruits admirables de la liberté naissante.

Nous mentionnerons tout d'abord la fondation d'un orphelinat à La Tour due principalement aux généreuses contributions d'amis anglais qui avaient visité les Vallées. Ce vaste établissement abrite actuellement deux cent vingt-trois orphelins.

Un autre fruit de la liberté, et non le moins précieux, fut la convocation régulière des synodes. Celui de 1854 peut servir de type à tous les autres; il nous initie en outre à toutes les oeuvres accomplies au sein de l'Église depuis l'acte d'émancipation. À ce double titre, nous en donnons un compte rendu très sommaire emprunté à la Buona Novella, la première feuille périodique vaudoise, publiée à Turin sous la direction du pasteur Meille et du professeur Desanctis.

Soixante-cinq membres étaient présents, savoir : trente et un pasteurs et trente-quatre anciens ou délégués. Après la prière d'usage, la formation du bureau et la validation des pouvoirs, la

Table, ou commission exécutive, présenta un rapport détaillé sur ce qui avait été fait depuis le dernier synode de 1851: 1- pour l'édification de l'Église; 2- pour le soulagement des pauvres et des malades; 3- pour la diffusion de l'instruction; 4- pour l'évangélisation proprement dite.

« La Table rend compte de ses visites pastorales, desquelles il résulte que le culte public et le culte de famille sont généralement très fréquentés et observés; mais, en même temps, elle exprime le voeu qu'une sorte de mission intérieure soit organisée pour provoquer un réveil de la foi et de la piété. Elle appelle aussi l'attention sur la nécessité de remplacer le catéchisme d'Ostervald par un catéchisme plus simple et plus à la portée des familles et des écoles.

» La Table constate que 3,003 pauvres ou malades ont été secourus, et que, malgré la mauvaise récolte et l'augmentation des impôts, trois lits ont été ajoutés à l'hôpital de La Tour et trois à celui de Pomaret.

» La Table s'occupe ensuite de la question de l'instruction. Les Vallées possèdent 169 écoles primaires fréquentées par 4,421 élèves. Le collège de La Tour compte 8 professeurs et 93 étudiants. Les études comprennent le latin, le grec, l'italien, l'histoire générale, la littérature, la philosophie et les sciences naturelles. Il existe, en outre, une école normale dans la vallée de Pérouse. Tous ces établissements sont dans une situation prospère.

» La Table aborde enfin l'oeuvre de l'évangélisation, et cette partie du rapport est sans contredit de beaucoup la plus longue et la plus intéressante. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire in extenso tous ces détails réjouissants; mais la prudence nous impose

une réserve que nos lecteurs approuveront.

» Après quelques propositions d'un intérêt purement local, le synode décide qu'une Faculté de théologie sera créée à La Tour pour assurer le recrutement du corps pastoral vaudois. »

La guerre entre la France et l'Autriche amena, en 1859, l'affranchissement civil et religieux du nord de l'Italie, et la fédération des États de Toscane, de Modène, de Parme, de Lombardie, de Romagne et de Sardaigne. Quelque temps après, Garibaldi s'emparait du royaume des Deux-Siciles, et, par ses brillantes victoires, réunissait l'Italie méridionale à la couronne de Victor-Emmanuel.

Les États-Romains, enclavés entre ces deux parties du royaume, présentaient seuls un obstacle insurmontable à l'évangélisation. Mais les événements douloureux de 1870, en obligeant la France à retirer les troupes qui protégeaient le Saint-Père, permirent à Victor-Emmanuel de faire son entrée triomphale dans la Ville Éternelle.

Désormais l'ère des persécutions était passée sans retour, et, nouvelle terre promise, l'Italie une et libre s'ouvrait toute grande à la conquête pacifique de l'Israël des Alpes.

Une histoire complète des efforts tentés pour l'évangélisation de ce pays nous entraînerait loin des cadres imposés à ce travail. Nous n'en dirons que quelques mots.

En 1870, les deux tiers des Italiens ne savaient ni lire ni écrire, et nous pouvons ajouter que parmi ceux qui ne figuraient pas au nombre des analphabètes, la plupart n'avaient jamais vu la Bible.

L'oeuvre était immense; les Vaudois l'entreprirent avec courage et avec foi.

Au mois de mai 1860, la Table décida que la Faculté de théologie fondée à La Tour serait transférée à Florence, au coeur même de l'Italie, estimant avec raison que l'évangéliste vaudois ne devait point se présenter à l'Italie comme un étranger, et que dans ce nouveau milieu, les futurs missionnaires apprendraient à parler cette langue si riche et si harmonieuse que tout orateur italien doit posséder s'il veut être écouté.

Depuis 1874, l'Italie est divisée en cinq grandes régions distinctes, qui se partagent l'activité missionnaire des Églises des Vallées. Ce sont : 1- le Piémont et la Ligurie; 2- la Lombardie et la Vénétie ; 3- la Toscane; 4- Rome et Naples; 5- la Sicile.

1. Piémont-Ligurie. -- Courmayeur, au pied du mont Blanc, est la première station que l'on rencontre après avoir traversé les Alpes. Une petite communauté de soixante membres environ se réunit dans une petite chapelle sous la conduite du pasteur Costabel. Les villages disséminés de la vallée d'Aoste ont été visités et comptent un certain nombre de convertis.

À Aoste même, les réunions ont lieu dans une salle en face de laquelle se trouve une fontaine érigée en souvenir de la fuite de Calvin. Un colporteur parcourt incessamment les environs de la ville.

À Ivree, le pasteur Revel, aidé d'un colporteur, travaille avec succès dans le vaste champ qui lui est assigné. Non seulement les gens achètent la Bible, mais, comme les habitants de Bérée, ils la lisent pour voir si ce qu'on leur dit y est conforme.

À Turin, le nombre des fidèles est considérable et s'accroît chaque jour de nouvelles recrues.

Suse possède une petite communauté chrétienne prospère. Toute la vallée avoisinante était jadis peuplée de Vaudois, et l'on y voit encore les ruines de plusieurs temples protestants.

Il y a quatre ans environ, un jeune homme de Coazze, petit village des Alpes, se trouvant à Pignerol un jour de marché, avisa un colporteur qui vendait des Bibles et lui en acheta une. La lecture du saint Livre amena sa conversion. Ce fut le commencement d'une oeuvre intéressante, qui n'a cessé de s'étendre depuis. Aujourd'hui, Coazze possède un joli temple où cent cinquante auditeurs peuvent trouver place.

Nous avons déjà parlé de Gênes. Ajoutons simplement qu'on y trouve une Église vivante, et que l'Évangile y porte ses fruits, en dépit du milieu réfractaire aux idées de justice et de sainteté. Un des habitants les plus hostiles, qui avait juré de jeter par la fenêtre le premier évangéliste vaudois qui oserait se présenter chez lui, est actuellement l'un des membres les plus vivants de la jeune Église.

A Nice, nous l'avons vu, l'Église vaudoise tient ferme le drapeau de l'Évangile. Récemment ses membres ont souscrit jusqu'à 12,000 francs pour couvrir leurs frais de culte et d'écoles. Une colonie vaudoise florissante est établie à Marseille. Elle compte plusieurs milliers de fidèles, et entretient elle-même un pasteur originaire des Vallées.

2. Lombardie-Vénétie. -- À Milan, l'ancienne capitale de la Lombardie, le pasteur Turino est remarquablement encouragé dans

son oeuvre. Dans l'espace de dix ans, de 1867 à 1877, le nombre des communautés de son Église s'est élevé de 85 à 155. Un jour qu'il prêchait, il vit entrer un jeune homme qui se mit à l'écouter avec la plus vive attention. À l'issue du service, il l'aborda en lui demandant s'il aimait Jésus. Qu'on juge de sa joie lorsque le jeune homme lui répondit : « Et comment me serait-il possible de ne pas aimer Celui qui m'a aimé jusqu'à la mort ? » Depuis quelque temps, ce fidèle serviteur de Dieu se consacre à l'oeuvre itinérante de la « Voiture biblique, » qui va de village en village, de marché en marché, offrir la Bible aux Italiens. Le récit des incidents de ces courses missionnaires formerait à lui seul un long chapitre, et non le moins instructif, de l'histoire de l'évangélisation de l'Italie par les Églises vaudoises des Vallées.

Côme, située au sud du lac du même nom, a son Église et son pasteur. À Brescia, l'un des fidèles était naguère encore un prédicateur en renom de l'Église romaine. Depuis sa fondation, l'Église de Venise n'a cessé de donner les plus grands sujets d'encouragement, et, de divers points de la région, des appels pressants sont adressés aux pasteurs, qui ne peuvent suffire à la tâche.

3. Toscane. -- Avec sa faculté de théologie et son imprimerie, Florence est naturellement la plus importante de toutes les stations missionnaires vaudoises. Le Dr Desanctis, on s'en souvient, fut pendant plusieurs années professeur d'histoire ecclésiastique dans cette faculté, dont le docteur Revel était le directeur. Le docteur Comba, de Venise, qui lui a succédé, est bien connu du public protestant comme éditeur de la *Rivista Cristiana*. D'autres feuilles périodiques, l'*Amico di Casa*, la *Famiglia Cristiana*, l'*Amico dei Fanciulli*, sont également imprimées à Florence. Outre plusieurs Églises florissantes, la ville possède un orphelinat, une école

industrielle pour garçons et un hôpital où les malades reçoivent tous les soins que réclame leur état.

Lucca est une petite ville qui ne le cède à aucune autre de la péninsule en ignorance et en superstition. Depuis des siècles, elle se fait gloire de posséder le « Volto Santo, » la sainte figure du Christ, sculptée sur bois par saint Joseph. On hésitait presque à s'attaquer à ce foyer de fanatisme, dans la crainte d'un échec complet. Aujourd'hui Lucca possède aussi son temple et sa petite communauté évangélique. Il n'est pas jusqu'à l'île d'Elbe, où nos vaillants pionniers n'aient planté leur drapeau et remporté de sérieux succès, en dépit de tous les obstacles dont on semait leur route.

4. Rome-Naples. -- Les missionnaires vaudois entrèrent à Rome à la suite des troupes italiennes. Il leur fut d'abord difficile de trouver un local à louer, les propriétaires craignant tous de se compromettre auprès du clergé, alors tout puissant. Cependant l'oeuvre fut fondée et, en moins de deux ans, quatre-vingts catholiques romains étaient reçus membres de l'Église. Un marquis, colonel de l'armée pontificale, se joignit avec sa femme à la communauté naissante. Les chrétiens de toutes dénominations ont envahi la Ville Éternelle, où s'élèvent aujourd'hui un grand nombre de temples protestants et d'écoles. N'est-il pas merveilleux de voir l'Église vaudoise établie dans la cité même des papes ? Peut-être les martyrs des Vallées ont-ils pressenti par la foi ce triomphe final de l'Évangile, et s'en sont-ils réjouis au sein de leurs tourments ?

Des temples et des écoles ont été construits à Ancône sur l'Adriatique, à Naples, à Bénévent, à Reggio. L'oeuvre du colportage a tout particulièrement réussi dans la Calabre, où il semble que le sang des martyrs vaudois du seizième siècle soit appelé à devenir une semence de chrétiens.

5. Sicile. — Palerme est la plus importante des stations vaudoises dans cette île. Un prêtre converti y prêche l'Évangile qu'il combattait autrefois. Catane et Messine ont des pasteurs qu'elles ont appelés elles-mêmes. À Rieti, l'enthousiasme des habitants fut grand lorsqu'ils entendirent pour la première fois la prédication de l'Évangile. On y trouve une congrégation fidèle et une école qui ne compte pas moins de cinquante élèves. Trabia possède aussi une école florissante où les parents envoient de préférence leurs enfants, bien qu'ils ne se soucient guère de l'Évangile pour eux-mêmes. Dernièrement, l'inspecteur constatait, dans son rapport, que, de toutes les écoles de la région, celle de Rieti était la plus fréquentée et la mieux dirigée.

Au synode tenu à La Tour en 1877, un orateur comparait, non sans une vive émotion, la liberté dont jouit actuellement l'Église vaudoise à la servitude dans laquelle elle gémissait antérieurement à l'acte d'émancipation, et, se tournant vers les membres du synode, venus de toutes les parties de l'Italie et de la Sicile, il s'écriait, dans un élan de reconnaissance et d'amour : « L'Éternel a fait de grandes choses en notre faveur ! »

Oui, le Seigneur a fait de grandes choses en faveur de son Église des Vallées, et il en fera de plus grandes encore à l'avenir, de telle sorte que nous serons dans l'admiration.

Aujourd'hui, sur les rochers du Pra-du-Tour, tant de fois rougis du sang des martyrs, non loin des cavernes où les Barbes instruisaient secrètement leurs disciples, s'élève un temple où, sans crainte des persécutions, les « hommes des Vallées » se réunissent librement pour adorer le Dieu de leurs pères. La lumière, longtemps retenue sous le boisseau et vacillante au souffle de la tempête, brille

de nouveau au sein des ténèbres de l'ignorance et de la superstition; et déjà, par la foi, nous saluons l'aurore de ce jour béni où l'Italie entière sera remplie de la connaissance de cet Évangile, qui, aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles, est encore « la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient ! »